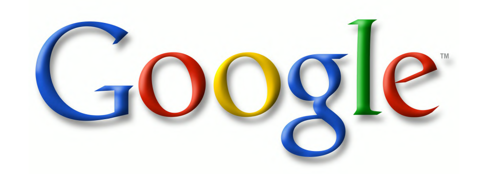
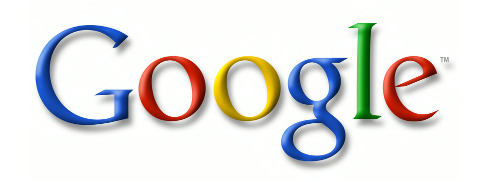
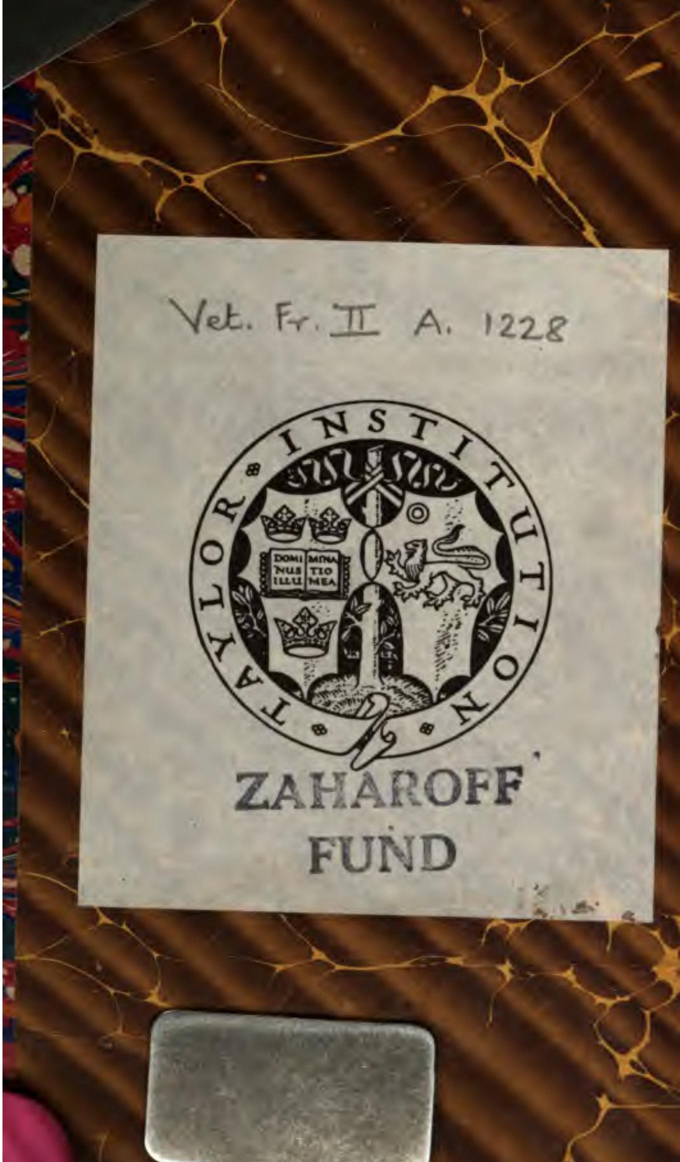
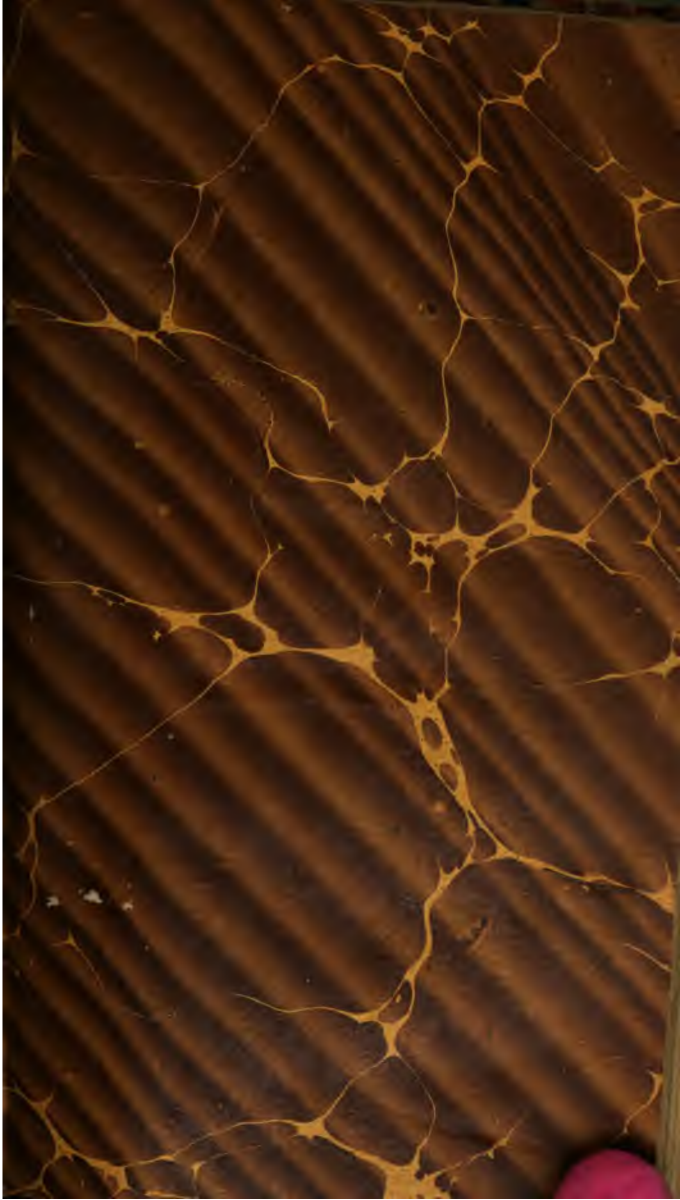

Google







Vet. Fr. II A. 1228
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ZAHAROFF
FUND



ŒUVRES
PHILOSOPHIQUES
DE MR. DE LA METTRIE.

NOUVELLE ÉDITION,

Corrigée & augmentée.

TOME SECOND.



A BERLIN.

M. DCC. LXXV.

L'HOMME
PLANTE.

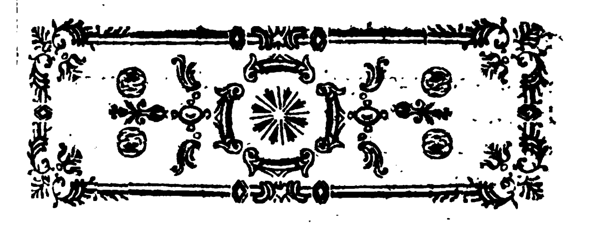


PRÉFACE.

L'Homme est ici métamorphosé en plante, mais ne croyez pas que ce soit une fiction dans le goût de celle d'Ovide. La seule analogie du regne végétal, & du regne animal, m'a fait découvrir dans l'un, les principales parties qui se trouvent dans l'autre. Si mon imagination joue ici quelquefois, c'est, pour ainsi dire, sur la table de la vérité ; mon champ de bataille est celui de la nature, dont il n'a tenu qu'à moi d'être assez peu singulier, pour en dissimuler les variétés.



L'HOMME



L'HOMME PLANTE.

CHAPITRE PREMIER.

Nous commençons à entrevoir l'uniformité de la nature : ces rayons de lumiere encore foibles, sont dûs à l'étude de l'histoire naturelle ; mais jusqu'à quel point va cette uniformité ?

Prenons garde d'outrer la nature ; elle n'est pas si uniforme, qu'elle ne s'écarte souvent de ses loix les plus favorites : tâchons de ne voir que ce qui est, sans nous flatter de tout voir : tout est piege, ou écueil, pour un esprit vain & peu circonspect.

Pour juger de l'analogie qui se trouve entre les deux principaux regnes, il faut comparer les parties des plantes avec celles de l'homme, & ce que je dis de l'homme, l'appliquer aux animaux.

Il y a dans notre espece, comme dans les vé-

gétaux ; une racine principale & des racines capillaires. Le réservoir des lombes & le canal thorachique, forment l'une, & les veines lactées sont les autres. Mêmes usages, mêmes fonctions partout. Par ces racines, la nourriture est portée dans toute l'étendue du corps organisé.

L'homme n'est donc point un arbre renversé ; dont le cerveau seroit la racine ; puisqu'elle résulte du seul concours des vaisseaux abdominaux qui sont les premiers formés ; du moins le sont-ils avant les téguments qui les couvrent, & forment l'écorce de l'homme. Dans le germe de la plante, une des premieres choses qu'on apperçoit, c'est sa petite racine, ensuite sa tige ; l'une descend, l'autre monte.

Les poumons sont nos feuilles. Elles suppléent à ce viscere dans les végétaux, comme il remplace chez nous les feuilles qui nous manquent. Si ces poumons des plantes ont des branches, c'est pour multiplier leur étendue, & qu'en conséquence il y entre plus d'air : ce qui fait que les végétaux, & sur-tout les arbres, en respirent en quelque sorte plus à l'aise. Qu'avions-nous besoin de feuilles & de rameaux ? La quantité de nos vaisseaux & de nos vésicules pulmonaires, est si bien proportionnée à la masse de notre corps, à l'étroite circonférence qu'elle occupe, qu'elle nous suffit. C'est un grand plaisir d'observer ces vaisseaux & la circulation qui s'y fait principalement dans les [illegible]

Mais quoi de plus ressemblant que ceux qui ont été découverts & décrits par les Harvées de la Botanique! *Ruisch*, *Boerhaave*, &c. ont trouvé dans l'homme la même nombreuse suite de vaisseaux que *Malpighi*, *Leuvvenhœck*, *van Royen*, dans les plantes? Le cœur bat-il dans tous les animaux? Enfle-t-il leurs veines de ces ruisseaux de sang, qui portent dans toute la machine le sentiment & la vie? La chaleur, cet autre cœur de la nature, ce feu de la terre & du soleil, qui semble avoir passé dans l'imagination des poëtes qui l'ont peint; ce feu, dis-je, fait également circuler les sucs dans les tuyaux des plantes, qui transpirent comme nous. Quelle autre cause en effet pourroit faire tout germer, croître, fleurir & multiplier dans l'univers?

L'air paroît produire dans les végétaux les mêmes effets qu'on attribue avec raison dans l'homme, à cette subtile liqueur des nerfs, dont l'existence est prouvée par mille expériences.

C'est cet élément, qui par son irritation & son ressort fait quelquefois élever les plantes au-dessus de la surface des eaux, s'ouvrir & se fermer, comme on ouvre & ferme la main: phénomene dont la considération a peut-être donné lieu à l'occasion de ceux qui ont fait entrer l'éther dans les esprits animaux, auxquels il seroit mêlé dans les nerfs.

Si les fleurs ont leurs feuilles, ou *pétales*, nous pouvons regarder nos bras & nos jambes comme

de pareilles parties. Le *nectarium*, qui est le réservoir du miel dans certaines fleurs telles que la tulippe, la rose, &c. est celui du lait dans la plante femelle de notre espece lorsque la mâle le fait venir. Il est double, & a son siege à la base latérale de chaque *pétale*, immédiatement sur un muscle considérable, le grand pectoral.

On peut regarder la matrice vierge, ou plutôt non grosse, ou, si l'on veut, l'ovaire, comme un germe qui n'est point encore fécondé. Le *stylus* de la femme est le vagin; la vulve, le mont de Vénus avec l'odeur qu'exhalent les glandes de ces parties, répondent au *Stigma*: & ces choses, la matrice, le vagin & la vulve forment le *pistille*; nom que les Botanistes modernes donnent à toutes les parties femelles des plantes.

Je compare le *péricarpe*, à la matrice dans l'état de grossesse, parce qu'elle sert à envelopper le foetus. Nous avons notre *graine*, comme les plantes, & elle est quelquefois fort abondante.

Le *nectarium* sert à distinguer les sexes dans notre espece, quand on veut se contenter du premier coup d'œil, mais les recherches les plus faciles ne sont pas les plus sûres; il faut joindre le *pistille* au *nectarium*, pour avoir l'essence de la femme; car le premier peut bien se trouver sans le second, mais jamais le second sans le premier, si ce n'est dans des hommes d'un embonpoint considérable, & dont les mammelles imitent d'ailleurs celles de la femme, jusqu'à donner du lait, com-

me Morgagni & tant d'autres en rapportent l'ob
ſervation. Toute femme imperforée, ſi on peu
appeller femme, un être qui n'a aucun ſexe, tell
que celle dont je fais plus d'une fois mention, n'
point de gorge; c'eſt le bourgeon de la vigne
ſur tout cultivée.

Je ne parle point du *calice*, ou plutôt du *co
relle*, parce qu'il eſt étranger chez nous, comm
je le dirai.

C'en eſt aſſez, car je ne veux point aller ſu
les briſées de Corneille Agrippa. J'ai décrit bota
niquement la plus belle plante de notre eſpece
je veux dire la femme; ſi elle eſt ſage, quoiqu
métamorphoſée en fleur, elle n'en ſera pas plu
facile à cueillir.

Pour nous autres hommes, ſur leſquels un cou
d'œil ſuffit, fils de Priape, animaux ſpermatiques
notre *étamine* eſt comme roulée en tube *cylin
drique*, c'eſt la *verge*, & le ſperme eſt notre *pou
dre* fécondante. Semblables à ces plantes, qui n'on
qu'un mâle, nous ſommes des *Monandria* : le
Femmes ſont des *Monagynia*, parce qu'elles n'on
qu'un vagin. Enfin le genre humain, dont le mâl
eſt ſéparé de la femelle, augmentera la claſſe de
Diecia; Je me ſers des mots dérivés du Grec, &
imaginés par Linnæus.

J'ai cru devoir expoſer d'abord l'analogie qu
regne entre la plante & l'homme déjà formés
parce qu'elle eſt plus ſenſible & plus facile à ſaiſi

En voici une plus subtile, & que je vais puiser dans la génération des deux regnes.

Les plantes sont mâles & femelles, & se secouent comme l'homme, dans le congrès. Mais en quoi consiste cette importante action qui renouvelle toute la nature? Les globules infiniment petits qui sortent des grains de cette poussiere dont sont couvertes les étamines des fleurs, sont enveloppés dans la coque de ces grains, à-peu-près comme certains œufs, selon Needham & la vérité. Il me semble que nos gouttes de semence ne répondent pas mal à ces grains, & nos vermisseaux à leurs globules. Les animalcules de l'homme sont véritablement enfermés dans deux liqueurs, dont la plus commune, qui est le suc des prostates, enveloppe la plus précieuse, qui est la semence proprement dite; & à l'exemple de chaque globule de poudre végétale, ils contiennent vraisemblablement la plante humaine en miniature. Je ne sais pourquoi Needham s'est avisé de nier ce qu'il est si facile de voir. Comment un physicien scrupuleux, un de ces prétendus sectateurs de la seule expérience, sur des observations faites dans une espece, ose-t-il conclure que les mêmes phénomenes doivent se rencontrer dans une autre, qu'il n'a cependant point observée, de son propre aveu? De telles conclusions tirées pour l'honneur d'une hypothese, dont on ne hait que le nom, fâché que la chose n'ait pas lieu, de telles

concluſions, dis-je, en font peu à leur auteur. Un homme du mérite de Needham, avoit encore moins beſoin d'exténuer celui de M. Géoffroy; qui, autant que j'en puis juger par ſon mémoire ſur la ſtructure & les principaux uſages des fleurs, a plus que conjecturé que les plantes étoient fécondées par la pouſſiere de leurs étamines. Ceci ſoit dit en paſſant.

Le liquide de la plante diſſout mieux qu'aucun autre, la matiere qui doit la féconder; de ſorte qu'il n'y a que la partie la plus ſubtile de cette matiere qui aille frapper le but.

Le plus ſubtil de la ſemence de l'homme ne porte-t-il pas de même ſon ver, ou ſon petit poiſſon, juſques dans l'ovaire de la femme?

Needham (1) compare l'action des globules fécondants à celle d'un éolipille violemment échauffé. Elle paroît auſſi ſemblable à une eſpece de petite bileveſée, tant dans la nature même, ou dans l'obſervation, que dans la figure que ce jeune & illuſtre naturaliſte Anglois nous a donnée de l'éjaculation des plantes.

Si le ſuc propre à chaque végétal produit cette action d'une maniere incompréhenſible, en agiſſant ſur les grains de pouſſiere, comme l'eau ſimple fait d'ailleurs, comprenons-nous mieux comment l'imagination d'un homme qui dort, produit des

(1) *Nouvelles découvertes faites avec le Microſcope.* Leyde, 1747, in-12.

pollutions ; en agissant sur les muscles érecteurs & éjaculateurs, qui, même seuls & sans le secours de l'imagination, occasionnent quelquefois les mêmes accidents ? A moins que les phénomenes qui s'offrent de part & d'autre, ne vinssent d'une même cause, je veux dire d'un principe d'irritation, qui après avoir tendu les ressorts, les feroit se débander. Ainsi l'eau pure, & principalement le liquide de la plante, n'agiroit pas autrement sur les grains de poussiere, que le sang & les esprits sur les muscles & les réservoirs de la semence.

L'éjaculation des plantes ne dure qu'une seconde ou deux ; la nôtre dure-t-elle beaucoup plus ? Je ne le crois pas : quoique la continence offre ici des variétés qui dépendent du plus ou moins de sperme amassé dans les vésicules séminales. Comme elle se fait dans l'expiration, il falloit qu'elle fût courte : des plaisirs trop longs eussent été notre tombeau. Faute d'air ou d'inspiration, chaque animal n'eût donné la vie qu'aux dépens de la sienne propre, & fût véritablement mort de plaisir.

Mêmes ovaires, mêmes œufs & même faculté fécondante. La plus petite goutte de sperme contenant un grand nombre de vermisseaux, peut, comme on l'a vu, porter la vie dans un grand nombre d'œufs.

Même stérilité encore, même impuissance des deux côtés. S'il y a peu de grains qui frappent le but, & soient vraiment féconds, peu d'animalcules percent l'œuf féminin. Mais dès qu'une fois

il s'y est implanté, il y est nourri, comme le globule de poudre, & l'un & l'autre forment avec le temps l'être de son espece, un homme & une plante.

Les œufs, ou les graines de la plante, mal à propos appellés *germes*, ne deviennent jamais fœtus, s'ils ne sont secondés par la poussiere dont il s'agit; de même une femme ne fait point d'enfants, à moins que l'homme ne lui lance, pour ainsi dire, l'abrégé de lui-même au fond des entrailles.

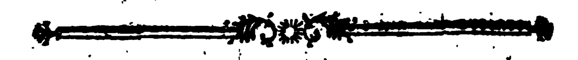
Faut-il que cette poussiere ait acquis un certain degré de maturité pour être féconde? La semence de l'homme n'est pas plus propre à la génération dans le jeune âge, peut-être parce que notre petit ver seroit encore alors dans un état de nymphe, comme le traducteur de Needham l'a conjecturé. La même chose arrive, lorsqu'on est extrêmement épuisé, sans-doute parce que les animalcules mal nourris meurent, ou du moins sont trop foibles. On seme en vain de telles graines, soit animales, soit végétales; elles sont stériles & ne produisent rien. La sagesse est la mere de la fécondité.

L'amnios, le chorion, le cordon ombilical, la matrice, &c. se trouvent dans les deux regnes. Le fœtus humain sort-il enfin par ses propres efforts de sa prison maternelle? Celui des plantes, ou, pour le dire néologiquement, la plante *embrionnée*, tombe au moindre mouvement, dès qu'elle est mûre: c'est l'accouchement végétal.

Si l'homme n'est pas une production végétale

comme l'*arbre de Diane*, & autres, c'est du moins un insecte qui pousse ses racines dans la matrice, comme le germe fécondé des plantes dans la leur. Il n'y auroit cependant rien de surprenant dans cette idée, puisque Needham observe que les Polypes, les Bernacles & autres animaux se multiplient par végétation. Ne taille-t-on pas encore, pour ainsi dire, un homme comme un arbre? Un auteur universellement savant l'a dit avant moi. Cette forêt de beaux hommes qui couvre la Prusse, est due aux soins & aux recherches du feu roi. La générosité réussit encore mieux sur l'esprit; elle en est l'aiguillon, elle seule peut le tailler, pour ainsi dire, en arbres des jardins de Marli, & qui plus est, en arbres qui, de stériles qu'ils eussent été, porteront les plus beaux fruits. Est-il donc surprenant que les beaux arts prennent aujourd'hui la Prusse pour leur pays natal? Et l'esprit n'avoit-il pas droit de s'attendre aux avantages les plus flatteurs, de la part d'un prince qui en a tant?

Il y a encore parmi les plantes des noirs, des mulâtres, des taches où l'imagination n'a point de part, si ce n'est peut-être dans celle de Mr. Colonne. Il y a des panaches singuliers, des monstres, des loupes, des goëtres, des queues de singes & d'oiseaux; & enfin, ce qui forme la plus grande & la plus merveilleuse analogie, c'est que les foetus des plantes se nourrissent, comme Mr. Monroo l'a prouvé, suivant un mélange du méchanisme des ovipares & des vivipares. C'en est assez sur l'analogie des deux regnes.



CHAPITRE SECOND.

JE passe à la seconde partie de cet ouvrage ; ou à la différence des deux regnes.

La plante est enracinée dans la terre qui la nourrit, elle n'a aucuns besoins ; elle se féconde elle-même, elle n'a point la faculté de se mouvoir ; enfin on l'a regardée comme un animal immobile, qui cependant manque d'intelligence, & même de sentiment.

Quoique l'animal soit une plante mobile, on peut le considérer comme un être d'une espece bien différente : car non-seulement il a la puissance de se mouvoir, & le mouvement lui coûte si peu, qu'il influe sur la *saineté* des organes dont il dépend ; mais il sent, il pense, & peut satisfaire cette foule de besoins dont il est assiégé.

Les raisons de ces variétés se trouvent dans ces variétés mêmes, avec les loix que je vais dire.

Plus un corps organisé a de besoins, plus la nature lui a donné de moyens pour les satisfaire. Ces moyens sont les divers degrés de cette sagacité, connue sous le nom d'instinct dans les animaux, & d'ame dans l'homme.

Moins un corps organisé a de nécessités, moins il est difficile à nourrir & à élever, plus son partage d'intelligence est mince.

Les êtres sans besoins, sont aussi sans esprit : derniere loi qui s'ensuit des deux autres.

L'enfant collé au teton de sa nourrice qu'il tete sans cesse, donne une juste idée de la plante. Nourrisson de la terre, elle n'en quitte le sein qu'à la mort. Tant que la vie dure, la plante est identifiée avec la terre; leurs visceres se confondent & ne se séparent que par force. De-là point d'embarras, point d'inquiétude pour avoir de quoi vivre; par conséquent point de besoins de ce côté.

Les plantes font encore l'amour sans peine; car ou elles portent en soi le double instrument de la génération, & sont les seuls hermaphrodites qui puissent s'engrosser eux-mêmes; ou si dans chaque fleur les sexes sont séparés, il suffit que les fleurs ne soient pas trop éloignées les unes des autres, pour qu'elles puissent se mêler ensemble. Quelquefois même le congrès se fait, quoique de loin, & même de fort loin. Le palmier de Pontanus n'est pas le seul exemple d'arbres fécondés à une grande distance. On sait depuis long-temps que ce sont les vents, ces messagers de l'amour végétal, qui portent aux plantes femelles le sperme des mâles. Ce n'est point en plein vent que les nôtres courent ordinairement de pareils risques.

La terre n'est pas seulement la nourrice des plantes, elle en est en quelque sorte l'ouvriere; non contente de les allaiter, elle les habille. Des mêmes sucs qui les nourrissent, elle fait filer des habits qui les enveloppent. C'est le *corolle*, dont

j'ai parlé, & qui eſt orné des plus belles couleurs. L'homme, & ſur-tout la femme, ont le leur en habits, & en divers ornements, durant le jour; car la nuit ce ſont des fleurs preſque ſans enveloppe.

Quelle différence des plantes de notre eſpece, à celles qui couvrent la ſurface de la terre! Rivales des aſtres, elles forment le brillant émail des prairies: mais elles n'ont ni peines, ni plaiſirs. Que tout eſt bien compoſé! Elles meurent comme elles vivent, ſans le ſentir. Il n'étoit pas juſte que qui vit ſans plaiſir, mourût avec peine.

Non-ſeulement les plantes n'ont point d'ame, mais cette ſubſtance leur étoit inutile. N'ayant aucune des néceſſités de la vie animale, aucune ſorte d'inquiétude, nuls ſoins, nuls pas à faire, nuls deſirs, toute ombre d'intelligence leur eût été auſſi ſuperflue, que la lumiere à un aveugle. Au défaut de preuves philoſophiques, cette raiſon jointe à nos ſens, dépoſe donc contre l'ame des Végétaux.

L'inſtinct a été encore plus légitimement refuſé à tous les corps fixement attachés aux rochers, aux vaiſſeaux, ou qui ſe forment dans les entrailles de la terre.

Peut-être la formation des minéraux ſe fait-elle, ſuivant les loix de l'attraction, en ſorte que le fer n'attire jamais l'or, ni l'or le fer, que toutes les parties hétérogenes ſe repouſſent, & que les ſeules homogenes s'uniſſent, ou font un corps entr'elles;

Mais ſans rien décider dans une obſcurité commune à toutes les générations, parce que j'ignore comment ſe fabriquent les foſſiles, faudra-t-il invoquer, ou plutôt ſuppoſer une ame, pour expliquer la formation de ces corps ? il ſeroit beau, (ſur-tout après en avoir dépouillé des êtres organiſés, où ſe trouvent autant de vaiſſeaux que dans l'homme) il ſeroit beau, dis-je, d'en vouloir revêtir des corps d'une ſtructure ſimple, groſſiere & compacte !

Imaginations, chimeres antiques, que toutes ces ames prodiguées à tous les regnes ! Et ſottiſes aux modernes qui ont eſſayé de les rallumer d'un ſouffle ſubtil ! Laiſſons leurs noms & leurs mânes en paix ; le Galien des Allemands, Sennert, ſeroit trop maltraité.

Je regarde tout ce qu'ils ont dit comme des jeux philoſophiques & de bagatelles qui n'ont de mérite que la difficulté, *difficiles nugæ.* Faut-il avoir recours à une ame pour expliquer la croiſſance des plantes, infiniment plus prompte que celle des pierres ? Et dans la végétation de tous les corps, depuis le mou juſqu'au plus dur, tout ne dépend-il pas des ſucs nourriciers plus ou moins terreſtres, & appliqués avec divers degrés de force à des maſſes plus ou moins dures ? Par-là en effet je vois qu'un rocher doit moins croître en cent ans, qu'une plante en huit jours.

Au reſte il faut pardonner aux anciens leurs ames générales & particulieres. Ils n'étoient point

verſés dans la ſtructure & l'organiſation des corps, faute de phyſique expérimentale & d'anatomie. Tout devoit être auſſi incompréhenſible pour eux, que pour ces enfants, ou ces ſauvages, qui voyant pour la premiere fois une montre, dont ils ne connoiſſent pas les reſſorts, la croient animée, ou douée d'une ame comme eux, tandis qu'il ſuffit de jeter les yeux ſur l'artifice de cette machine, artifice ſimple, qui ſuppoſe véritablement, non une ame qui lui appartienne en propre, mais celle d'un onvrier iutelligent, ſans lequel jamais le haſard n'eût marqué les heures & le cours du ſoleil.

Nous beaucoup *plus éclairés par la phyſique*, qui nous montre qu'il n'y a point d'autre ame du monde que Dieu & le mouvement; d'autre ame des plantes, que la chaleur; plus éclairés par l'anatomie, dont le ſcapel s'eſt auſſi heureuſement exercé ſur elles, que ſur nous & les animaux; enfin plus inſtruits par les obſervations microſcopiques qui nous ont découvert la génération des plantes, nos yeux ne peuvent s'ouvrir au grand jour de tant de découvertes, ſans voir, malgré la grande analogie expoſée ci-devant, que l'homme & la plante different peut-être encore plus entr'eux, qu'ils ne ſe reſſemblent. En effet l'homme eſt celui de tous les êtres connus juſqu'à préſent, qui a le plus d'ame, comme il étoit néceſſaire que cela fût; & la plante celui de tous auſſi, ſi ce n'eſt les minéraux, qui en a & en devoit avoir le moins,

La belle ame après tout, qui ne s'occupant d'aucuns objets, d'aucuns desirs, sans passions, sans vices, sans vertus, sur-tout sans besoins, ne seroit pas même chargée du soin de pourvoir à la nourriture de son corps.

Après les végétaux, & les minéraux, corps sans ame, viennent les êtres qui commencent à s'animer : tels sont le polype, & toutes les plantes animales inconnues jusqu'à ce jour, & que d'autres heureux Trembleys découvriront avec le tems.

Plus les corps dont je parle, tiendront de la nature végétale, moins ils auront d'instinct, moins leurs opérations supposeront de discernement.

Plus ils participeront de l'animalité, ou feront des fonctions semblables aux nôtres, plus ils seront généreusement pourvus de ce don précieux. Ces êtres mitoyens ou mixtes, que j'appelle ainsi, parce qu'ils sont enfants des deux regnes, auront en un mot d'autant plus d'intelligence, qu'ils seront obligés de se donner de plus grands mouvements pour trouver leur subsistance.

Le dernier, ou le plus vil des animaux, succede ici à la plus spirituelle des plantes animales ; j'entends celui qui de tous les véritables êtres de cette espece, se donne le moins de mouvement, ou de peine, pour trouver ses aliments & sa femelle, mais toujours un peu plus que la premiere plante animale. Cet animal aura plus d'instinct

qu'elle, quand ce ſurplus de mouvement ne ſeroit que de l'épaiſſeur d'un cheveu. Il en eſt de même de tous les autres, à proportion des inquiétudes qui les tourmentent : car ſans cette intelligence rélative aux beſoins, celui-ci ne pourroit alonger le cou, celui-là ramper, l'autre baiſſer ou lever la tête, voler, nager, marcher, & cela viſiblement exprès pour trouver ſa nourriture. Ainſi, faute d'aptitude à réparer les pertes que font ſans-ceſſe les bêtes qui tranſpirent le moins, chaque individu ne pourroit continuer de vivre : il périroit à meſure qu'il ſeroit produit, & par conſéquent les corps le ſeroient vainement, ſi Dieu ne leur eût donné à tous, pour ainſi dire, cette portion de lui-même, que Virgile exalte ſi magnifiquement dans les abeilles.





CHAPITRE TROISIEME.

RIen de plus charmant que cette contemplation; elle a pour objet cette échelle imperceptiblement graduée, qu'on voit la nature exactement passer par tous ses degrés, sans jamais sauter en quelque sorte un seul échelon dans toutes ses productions diverses. Quel tableau nous offre le spectacle de l'univers! tout y est parfaitement assorti, rien n'y tranche; si l'on passe du blanc au noir, c'est par une infinité de nuances, ou de degrés, qui rendent ce passage infiniment agréable.

L'homme & la plante forment le blanc & le noir; les quadrupedes, les oiseaux, les poissons, les insectes, les amphibies, nous montrent les couleurs intermédiaires qui adoucissent ce frappant contraste. Sans ces couleurs, sans les opérations animales, toutes différentes entr'elles, que je veux désigner sous ce nom; l'homme, ce superbe animal, fait de boue comme les autres, eût cru être un Dieu sur la terre, & n'eût adoré que lui.

Il n'y a point d'animal si chétif & si vil en apparence, dont la vue ne diminue l'amour-propre d'un philosophe. Si le hazard nous a placés au haut de l'échelle, songeons qu'un rien de plus ou de moins dans le cerveau, où est l'ame de tous les hommes, (excepté des Leibnitiens) peut sur le champ nous précipiter au bas, & ne méprisons

point des êtres qui ont la même origine que nous. Ils ne sont à la vérité qu'au second rang, mais ils y sont plus stables & plus fermes.

Descendons de l'homme le plus spirituel, au plus vil des végétaux, & même des fossiles: remontons du dernier de ces corps au premier des génies; embrassant ainsi tout le cercle des regnes, nous admirerons par-tout cette uniforme variété de la nature. L'esprit finit-il ici? Là on le voit prêt à s'éteindre, c'est un feu qui manque d'aliments: ailleurs il se rallume, il brille chez nous, il est le guide des animaux.

Il y auroit à placer ici un curieux morceau d'histoire naturelle, pour démontrer que l'intelligence a été donnée à tous les animaux en raison de leurs besoins: mais à quoi bon tant d'exemples & de faits? Ils nous surchargeroient sans augmenter nos lumieres, & ces faits d'ailleurs se trouvent dans les livres de ces observateurs infatigables, que j'ose appeller le plus souvent les manœuvres des philosophes.

S'amuse qui voudra à nous ennuyer de toutes les merveilles de la nature: que l'un passe sa vie à observer les insectes; l'autre à compter les petits osselets de la membrane de l'ouïe de certains poissons; à mesurer même, si l'on veut, à quelle distance peut sauter une puce, pour passer sous silence tant d'autres misérables objets; pour moi qui ne suis curieux que de philosophie, qui ne suis fâché que de ne pouvoir en étendre les bornes,

la nature active ſera toujours mon ſeul point de vue. J'aime à la voir au loin, en grand comme en général, & non en particulier, ou en petits détails, qui quoique néceſſaires juſqu'à un certain point dans toutes les ſciences, communément ſont la marque du peu de génie de ceux qui s'y livrent. C'eſt par cette ſeule maniere d'enviſager les choſes, qu'on peut s'aſſurer que l'homme non-ſeulement n'eſt point entiérement une plante, mais n'eſt pas même un animal comme un autre. Faut-il en répéter la raiſon ? C'eſt qu'ayant infiniment plus de beſoins, il falloit qu'il eût infiniment plus d'eſprit.

Qui eût cru qu'une ſi triſte cauſe eût produit de ſi grands effets ? Qui eût cru qu'un auſſi fâcheux aſſujettiſſement à toutes ces importunes néceſſités de la vie; qui nous rappellent à chaque inſtant la miſere de notre origine & de notre condition; qui eût cru, dis-je, qu'un tel principe eût été la ſource de notre bonheur, & de notre dignité; diſons plus, de la volupté même de l'eſprit, ſi ſupérieure à celle du corps ? Certainement ſi nos beſoins, comme on n'en peut douter, ſont une ſuite néceſſaire de la ſtructure de nos organes, il n'eſt pas moins évident que notre ame dépend immédiatement de nos beſoins, qu'elle eſt ſi alerte à ſatisfaire & à prévenir, que rien ne va devant eux. Il faut que la volonté même leur obéiſſe. On peut donc dire que notre ame prend de la force & de la ſagacité, à proportion de leur multitu-

de ; femblable à un général d'armée qui fe montre d'autant plus habile & d'autant plus vaillant, qu'il a plus d'ennemis à combattre.

Je fais que le finge reffemble à l'homme par bien d'autres chofes que les dents : l'anatomie comparée en fait foi : quoiqu'elles aient fuffi à Linnæus pour mettre l'homme au rang des quadrupedes, (à la tête, à la vérité). Mais quelle que foit la docilité de cet animal, le plus fpirituel d'entr'eux, l'homme montre beaucoup plus de facilité à s'inftruire. On a raifon de vanter l'excellence des opérations des animaux, elles méritoient d'être rapprochées de celles de l'homme : Defcartes leur avoit fait tort, & il avoit fes raifons pour cela ; mais quoi qu'on en dife, & quelques prodiges qu'on en raconte, ils ne portent point d'atteinte à la prééminence de notre ame ; elle eft bien certainement de la même pâte & de la même fabrique ; mais non, ni à beaucoup près, de la même qualité. C'eft par cette qualité fi fupérieure de l'ame humaine, par ce furplus de lumieres, qui réfulte vifiblement de l'organifation, que l'homme eft le roi des animaux, qu'il eft le feul propre à la fociété, dont fon induftrie à inventé les langues, & fa fageffe les loix & les moeurs.

Il me refte à prévenir une objection qu'on pourroit me faire. Si votre principe, me dira-t-on, étoit généralement vrai, fi les befoins des corps étoient la mefure de leur efprit, pourquoi jufqu'à un certain âge, où l'homme a plus de befoins que

jamais ; parce qu'il croît d'autant plus ; qu'il eſt plus près de ſon origine, pourquoi a-t-il alors ſi peu d'inſtinct, que ſans mille ſoins continuels, il périroit infailliblement, tandis que les animaux à peine éclos, montrent tant de ſagacité, eux qui, dans l'hypotheſe, & même dans la variété, ont ſi peu de beſoins.

On fera peu de cas de cet argument, ſi l'on conſidere que les animaux venant au monde, ont déjà paſſé dans la matrice un long temps de leur courte vie, & de-là vient qu'ils ſont ſi formés, qu'un agneau d'un jour, par exemple, court dans les prairies, & broute l'herbe, comme pere & mere.

L'état de l'homme fœtus eſt proportionnellement moins long ; il ne paſſe dans la matrice qu'$\frac{1}{25}$ poſſible de ſa longue vie ; or n'étant pas aſſez formé, il ne peut penſer, il faut que les organes aient eu le temps de ſe durcir, d'acquérir cette force qui doit produire la lumiere de l'inſtinct, par la même raiſon qu'il ne ſort point d'étincelle d'un caillou, s'il n'eſt dur. L'homme né de parents plus nus ; plus nu, plus délicat lui-même que l'animal, il ne peut avoir ſi vîte ſon intelligence ; tardive dans l'un, il eſt juſte qu'elle ſoit précoce dans l'autre ; il n'y perd rien pour attendre, la nature l'en dédommage avec uſure, en lui donnant des organes plus mobiles & plus déliés.

Pour former un diſcernement ; tel que le nôtre ; il falloit donc plus de temps que la nature n'en

emploie à la fabrique de celui des animaux; il falloit paſſer par l'enfance, pour arriver à la raiſon; il falloit avoir les déſagréments & les peines de l'animalité, pour en retirer les avantages qui caractériſent l'homme.

L'inſtinct des bêtes donné à l'homme naiſſant n'eût point ſuffi à toutes les infirmités qui aſſiégent ſon berceau. Toutes leurs ruſes ſuccomberoient ici. Donnez réciproquement à l'enfant le ſeul inſtinct des animaux qui en ont le plus, il ne pourra ſeulement pas lier ſon cordon ombilical, encore moins chercher le teton de ſa nourrice. Donnez aux animaux nos premieres incommodités, ils y périront tous.

J'ai enviſagé l'ame, comme faiſant partie de l'hiſtoire naturelle des corps animés, mais je n'ai garde de donner la différence graduée de l'une à l'autre, pour auſſi nouvelle que les raiſons de cette gradation. Car combien de philoſophes, & de théologiens mêmes, ont donné une ame aux animaux? de ſorte que l'ame de l'homme, ſelon un de ces derniers, eſt à l'ame des bêtes, ce que celle des anges eſt à celle de l'homme, & apparemment toujours en remontant, celle de Dieu à celle des anges.

FIN.

LES.

LES
ANIMAUX
PLUS QUE
MACHINES.

Les Bêtes ne sont pas si bêtes que l'on pense.

MOLIERE.

LES ANIMAUX PLUS QUE MACHINES.

AVANT Descartes, aucun Philosophe n'avoit regardé les animaux comme des machines. Depuis cet homme célebre, un seul moderne des plus hardis s'est avisé de réveiller une opinion, qui sembloit condamnée à un oubli, & même à un mépris perpétuel, non pour venger son compatriote, mais portant la témérité au plus haut point, pour appliquer à l'homme sans nul détour ce qui avoit été dit des animaux, pour le dégrader, l'abaisser à ce qu'il y a de plus vil, & confondre ainsi le maître & le roi avec ses sujets.

Il est bon d'humilier de temps en temps la fierté & l'orgueil de l'homme; mais il ne faut pas que ce soit au préjudice de la vérité.

Ceux qui veulent que les animaux n'aient point d'ame, de peur que l'homme ne puisse se dispenser de se mettre dans leur classe, & de n'être que le premier entr'égaux, ont beau entasser forces sur forces, arguments sur arguments, les traits que lancent ces téméraires, retombent sur eux, & n'atteignent point cette sublime substance.

Je sais que la figure des animaux n'est pas tout-à-fait humaine; mais ne faut-il pas être borné, bien peuple, bien peu philosophe, pour déférer ainsi aux apparences, & ne juger de l'arbre, que sur son écorce? Que fait la forme plus ou moins belle, où se trouvent les mêmes traits sensiblement gravés de la même main? L'anatomie comparée nous offre les mêmes parties, les mêmes fonctions; c'est par-tout le même jeu, le même spectacle. Les sens internes ne manquent pas plus aux animaux, que les externes: par conséquent ils sont doués comme nous de toutes les facultés spirituelles qui en dépendent, je veux dire de la perception, de la mémoire, de l'imagination, du jugement, du raisonnement; toutes choses que Boerhaave a prouvé appartenir à ces sens. D'où il s'ensuit que nous savons par théorie, comme par la pratique de leurs opérations, que les animaux ont une ame produite par les mêmes combinaisons que la nôtre: & cependant, comme on le verra dans la suite, tout-à-fait distincte de la matiere. Rien de plus vrai que ce paradoxe.

Laissons-là des considérations triviales. Les rêves

des animaux, à haute, & à basse voix, comme les nôtres ; leur réveil en sursaut, leur mémoire, qui les sert si bien ; ces craintes, ces inquiétudes ; leur air embarrassé en tant d'occasions ; leur joie, à la vue d'un maître & d'un mets chéri ; leur choix des moyens les plus propres à se tirer d'affaire ; tant de signes si frappants ne suffiroient-ils pas pour prouver que notre vanité, en leur assignant l'instinct, pour nous décorer de cet être bizarre, inconstant & volage, nommé la raison, nous a plus distingués de nom, que d'effet ? Mais, dit-on, la parole manque aux animaux ! admirable objection! dites aussi qu'ils marchent à quatre pattes, & ne voient le ciel, que couchés sur le dos ; reprochez enfin à l'auteur de la nature l'innocent plaisir qu'il a pris à varier ses ouvrages.

Qui prive les animaux du don de la parole ? *Un rien* peut-être. Ce *rien* de Fontenelle, qui le distingue autant lui-même de presque tous les autres hommes, que ceux-ci le sont des brutes. Peut-être encore que ce foible obstacle sera un jour levé ; la chose n'est pas impossible, selon l'auteur de *l'homme machine*. Le séduisant exemple que celui de son grand singe ! & les beaux projets qui lui ont passé par la tête !

Si les hommes parlent, ils doivent songer qu'ils n'ont pas toujours parlé. Tant qu'ils n'ont été qu'à l'école de la nature, des sons inarticulés, tels que ceux des animaux, ont été leur premier langage. Antérieur à l'art & à la parole, c'est celui de la

machine, il n'appartient qu'à elle. Par combien d'ailleurs de gestes & de signes, le langage le plus muet peut-il se faire entendre! quelle expression naïve & ingénue! quelle énergie dont tout le monde est frappé, que tout le monde comprend, mises en regard de sons arbitraires, qui battent l'air, & n'expriment rien pour l'étranger qui les entend! quoi faut-il donc parler, pour paroître sentir & réfléchir? parle assez, qui montre du sentiment. Premiere preuve de l'ame des animaux. La parfaite analogie qui est entr'eux & nous, fournit la seconde, & la démontre; c'est la conscience intime qu'ils ont, comme nous, de leurs propres sensations.

Si on pouvoit être auteur, sans faire, comme le pieux Rollin, un étalage de ce qu'on sait, & de ce qu'on ne sait pas, en faudroit-il davantage pour être en droit de conclure qu'il y a autant d'injustice à refuser une ame aux animaux, qu'il y en auroit à eux, à ne pas reconnoître la nôtre, avec toute sa supériorité?

Poursuivons donc, puisqu'il est écrit qu'il y aura toujours des auteurs, c'est-à-dire, des gens dont la profession est de s'amuser à retourner le nez de cire, & comme l'habit des sciences, pour faire de la même matiere sans cesse remaniée & remâchée, un livre d'une forme, non-seulement présentable aux lecteurs, mais aux libraires, qui comme (1) le *monseigneur* de Voltaire, mesurent communément l'ouvrage à la toise.

(1) Temple du Goût.

Rassurez-vous cependant, je ne ferai point un volume pour prouver ma these. Je me contenterai de faire voir que c'est l'ame, & non le corps, qui voit, entend, veut, sent; & qu'enfin tout ce que certains attribuent au méchanisme des corps animés, dans leur systême Epicuro-Cartésien retourné & mal cousu, ne dépend absolument que l'ame; & que tout s'opere par la puissance de cet être immortel.

Telle est la carriere que j'ai à parcourir; je n'y ai encore jeté que le premier coup d'œil. Commençons par prouver que c'est l'ame qui voit, & comment.

Vous croyez sans doute avec tous les physiciens & métaphysiciens, que l'ame ne pourroit voir sans la propagation de l'image tracée sur la rétine, ou du moins sans quelque impression de cette image, qui produise une sensation dans le cerveau. Vous êtes dans l'erreur. Cela pouvoit bien être autrefois; mais depuis le grand Théoricien Tralles, on peut dire de la vue, ce que Moliere fait dire du foie à un de ses personnages; « les choses ont bien changé ».

Pour que l'ame voie, il n'est pas nécessaire que les images passent jusqu'au cerveau, il suffit que les objets s'y représentent, ou plutôt y soient apperçus: il suffit que le dessein reste tracé sur cette tunique, jusqu'à ce qu'il soit effacé par un nouveau coloris. Tant que les peintures sont sur cette membrane, l'ame les voit sans autre intercession; lors-

qu'elles n'y sont plus, elle s'en souvient. Voilà tout le mystere.

Remarquez, s'il vous plaît, que pour bien juger des objets, il ne faut en être, ni trop loin, ni trop près. Voulez-vous que les mêmes images peintes sur la rétine, le soient aussi dans le cerveau? Vous risquez d'éblouir l'ame par la force de la réverbération. Plus sensible qu'aucun thermometre, elle monteroit, s'agiteroit, & sortiroit de cette assiette tranquille, qui fait son sang froid. Il n'y auroit plus de philosophes: tous les hommes seroient enthousiastes, espece d'épileptiques faciles à connoître à l'écume qui leur vient à la bouche, à la moindre opinion hardie, toujours sûre de leur déplaire, dès qu'elle les contredit & blesse leur amour-propre.

Comme l'œil ne se voit point dans un miroir trop proche de lui, l'ame ne pourroit voir des images qui le toucheroient. C'est pourquoi le prudent médecin de Breslau a jugé à propos de reculer le foyer de la vision. C'est bien fait, grand docteur! L'ame est si distincte du corps, qu'on peut bien l'isoler, & la détacher des pieces nécessaires à l'ouvrage de sa mission: outre qu'il est dangereux qu'un corps puisse immédiatement l'affecter, de crainte qu'elle ne fît partie réelle du viscere dont elle n'est que partie idéale, ou métaphysique.

Cela posé, l'ame semblable à un chasseur à l'affût du haut de son observateur, n'attend que le débrouillement des humeurs de l'œil, pour ap-

percevoir & saisir tout ce qui passe devant sa fenêtre. Elle a une lunette toute prête & dressée exprès, c'est le nerf optique. La fenêtre, ou plutôt la guérite, est à peine ouverte, que la longue vue a déjà servi ; & pourvu seulement que l'instrument soit bien conditionné, que le verre ne soit ni humide, ni opaque, l'ame pourra clairement voir tous les objets qui s'offriront à ses regards, sans que cet énorme paquet de moëlle, où sont ensévelies nos ames toutes vivantes, puisse l'en empêcher.

Si les figures pouvoient passer au cerveau par les yeux, elles y passeroient aussi par la porte du goût. Il y a si peu de différence, ou plutôt une si parfaite ressemblance entre les corps *sapides*, & visibles, que nous ne serions point obligés de recourir à la chymie, pour connoître la forme des molécules, qui agissent sur les papilles nerveuses de la langue & du palais. Une réflexion aussi sensée enleve les suffrages, & m'a paru sans replique. Courage, courage, docteur ; vous ouvrez-là une brillante carriere.

Portraits de la nature, recevez donc les mêmes ordres que les flots de la mer : vos limites sont marquées ; vous pénétrerez jusqu'à la rétine ; mais vous y resterez, y voltigeant sans-cesse tour-à-tour, sans jamais aller plus loin ! Un hercule moderne a fiérement planté au fond de l'œil les colonnes inébranlables de son systême, & ces colonnes sont votre *non plus ultra*.

Mais le moyen de ne pas admirer Tralles, surtout lorsqu'enchanté à juste titre des surprenantes merveilles dont le globe de l'œil contient un monde, il ne peut se refuser à son aspect à une sorte d'enthousiasme! Disons avec lui: « ouï, sans doute, » ce bel organe contient quelque chose de plus » de tout ce qu'on nomme corps & matiere, quel- » que chose de surnaturel & de divin ». On n'ose pas en faire le siege de l'ame, cela seroit trop nouveau; mais peut-être n'aura-t-elle pas dédaigné de mettre la derniere main à ce merveilleux ouvrage. Il se peut du moins que, comme une Salamandre qui se métamorphoseroit en Sylphe, elle ait volontiers quitté le feu du cerveau, pour venir de temps en temps prendre le frais dans l'air de l'œil, ou si elle n'a pas tout purifié, comme un autre Socrate, elle a du moins laissé en sortant des traces éternelles de la divinité dont elle fait portion. *Et vera incessu patuit Dea.*

L'ouie répond à la vision, & se fait de même. Le nerf acoustique, ou auditif, ayant pénétré dans l'oreille, s'y dilate en une étoile, ou membrane, également fine, suivant en cela cette constante uniformité que la nature montre par-tout. Cette toile qui revêt & tapisse les canaux demi-circulaires, est le siège de l'ouie, ainsi que la rétine est celui de la vue. Tel est le centre, où vont aboutir tous les rayons sonores. L'air mis en mouvement par quelque cause que ce soit, communique un léger frémissement au tympan; celui-ci aux petits osselets de

l'ouie, qui mettent en branle l'air interne, lequel enfin frappe l'expansion infiniment molle & délicate dont j'ai parlé. Cette tunique a à peine foiblement tremblé, que l'ame a déjà entendu. C'est elle qui voit, qui entend dans l'oiseau, comme dans le géometre & le métaphysicien. Il n'y a que les poissons, qui ne soient pas soumis au même méchanisme; ils entendent fort bien sans le secours d'un organe pareil à celui des autres animaux. L'eau ébranlée par le son, porte par la communication du mouvement qui se propage d'ondes en ondes, porte, dis-je, la même sensation à leur *sensorium commune*, peut-être par le seul toucher. Comme les sourds ont leurs oreilles en quelque sorte dans leurs yeux, qui en semblent meilleurs; & les aveugles, leurs yeux dans leur tact, qui n'est cependant pas toujours aussi exquis chez les uns, que chez les autres; (car quelle différence que celui de Saounderson, au toucher de nos quinze-vingts!) la nature n'a pas voulu sans doute priver les poissons de ce même dédommagement de l'organe de l'ouie, quoique ce qui les remplace, ce qui précisément constitue leur ouie, ne soit pas connu.

Le spectacle & la considération des corps animés, nous offrent à chaque pas tant de prodiges, que la seule fabrique de l'ame pouvoit les expliquer.

I. Une aussi petite masse que celle du cerveau, fût-elle conçue étendue en une surface cent fois plus mince que la plus légere feuille d'or, ne peut

être, felon Tralles, le rendez-vous de cette multitude innombrable d'images & de fons, que l'on veut y être propagée & mife en dépôt. C'eft une galerie qui ne peut contenir tant de tableaux.

II. Quel feroit le langage des animaux, muets, ou non, s'exprimant par des paroles, ou par des geftes! Quelle confufion! Quand je penfe au feul catalogue des connoiffances d'un homme, tel que Boerhaave, & au nombre des pages qu'il occupe dans Tralles qui a pris la peine de le faire, j'aime à conclure avec lui, que comme tant de peintures ne peuvent former qu'un chaos, ou un *amphigouri* d'images dans les meilleures têtes; tant de fons entrés dans le cerveau, n'en peuvent fortir que pêle-mêle, avec la confufion des langues de la tour de Babel, & comme en une efpece de déroute.

Si l'ame n'eût eu la puiffance de voir & d'entendre au loin par elle-même, pour fe rappeller enfuite les fons & les images au premier acte de fa volonté: fi elle n'eût pris fur elle de juger des corps, indépendamment des fens foumis à leur action, & fans aucun rapport de ces vils *commis*; plus de clarté, plus de triage, plus de diftinction d'idées: impoffibilité de donner à l'une la préférence fur l'autre. Comment les contempler, les féparer, les rapprocher, les combiner? Où font, s'écrie merveilleufement notre docte commentateur, où font les tiroirs, & la commode affez vafte, pour mettre l'idée, ou la repréfentation de

chaque chose en un tel ordre, si bien en son lieu & sa vraie place, qu'elle soit facile à trouver ? Le cerveau, magasin, arsenal, ou répertoire de toutes nos idées ! eh ! fi ; fi donc encore une fois ! Il ne manque plus que de définir ainsi la mémoire, pour donner dans tous les travers du matérialisme. Mais je veux que l'impression des objets externes passe jusqu'au cerveau ; qu'on me dise donc quelle place un son, quelle place une image occupe dans ce viscere ; comment une simple machine peut s'accoutumer à distinguer les voix entr'elles, celles des animaux, de l'homme, de la femme, (& par elles, leurs différents âges,) & de cet amphibie sans barbe, qui n'est ni homme, ni femme, qui n'a de sexe que l'ombre du sien, & de talents que celui de chanter. Que tous nos savants *machinistes* nous disent, par quelle méchanique je ne sais quel ressort sentant qu'on met dans la substance, qui elle-même le compose, se souvient d'une voix qu'on n'a entendue qu'une seule fois, & il y a vingt ans ! Enfin qu'on réponde à St. Augustin, (j'ai droit de l'exiger) lorsqu'il objecte avec Tralles & autres, plus solidement peut-être que ceux qui ont lu Locke & Condillac ne se l'imaginent : « Par quel sens des idées toutes spirituelles, celle » de la pensée, par exemple, & celle de l'être, » seroient-elles entrées dans l'entendement ? Sont- » elles lumineuses, ou colorées, pour être en- » trées par la vue ? D'un son grave, ou aigu, » pour être entrées par l'ouïe ? D'une bonne ,

» ou mauvaise odeur, pour être entrées par l'odo-
» rat? D'un bon, ou d'un mauvais goût, pour
» être entrées par le goût? Froides, ou chaudes,
» pour être entrées par l'attouchement? Que si
» on ne peut rien répondre qui ne soit déraison-
» nable, il faut avouer que toutes nos idées spi-
» rituelles ne tirent en aucune sorte leur origine
» des sens; mais que notre ame a la faculté de
» les former de soi-même ».

Demandons moins; qu'on nous dise seulement quelle est la couleur ou l'image d'un son? quelle est cette peinture, qui de la rétine, se propage au cerveau; quelle est enfin cette trace des esprits animaux, par laquelle tout s'explique si commodément? Et si on ne peut satisfaire une juste curiosité, nous serons en droit d'admettre un être dans le corps, distinct essentiellement du corps; être qui du moins donne des raisons *spirituelles* de tous les phénomenes du regne pensant.

Chimeres donc à jamais répudiées, à jamais reléguées chez les philosophes non chrétiens, toutes ces traces, ces vestiges, ces impressions des corps dans le cerveau! Car comme tout ce que j'ai dit des sens nobles s'applique très-bien aux *roturiers*, parmi lesquels rien de si ignoble, rien de si bourgeois, ce me semble, que le tact, il s'ensuit que l'odorat à plus forte raison n'aura pas plus de privilege, que l'ouie & la vue. Ainsi l'impression des odeurs aura ordre de ne point pénétrer au-delà de ce nerf des narines, tenu frais par la fine mem-

brane de Schneider, qui le couvre, pour le mettre à l'abri des injures de l'air, & l'empêcher de se racornir. En effet l'ame qui entend sans oreilles, tandis que le corps n'entend point avec deux, n'a pas besoin de nez, pour sentir de loin ces corpuscules volatifs, qui se font un jeu de la rappeller de la foiblesse à la force, & de la mort à la vie.

Mais où s'arrêtent ces *effluvia* de Boyle? Quel nouveau Tralles marquera leurs limites? qui nous dira jusqu'où s'exhale l'évaporation des corps odoriférants? qui osera décider, si la *quintescence* des anciens, ou *l'esprit recteur* des modernes s'arrête à la premiere, ou a la force de monter jusqu'à *la seconde région* du cerveau, semblable à ces rayons qui s'éteignent en entrant par la cornée, avant que d'avoir passé à *la chambre postérieure de l'œil*; à moins cependant que le plus fin tabac d'Espagne, qui ne peut se faire jour au travers des petits trous de l'os ethmoïde exactement remplis par les filaments du nerf olfactif, ne résolût ce grand problême?

Que d'embarras! que d'incertitude par-tout! qui fixera encore le point, où s'arrête la progression du mouvement imprimé par le toucher? qui dira jusqu'où le tact fait monter les esprits animaux dans le thermometre des nerfs? Se dépouilleroient-ils de leur sensation? Perdroient-ils la nouvelle modification qu'ils ont reçue, avant que de percer le crâne, comme les arteres vertébrales & carotides quittent une partie de leur tunique musculeuse;

ceux-là, pour faire honneur à l'ame, qui du bout du doigt peut juger des corps, comme on le voit dans les aveugles; celles-ci, pour ne pas troubler la raiſon par une élaſticité inſupportable, qui nous eût peut-être tous rendus fous?

Cela accordé au docteur Tralles, c'eſt ſans fondement qu'on s'eſt imaginé que les ſenſations ſe portoient juſqu'au cerveau, où elles ne faiſoient que paſſer, plus vîte que l'éclair, au travers du crible des organes des ſens; & même que le principe ſenſitif, où l'ame ne recevoit aucune ſenſation, ſi elle ne pénétroit juſqu'au cerveau, qui eſt prouvé par tant d'expériences & d'obſervations inconteſtables, être le ſiege de cette divine ſubſtance.

Ne diſſimulons cependant rien; il eſt des hypotheſes favorables à la propagation ultérieure des ſens des images, en un mot des ſenſations. Je vais les expoſer.

Les objets ſont repréſentés au fond de l'œil ſur la rétine; cette membrane eſt l'expanſion du nerf optique; ce nerf part de la moëlle du cerveau; il eſt compoſé de fibres circulairement arrangées, qui forment une cavité imperceptible, dans laquelle coulent des eſprits animaux, auſſi inviſibles que cette cavité. Or on conçoit aiſément dans ce tube nerveux, autant de petites fibres, qu'il y a de points dans l'image de l'objet, de ſorte que chacune étant ébranlée par l'action des rayons qui forment cette image, ſemble pouvoir porter au

cerveau, qui doit le rendre à l'ame, un ébranlement toujours diminutivement proportionnel, à mesure qu'il se propage, au point coloré, ou à l'impression qu'elle a reçue.

Tel est le premier systême, qui n'est peut-être *solide*, que du nom des parties qu'on met en jeu, pour expliquer ce phénomene.

Voici le second. Ce n'est plus l'ondulation des fibres nerveuses, qui produit les sensations dans le cerveau; c'est le reflux des esprits, comme effarouchés. Globuleux, ils roulent en tous sens avec facilité; ils peuvent reculer & avancer; tous à la file, dans une seule fibrille, comme les carrosses du cours dans une allée, (je ne trouve point de comparaison plus sensible) les premiers sont à peine mis en branle, qu'ils rétrogradent, pressent les seconds, ceux-ci les troisiemes; & ainsi toujours de suite, comme à la mer retirante, dont ils sont la très-subtile image, jusqu'à ce qu'enfin toutes les files ou séries d'esprits parviennent à cette partie du cerveau, que personne n'a jamais vue; si ce n'est feu Mr. de la Peyronie; ou qu'on a vue, sans la connoître, & que les médecins nomment *sensorium commune;* lequel *sensorium* a été placé presque dans les parties du cerveau, mais principalement (depuis qu'il a été détrôné de la glande pinéale) dans le corps calleux, & dans ce point où l'on a faussement conjecturé que se rassembloient tous les nerfs.

A présent sera-ce le choc du liquide, si éton-

nément mobile & délié, qui produira la sensation proprement dite ? Sera-ce le retour des esprits refoulés, comme le jourdain, contre leur origine ? Ou sera-ce le mouvement continué le long de la corde optique solide ?

A Dieu ne plaise que nous admettions aucun de ces systêmes ! Nous marchons avec trop de zele sur les pas du *Pluche* de la faculté de Breslau. *Quelle idée aurions-nous de notre ame*, si les sensations qui la déterminent, dépendoient d'un changement proportionnel à ce point presque mathématique dont j'ai parlé ; dépendoient d'une vision à l'infini de la matiere sensitive, laquelle n'est elle-même que le mouvement imprimé au nerf, mouvement que certains, à cause de sa subtilité, ont cru lui-même immatériel ? La belle sensation, qui seroit produite par un seul point coloré, sonore, &c. dont l'effet se partageroit à toute une immense suite de globules nerveux ! La belle ame, qui ne sentiroit & ne penseroit, qu'en conséquence d'une impression qui iroit toujours s'affoiblissant, pour mourir enfin à sa derniere retraite ! La nature peut bien reconnoître une si grande simplicité ; mais ce qui lui fait honnneur, n'en fait point à un être incompréhensible, qui est autant au-dessus d'elle, que le ciel l'est de la terre. *Longo jam proximus intervallo.*

Je ne veux point fermer les yeux sur tout ce qu'on allegue, ou peut alléguer, en faveur de l'une ou de l'autre hypothese. Je conviens que le

fardeau d'une image si infiniment divisée, ne seroit pas plus difficile à porter d'un côté, qu'à recevoir de l'autre, soit dans la supposition du reflux des esprits, soit dans celle de la marche du mouvement, ou de la propagation du changement des organes sensitifs. Je sais qu'il y a une parfaite analogie qu'on n'a point encore assez fait valoir, entre la rétine & le cerveau : que ces deux substances nous offrent le même spectacle ; même blancheur, même mollesse, même délicatesse par-tout, tant vasculeuse que nerveuse. La blanche ressemble au tronc ; & le pavillon, ou l'antichambre, à l'appartement de maître. J'ajouterai une chose qui ne s'est présentée à aucun auteur que je sache ; c'est que la parfaite homogénéité, ou similitude que je viens de remarquer, ne paroît pas être la raison probable pour laquelle la vision se fait toujours sur la rétine, excepté chez ceux qui, pour mieux voir, ont apparemment cru qu'il étoit à propos de couvrir d'un voile noir le verre de la lanterne magique, je veux dire, d'absorber les rayons dans la noirceur de la choroïde.

Que vous dirai-je de plus ? Que le nerf optique ne paroît s'insinuer dans l'orbite, & percer l'œil, que pour y venir chercher l'impression des corps, au-devant desquels ce tube nerveux paroît s'avancer ; qu'il ne semble embrasser les humeurs de l'œil ainsi nommées, quoiqu'improprement ou assez mal, que pour réunir plus de rayons rassemblés dans la vaste & mince étendue de sa surface dé-

ployée ; pour ne rien laiſſer échapper, ne rien perdre, & tout mieux ſentir par ſa fineſſe exquiſe. Quoi encore ? Que les maladies du nerf optique arrêtent en chemin la matiere, ou le mouvement qui alloit faire ſentir le cerveau, & l'ame dans ce viſcere, comme la preſſion arrête ou étouffe le ſon, au lieu même où elle ſe fait, d'autant plus qu'elle eſt plus forte.

Mais voyez, je vous prie, combien dangereuſes ſont les conſéquences de telles hypotheſes ! Elles ne vont rien moins qu'à prouver, 1°. que les impreſſions des corps vont malgré Tralles, frapper le cerveau dans la ſanté, puiſqu'il n'y a que les maladies, ou les obſtacles qu'elles font intervenir au commerce interrompu des deux ſubſtances, qui puiſſent s'oppoſer à cette propagation. 2°. Les mêmes concluſions, ſi elles n'étoient pas *forcées*, ſembleroient donner gain de cauſe au *pitoyable* auteur de *l'Homme Machine*, en faiſant du cerveau une eſpece de nape blanche, tendue exprès audedans du crâne pour recevoir l'image des objets, du fond de l'œil, comme la ſerviette appliquée au mur la reçoit, du fond de la lanterne magique. Or cela ne crie-t-il pas vengeance, de rappeller auſſi hardiment le ſyſtême d'Epicure dans un temps auſſi éclairé par la religion, que le nôtre ? ſyſtême, qui dans celui de Cicéron, brillant philoſophe, étoit déjà fort décrié & tourné en ridicule.

Ce n'eſt pas tout ; bien d'autres calamités cou-

lent de la même ſource empoiſonnée. Le *ſenſorium* eſt dans le cerveau, & l'ame dans ce *ſenſorium*; non comme ces boîtes de Nuremberg; mais comme un timbre dans une montre. Ce timbre ne ſonne pas toujours; il eſt ſeulement toujours prêt à ſonner, à *interroger l'heure* au premier coup de marteau, comme parle le triomphant rival de Lucrece, dans un poëme moderne qu'on ne peut comparer à l'ancien. Mais qui donne ce coup? Faut-il le répéter? Le choc des fluides rétrogradants, ou des ſolides, qui ne peuvent être ébranlés, ſans ébranler l'ame, laquelle eſt pour ainſi dire, à l'extrêmité du bâton, ou, comme on ſait, la force du mouvement portée de fibres en fibres, ſe fait principalement ſentir. Quelle hypotheſe plus malheureuſe & plus impie!

Loin d'ici tous ces agents corporels & groſſiers, qui deshonorent les ames animales par des comparaiſons méchaniques & triviales, bien dignes des vils ouvriers qui les font. Qui voit, qui entend, qui ſent par ſoi-même & de loin, n'a que faire qu'on ait la complaiſance d'aller au-devant d'elle, pour obvier à une foibleſſe de Myope, que ne peut avoir une vue auſſi forte que celle de notre ame. Loin d'ici, encore une fois, toute doctrine qui fait du cerveau une table originairement raſe & polie, ſur laquelle rien ne viendroit ſe deſſiner, ſans cette ouverture des ſens où paſſe toute la nature; mais qui ainſi vîtrée, pour être magnifiquement ornée, & former un jour la plus belle galerie

de tableaux, n'attend que les couleurs de la nature & le ciseau de l'éducation. Une telle doctrine en effet, comme tout ce qui conduit au matérialisme, devroit être despotiquement bannie, ou plutôt punie.

Mais que j'aime la contradiction, ou du moins l'irrésolution dans laquelle, dirai-je le disciple, ou le rival de Boerhaave, & après lui l'admirateur de Haller, fait tomber ce grand homme, lorsqu'au lieu de lui faire simplement exposer les systêmes, comme il a vraisemblablement fait dans tous les temps, on lui fait expliquer en vacillant la vision, tantôt par une hypothese, & tantôt par une autre! Ce qui fait bien voir, dit-on, quel labyrinthe sans issue est la vision, puisqu'un tel homme ne sait quel parti prendre & enseigner. *O Commentatores, doctum Pecus!* Savantes *Mâchoires!*

Quoi de plus propre à dégoûter des systêmes! Et que Tralles montre de jugement, en rejettant ceux mêmes qui semblent nous forcer d'en choisir un d'entr'eux.

Concluons donc avec ce judicieux auteur, que le cerveau a beau attendre & paroître fait exprès, pour recevoir une nouvelle modification, avec celles des organes qui la lui transmettent, il ne lui vient pas le moindre lambeau d'image; pas le moindre rayon sonore; pas la moindre réflexion de lumiere. Le jour est dans l'œil & la nuit dans la tête. En conséquence de ce jour-là, l'ame voit

cependant. O prodige ! O myſtere ! C'eſt tout ce qu'on ſait. Newton, le grand Newton, qui ſemble avoir paſſé les bornes de l'eſprit humain, monté, l'optique à la main, ſur les épaules quarrées de tous ces animaux qu'on appelle anatomiſtes, n'en ſavoit pas davantage. Au fait de la choſe, il ignoroit le *quomodo.* Et celui qui a été tout enſemble l'architecte & le réformateur d'un art, dont les manœuvres que je viens dénommer lui ont fourni, n'en déplaiſe à Tralles, preſque tous les matériaux, portant cependant devant ſoi le flambeau d'une toute autre théorie que l'immortel Anglois, n'en a pas vu plus loin. « A l'occa-
» ſion de la peinture des objets ſur la rétine,
» diſoit-il, l'ame voit : Je ne ſais rien de plus
» (ſi ce n'eſt des ſyſtêmes) ſur tous les ſens,
» dont je me fais gloire d'ignorer l'action ultérieure
» & immédiate ».

Si telle eſt la pénétrarion de l'eſprit humain dans ceux qui l'ont portée le plus loin, ô que l'homme a bien ſujet de s'énorgueillir !

Enfin peu m'importent tous les ſyſtêmes ; il eſt facile de ſe conſoler d'une ignorance que les ſeuls ignorants n'avouent point. Je plaide pour l'ame de mes freres ; & pourvu que ce ſoit elle qui voie, & non le corps, c'eſt tout ce que je demande ; car ce qui ſe dit d'un ſens, eſt auſſi applicable à tous les autres, que ce qui ſe dit des animaux, l'eſt mutuellement à l'homme. Or Ariſtote m'accorde cette grande vérité, lui qui n'eſt pas accuſé de favoriſer la

ſpiritualiſme. Tant mieux ! Plus de diſpute ; j'ai trouvé le point fixe, d'où je vais partir pour dépouiller des organes injuſtement élevés ſur les débris du principe qui les anime, & détrôner pour jamais le tyran uſurpateur de l'empire de l'ame ; c'eſt la *matiere*, à laquelle il eſt temps de faire ſuccéder *l'eſprit*.

Tout le domaine de notre vaſte entendement vient d'être réduit à un ſeul principe par un jeune philoſophe que je mets autant au-deſſus de Locke, que celui-ci au-deſſus de Deſcartes, de Mallebranche, de Leibnitz, de Wolf, &c. Ce principe s'appelle perception, & il naît de la ſenſation qui ſe fait dans le cerveau.

C'eſt une choſe aſſez ſinguliere, qu'après avoir nié la propagation de l'impreſſion des ſens juſqu'au cerveau, j'admette cependant ce qui la ſuppoſe ; mais Tralles vous l'avouera ; nous autres auteurs, gens diſtraits, nous perdons de vue nos principes ; nous accordons ce que nous avons nié, nous nions ce que nous avons accordé ; & comme les aſtronomes ne s'étonnent pas d'une erreur de quelques milliers de lieues dans leurs calculs de la diſtance des planetes, ſuivant Mr. de Fontenelle, une douzaine de contradictions nous ſemblent une bagatelle, tant l'art eſt difficile !

Au fond ne vaut-il pas mieux rendre enfin juſtice à la vérité, que de s'opiniâtrer, comme un ſot, contr'elle ? Oui, le changement que l'action des corps externes occaſionne dans les nerfs des organes

organes ſenſitifs, eſt porté par ces tuyaux au cerveau, qui éprouve, en conſéquence du nouveau mouvement qu'il reçoit, une modification nouvelle; & par elle, une nouvelle façon de ſentir, à laquelle on a donné le nom de *ſenſation*. Ce que portent les nerfs ébranlés, n'en eſt que la matiere, ou la cauſe matérielle. Otez cette ſenſation, comme dans tous les cas, où ce qui alloit la produire, eſt arrêté en chemin, comme par d'inſurmontables *ganglions*; vous n'aurez point de perception, l'ame n'appercevra pas plus, que ne ſentira le cerveau.

Ainſi en faiſant l'expoſition de cette nouvelle doctrine, demandons grace pour tant de paroles perdues : à condition cependant qu'il nous ſera permis de ne pas dire des choſes à l'avenir. Car qui en dit ? Dans cette idée nous ſuivrons le célebre Commentateur de Leibnitz.

Les ſenſations forment ce que Wolf appelle les *idées matérielles*; les perceptions forment les *idées ſenſitives*. Les idées matérielles font naître les idées ſenſitives, & réciproquement celles-ci donnent lieu à la génération de celles-là.

Tel ſentiment, telle perception répond donc toujours à telle ſenſation; & telle ſenſation à tel ſentiment; de ſorte que la même diſpoſition phyſique du cerveau produit toujours les mêmes idées, ou la même diſpoſition métaphyſique dans l'ame. Vous croirez peut-être que cette perpétuelle coexiſtence & identité entre ces deux fabriques d'idées

corporelles & incorporelles, est un vrai Matérialisme? Point du tout. Wolf vous assurera que cela n'empêche pas leur distinction essentielle; que les premieres sont enfants de la chair & du sang; tandis que les secondes plus sublimes, s'élevent à l'être, auquel elles appartiennent, l'esprit pur. D'où il s'ensuit que les unes ne sont que des causes accidentelles ou occasionnelles, mais nullement essentielles ou absolues, des autres.

Mais pour former ces idées matérielles, Wolf a dû admettre cette propagation jusqu'au cerveau, des impressions produites par les corps externes sur les organes sensitifs; aussi ne s'y est-il pas refusé. Il consent que les nerfs soient ébranlés jusqu'à leur origine; & c'est la nouvelle modification produite par cet ébranlement, qu'il a jugé à propos d'appeller *idées matérielles*, mais il ne veut pas qu'elles demeurent plus long-temps tracées dans le viscere de l'ame, que Trallès ne veut les images des objets représentés sur la rétine. Il veut encore que les idées sensitives aient le même sort, qu'elles s'éclipsent, quand l'attention cesse d'être appliquée à ces perceptions; que l'ame les perde de vue, & ne puisse enfin se les rappeller que par la mémoire, par l'imagination, ou par une cause ou disposition interne corporelle, tout-à-fait semblable à celle qui avoit originairement occasionné ces perceptions. Voici comment cela peut mieux, dit-on, se concevoir. Quoique ces deux genres si différents d'idées ne soient point *actu*, ni dans le cerveau, ni

dans l'ame, elles sont cependant *potentiellement*, comme parle notre docteur, dans ces deux substances; de maniere que, *positis ponendis*, elles pourront s'exciter & s'engendrer tour-à-tour. Telle cause externe, je le suppose, aura fait naître telle sensation; telle cause interne corporelle aura ensuite la même vertu: mais la même idée matérielle, comme on l'a dit, réveille toujours le même sentiment de l'ame, qu'elle a une fois produit, comme ce sentiment donne lieu à la sensation dont il est émané. Ce qui est toujours vrai, soit que l'idée sensitive naisse de l'idée matérielle, ou des causes incorporelles dont j'ai fait mention.

Tel est ce flux & reflux continuel de mouvements, de sensations, & de pensées, qui se répondent si parfaitement, qu'un géometre ne manqueroit pas de dire qu'il est clair que l'ame est au corps, ce que le corps est à l'ame, & réciproquement, dans la plus grande exactitude. Mais les idées raisonnables, spirituelles, réfléchies, sont sans-doute aussi intimément liées aux sensitives, que celles-ci le sont aux matérielles. On observe par-tout la même chaîne & les mêmes dépendances. Le cerveau reçoit-il une nouvelle impression? Nouvelle idée dans l'ame. Celle-ci s'affecte-t-elle d'une nouvelle idée? Non-seulement il en résulte les mêmes mouvements & les mêmes sensations dans le corps: mais si cette affection est profonde, l'attention s'en mêle; c'est elle qui la considere, l'examine, la retourne. Alors elle prend le nom

de réflexion, faculté de l'ame qui sert à combiner un sentiment & tous ses rapports, avec une infinité d'autres qui se représentent par les causes spirituelles, ou corporelles, dont on a parlé. C'est ainsi que l'ame n'a qu'à se replier en quelque sorte sur elle-même pour exercer ses plus brillantes facultés, les étendre, montrer du génie, de la force, de la sagacité; semblable à un rayon qui ne se réfléchit point, sans devenir plus actif; ou, si l'on veut, à une draperie qu'un heureux pli du peintre ou du graveur embellit.

Laissons l'hypothese des perceptions Wolfiennes, déjà donnée dans tant d'ouvrages, & particuliérement en peu de mots dans *l'histoire naturelle de l'ame.* Quelque plaisante qu'elle soit, il sera encore plus agréable, de contempler le merveilleux concert du corps & de l'ame dans la mutuelle génération de leurs goûts & de leurs idées; & c'est un apologue original, de je ne sais quel auteur badin, qui va nous donner ce petit divertissement philosophique. Le cerveau parle le premier, & l'ame répond.

D. » Comment trouvez-vous le sucre?

R. » Comme vous, doux.

D. » Le jus de citron?

R. » Acide.

D. » L'esprit de vitriol?

R. » Beaucoup plus acide.

D. » Le quinquina?

R. » Amer.

D. » Le ſel marin, &c.

R. » Sottes queſtions! Comme vous; encore » une fois, & toujours comme vous. Depuis » que j'ai perdu les *idées innées*, & les belles » prérogatives dont Deſcartes & Staahl m'a» voient ſi généreuſement gratifiée, êtes-vous » à ſavoir que je ne reçois rien que de vous » & que vous ne recevez rien que de moi; » que je ne me gouverne que par vos volontés; » comme vous ne vous réglez que ſur les mien» nes. Ainſi donc point de diſpute & grand » ſilence, nous ſommes faits pour être tou» jours d'accord. Les préjugés ſeuls pouvoient » mettre le divorce, où ſont naturellement » la complaiſance & les mêmes penchants.

Rien de plus juſte, rien de plus ſenſé, rien de plus conforme au vrai, que ces réponſes de l'ame. Il étoit difficile de mieux *peindre*, quoiqu'en riant, le commerce intime des deux ſubſtances, & la génération réciproque des idées de l'ame par celles du corps : *Ridendo dicere verum, quid vetat?* En effet chacun n'a qu'à rentrer en ſoi, pour ſentir que l'ame n'eſt pas plus contredite par le cerveau, tout groſſier qu'il paroît, que lui-même ne l'eſt par l'ame, beaucoup plus polie. Mêmes ſenſations, toutes choſes égales, mêmes goûts des deux parts, mêmes opinions, même façon de ſentir & de penſer. Si l'ame en change avec le corps, le corps en change avec l'ame. Enfin l'imitation eſt ſi parfaite, qu'on peut dire que c'eſt une vraie ſingerie. A

ou une vraie comédie qui se joue dans le cerveau ; soit qu'on rêve, soit qu'on veille, sans qu'on puisse décider lequel du corps & de l'ame a été le premier acteur, ou, si l'on veut, le premier singe, parce qu'on ne sait lequel des deux a commencé le premier. Et c'est apparemment ce qui aura jetté dans le matérialisme, tous ces petits philosophes qui ne jugent que sur l'écorce des choses.

N'outrons rien ; quelqu'unis & intimément liés que soient entr'eux l'ame & le cerveau, leur bonne intelligence ne dure pas toujours. C'est comme en mariage, le ménage va mal quand les cœurs sont mal assortis. Deux chiens pris ensemble, ne tirent pas plus chacun de son côté, qu'une pauvre ame timorée par le scrupule, & des nerfs, qui, si on les laissoit faire, imaginent qu'ils auroient bien du plaisir à le braver. De-là, de cette source empoisonnée, toutes ces contrariétés qui ont fait imaginer plusieurs ames aux philosophes embarrassés de deviner l'énigme de l'homme ; de-là ces peines & ces combats, si flatteurs pour la raison & pour la vertu, quand elles peuvent par hazard faire pencher la balance de leur côté & remporter la victoire.

Plus l'éducation est contraire à la nature, plus il en résulte dans le courant de la vie d'incompatibilité entre les deux substances. La vaincre, cette contrariété, c'est le triomphe de l'homme, qui seul a ce pouvoir, comme je le dirai plus au long, lorsque j'aurai occasion de faire sentir com-

bien l'homme, tout animal qu'il est, est cependant au-dessus de tous les animaux. Je ne négligerai pas de dire en passant qu'il y a eu des philosophes, qui ont singuliérement expliqué cette bizarre contradiction de l'homme avec lui-même; c'est par la méprise des ames, qui se trompant de porte, entrent dans les corps qui ne leur conviennent pas, & laissent là ceux qui leur étoient destinés. Ce sont ces étourdies, dit-on, qui font les gens distraits, ceux qui prennent la femme d'autrui pour la leur, ceux qui sifflent, chantent, dansent, ou tournent le dos, au moment même qu'on répond aux questions qu'ils viennent de faire. Si cela étoit, l'ame d'un Poëte pourroit bien ne pas s'accommoder de ces méprises; elle ne se trouveroit pas à l'aise, ni tranquille, dans un sang bouillant & courageux. Toujours inquiete & en proie aux plus grandes anxiétés, elle n'auroit d'autre ressource que celle des plantes transplantées; car alors dégénérer, c'est acquérir. Mais le sang auroit-il tant d'influence sur l'ame? Il n'y a qu'un médecin qui puisse soutenir ce paradoxe. *Tres Medici, duo Athei.* Wolf n'a pas été la dupe de leur matérialisme le mieux masqué.

Mettons un vernis sérieux sur ce badinage; & puisque nous en sommes à l'entrée de l'ame dans les corps animés, & que cela nous conduit naturellement au mystere de l'union des substances, faisons ici quelques questions à ce sujet avec toute la modestie qui nous convient.

L'ame feroit-elle attirée dans les corps des animaux du fein de la divinité, dont Platon, enchanté de la beauté de la fienne, a voulu qu'elle fît portion ? Y feroit-elle attirée, comme une planete l'eft par une autre planete ? Seroit-ce par fa propre impulfion, plutôt que par attraction ? Seroit-ce par un mouvement machinal, qu'elle feroit portée vers nous, ou par ce mouvement de pitié, de compaffion, ou d'humanité qui nous engage à montrer le chemin à un malheureux qui s'égare ? Auroit-elle defcendu du ciel fur la terre, pour nous éclairer dans les ténebres & les préjugés de la vie ? Hélas ! pour un préjugé, dont elle fecoue le joug, elle reçoit les entraves de cent. N'auroit-elle pas plus de goût, plus de fympathie à s'unir à telle machine, qu'à telle autre, afin de compenfer des refforts d'une trop grande vivacité, par le phlegme de la raifon & du bon fens ; & réciproquement la lenteur des roues du corps, par fon action & par fon feu ? La fympathie que nous éprouvons tous les jours dans les cercles, & auprès des tapis verds, rend cette conjecture plaufible.

Mais tout ceci ne touche point encore le but que je me fuis propofé. Par quelle forte d'emboîtement, d'articulation, de charniere, de contact enfin, l'ame feroit-elle agencée avec le cerveau ? Surnageroit-elle fur la fuperficie, comme l'huile fur l'eau ; beaucoup plus active fur le corps, quoique moins nubile à fes particules les plus mobiles

& les plus déliées? Cette union vous paroît étrange! Mais le plus précieux des métaux, l'or ne s'amalgame-t-il pas sans peine avec un vil sémi-métal? Ainsi le pur esprit qui nous anime se fondroit avec quelque point cortical ou médullaire du cerveau. Ainsi le *Mercure* de nos ames pour emprunter cette autre comparaison de la Chymie, s'amalgameroit ici avec le fer de nos organes, sans qu'aucunes *crudités* pussent l'en empêcher.

Mais non, questions frivoles & puériles, toutes celles qu'on peut faire à ce sujet! Songeons que ce qui est corps, se lie étroitement à ce qui ne l'est pas; ce qu'on conçoit, à ce dont on n'a aucune ombre d'idée; ce qui n'a point de parties, à ce qui en a; ce qui ne peut être ni vu, ni touché, ni soumis en aucune maniere à nos sens, à ce qu'il y a de plus sensible, de plus grossier, de plus palpable. Songeons que le visible se joint à l'invisible, le matériel au spirituel, l'indivisible au divisible à l'infini. Comment une aussi foible intelligence que la nôtre, pourroit-elle comprendre l'ouvrage d'un Dieu, qui pour se jouer de fieres marionnettes, a voulu par sa toute-puissance unir deux choses aussi contraires que le feu & l'eau, & serrer d'étroits liens ce qui n'offre aucune prise l'un à l'autre? Hélas! comme dit plaisamment Voltaire, « nous ignorons comment on fait des » enfants, & nous voulons savoir comment on » fait des idées. » L'union de la cause est aussi incompréhensible, que la génération de ses effets.

Mais que dis-je ! Pardon, Léibnitiens ; vous avez appris à l'Europe étonnée que ce n'est que métaphysiquement que sont liées les deux substances qui composent l'homme, & que, quoique l'ame n'habitât point dans le corps, elle n'en exerçoit pas moins sur lui un empire harmonique & corrélatif. Ainsi voilà un grand mystere dévoilé ! Quelle sagacité d'avoir senti les inconvénients de placer l'ame dans un lieu, où il n'y a que du mouvement, & où elle ne pouvoit agir que par ce mouvement méchanique !

Quoi qu'il en soit, comme c'est par sa volonté, que l'ame agit, & que c'est celle qui fait sa gloire & son triomphe, nous allons un peu moins légérement que nous n'avons fait, exposer sa force & son despotisme sur le corps.

Non-seulement il est certain, (& personne *n'en* peut disconvenir, sans avoir perdu le bon sens,) que le corps est soumis à la volonté dans les animaux, mais on voit qu'elle se fait obéir plus vîte que l'éclair ne parcourt ; tant elle semble tenir en souveraine les rênes des organes qui lui sont subordonnés. Figurez-vous la volonté, pour en avoir une belle image, lançant du haut de la glande pinéale, ou d'ailleurs, (puisqu'elle en est déchue, malgré l'autorité de Descartes,) lançant, dis-je, ses esprits, comme Jupiter lance sa foudre du haut des nues. Voilà ses ministres : la volonté dit, les esprits volent, & les muscles obéissent. Or voici comment tout cela se fait.

La moëlle épiniere n'est que la moëlle alongée plus rassemblée, plus compacte; on peut dire que c'est le cerveau même, qui descend, s'accommode, & se moule au canal des vertebres; combien de nerfs partent de la substance médullaire de ce canal! Et que sont-ils eux-mêmes? Une prolongation en forme de petits cordons, de cette moëlle de l'épine: de cordons creux, dans la cavité desquels se fait une vraie circulation des esprits animaux, comme de sang dans les vaisseaux sanguins, & de lymphe dans les vaisseaux lymphatiques, quoique les yeux armés des plus excellents microscopes n'aient jamais pu voir, ni toute l'industrie Anatomique découvrir, ni ce subtil fluide, ni le dedans des tuyaux qu'il parcourt avec la vivacité de la lumiere. Ces esprits qu'on admet, quoiqu'invisibles, tandis que tant de *libertins* ne croient point à l'ame, parce qu'elle ne tombe pas sous les sens; ces esprits, dis-je, sont originairement une production du plus pur sang de l'animal, de celui qui lui monte au cerveau, tandis qu'il est nécessaire que le plus épais descende; c'est ce sang vif & mobile qui les donne à filtrer; ils passent de la substance corticale dans la médullaire, ensuite dans la moëlle alongée, dans celle de l'épine, & enfin dans les nerfs qui en partent, pour aller, invisiblement gros d'esprits, porter avec eux le sentiment & la vie dans toutes les parties du corps.

Arrivés aux muscles, ces nerfs s'insinuent dans

leur masse; s'y distribuent par-tout, & s'y ramifient, jusqu'à s'y perdre enfin. On ne peut plus les suivre, ils se dérobent aux meilleures loupes, aux plus subtiles injections; il n'y a point d'art connu pour les débrouiller & les découvrir; on ne sait, & vraisemblablement on ignorera toujours ce qu'ils deviennent. Mais comme tout ce qui prend vie dans les animaux sent la moindre piqûre, il est probable que ces organes du mouvement & du sentiment, ou se changent en fibres grêles musculeuses, (qui alors seroient conséquemment une vraie prolongation des nerfs, comme les poils,) ou pénetrent tellement ces fibres, & s'entrelacent si bien avec elles, qu'il n'est pas possible de trouver un seul point dans un muscle, dont le sentiment ne manifeste pas la présence, ou le mêlange du nerf; & c'est aussi à-peu-près ce que pensent les anatomistes les plus sceptiques. Je n'en connois point qui le soient plus que le célebre auteur de ces planches immortelles, qui ont rejetté dans l'oubli celles-là mêmes qu'il en avoit si savamment tirées.

Telle est la force qui contracte les muscles, & le chemin que la volonté, & souvent à la vérité la machine même, lui fait faire. On juge aisément que ce chemin étant libre & ouvert depuis le commencement jusqu'à la fin, on juge, dis-je, que le suc nerveux peut sans nul délai, & même sans aucun intervalle de temps sensible, se rendre, dès que l'ame commande, aux parties qu'on veut remuer.

Cette force, comme on voit, ne peut être soupçonnée d'être inhérente au corps des muscles; elle leur est tout-à-fait étrangere, & n'a rien de commun avec celle qui leur est propre; mais l'une sert à exciter l'autre, il ne lui faut qu'un instant pour aller à elle, & voler à son secours.

Telle est la facilité que les deux puissances du corps ont de se joindre & de se réunir, pour faire, suivant le langage de l'école, un *Aggrégat* de forces composées de celle qui est infiniment mobile, & de celle qui est absolument immobile par rapport aux parties où elle réside.

Rien n'étoit plus nécessaire que cette prompte réunion, pour favoriser ce grand agent des corps animés, cet archée, (*Archæus faber*) à qui le sentiment doit son existence, comme au sentiment la pensée, je veux dire le mouvement. Certainement l'une sans l'autre n'eût pu produire tant d'effet, sur-tout celle du *Parenchyme*, qui est la plus foible. Effectivement qu'est-ce que la contraction spontanée, sans les secours vitaux? Et ceux-ci à leur tour remueroient-ils si puissamment de telles machines, s'ils ne les trouvoient toujours prêtes à être mises en branle par cette force motrice, par ce ressort inné, si universellement répandu par-tout, qu'il est difficile de dire où il n'est pas, & même où il ne se manifeste pas par des effets sensibles, même après la mort, même en des parties détachées du corps, & coupées par morceaux. Le feu qui fait durer plus long-temps la contraction du

cœur de la grenouille, mis sur une assiette chauffée, seroit-il le principe moteur dont nous parlons? l'électricité ne rendroit-elle point plausible cette nouvelle conjecture?

Quoi qu'il en soit, pour revenir aux esprits animaux, ce fluide imperceptible qui semble émaner de la volonté, comme de la source, pour être transmis par tant de ruisseaux aux organes du mouvement, est prouvé par la nécessité de l'intégrité des nerfs pour l'usage ou l'exécution des mouvements volontaires; car si les autres canaux, j'entends ceux qui se rendent aux muscles qu'on veut faire agir, sont liés, coupés, ou bouchés, l'ame desire & commande vainement; ces parties sont immobiles, jusqu'à ce que ces tuyaux & leurs sucs soient remis en liberté: mais alors le mouvement, ou le sentiment, ou l'un ou l'autre, renaissent sur le champ dans la partie qui en étoit privée.

Puisqu'il est vraisemblable que chaque dernier filet nerveux s'abouche avec chacune des premieres fibres musculeuses, dans lesquelles peut-être chaque filet dégénere, on pourroit conclure que les esprits animaux passant de cette extrêmité du nerf qui les porte, dans toutes les fibres du muscle, sont eux-mêmes cette force générale de la vie, dont je parle, & qu'en se joignant à celle de chaque partie solide, elle en augmente, comme je l'ai dit, les ressorts: ressorts d'autant plus foibles, que la vie est moins forte, puisqu'ils diminuent & semblent se retirer avec elle.

Vous feriez curieux de savoir par quel méchanisme un fluide aussi fin, aussi délié, peut venir à bout de rapprocher les éléments des fibres, de gonfler de si gros muscles, & de contracter vigoureusement de si puissants corps. J'avoue que mon ame se perd, où mes yeux ne voyent goutte; mais vous avez Bernouilli, Bellini, tant d'autres, & sur-tout Borelli, qui vous diront, si vous aimez les romans philosophiques, ce qu'ils ont ingénieusement rêvé à ce sujet.

Pour moi je me contenterai d'observer que la cause physique de la contraction des muscles n'est d'elle-même que le premier effet d'une cause métaphysique, qui est la volonté. Le moyen de faire au cerveau l'honneur de le regarder comme le premier môteur des esprits! C'est l'élever sur les débris de l'ame, & lui faire usurper ses droits. Il y a long-temps que *le cœur de Baglivi* ne bat plus, si ce n'est dans sa tête. Il faudroit que la dure mere fût capable de bien autre chose que de coups de piston. Il n'y a pas jusqu'aux arteres du cerveau, qui ne soient très-peu musculeuses: ce qui fait, comme on l'a insinué, qu'elles ont peu d'élasticité. Et quand elles en auroient davantage, en conscience a-t-on jamais mis l'ame dans les muscles? Le cerveau doit tout jusqu'à la sécrétion de ses esprits, à l'action du cœur. Voulez-vous que ce soit ce viscere qui les envoie dans les muscles au gré d'une volonté qu'il n'a pas; car il est décidé par des sillogismes en forme, malgré Locke, & tous ses parti-

ſans, que la matiere ne peut vouloir. Tous les mouvements répondront à la fois à la ſyſtole du cœur; il n'y aura plus de diſtinction entre les volontaires & les involontaires, ils ſe feront tous enſemble avec la même parfaite égalité, ou plutôt il n'y en aura point de la premiere eſpece; ils ſeront tous *ſpontanés*, comme ceux d'une vraie machine à reſſorts. Or quoi de plus humiliant? Nous ne ſerions tous que des machines à figure humaine. Fort bien, Tralles! *optime arguiſti.*

Reconnoiſſons dans la volonté un empire que ne peut avoir le cerveau. Celui-ci ne nous offre que boue, fange, & matiere. Celle-là remue à ſon gré une infinité de muſcles: Elle ouvre ferme les ſphincters, ſuſpend, accélere, peut-être étouffe la reſpiration dans ceux qui n'ont point d'autres armes pour ſe ſouſtraire au trop peſant fardeau de la vie; elle donne des défaillances, des extaſes, des convulſions, & enfante en un mot tous ces miracles qu'une imagination vive & *Follarde* rend plus faciles qu'on ne croit.

La volonté ſeroit-elle donc matérielle, parce qu'elle agit ainſi ſur une matiere auſſi déliée que celle des eſprits?

De tels prodiges pourroient-ils être rejetés ſur l'activité d'éléments auſſi groſſiers que le ſont les plus ſubtiles molécules de nos corps? La volonté, d'un autre côté, ſeroit-elle dans le cerveau, ſans lui appartenir, ſans en faire partie? Quoi qu'il en ſoit, elle eſt tout-à-fait diſtincte du viſcere qu'elle

habite ; c'eſt un illuſtre étranger dans une vilaine priſon.

Mais voici une preuve nouvelle de la ſpiritualité de la moitié de notre être ; je la crois tellement ſans replique, que je défie tous les matéraliſtes d'y répondre. Vive Dieu ! Quel Dilemme !

Il n'y a dans tous les corps animés que ſolides & fluides ; les uns ſe ratiſſent par des frottements continuels qui les uſent & les conſument. Les autres laiſſent ſans - ceſſe évaporer leurs particules aqueuſes, leurs principes les plus mobiles & les plus volatils, avec ceux que la circulation a détachés des vaiſſeaux : Tout tranſpire enſemble, & tout ſe répare de même, (avec uſure, ou ſurcroît juſqu'à un certain âge,) par le merveilleux ouvrage de la nutrition.

A préſent, dites-moi, je vous prie, où vous voulez mettre la volonté. Sera-ce dans ce qui ſe ratiſſe, ou dans ce qui s'évapore ? La ferez-vous galopper dans nos veines, & courir comme une folle avec nos liqueurs ? Direz-vous que tranquillement aſſiſe ſur ſon trône médullaire, ſans participer en rien à ce qui arrive au corps, elle voit du haut de ſa grandeur les orages ſe former dans les vaiſſeaux, comme on entend gronder le tonnerre ſous ſes pieds du haut des Pyrénées ? Vous n'oſez ſoutenir une ſi étrange opinion ! Donc l'ame eſt diſtincte du corps. Donc elle habite quelque part hors du corps. Où ? Dieu le ſait, & les Leibnitiens. C'eſt ainſi que nous autres ſpiritualiſtes, quoique

assez fermes & même opiniâtres, chantons quelquefois la palinodie.

Non, encore une fois, non, la volonté ne peut être corporelle. Concevez-vous que le corps, ou quelque partie privilégiée de ce corps, (que vous connoissez si bien) puisse tantôt vouloir & tantôt ne pas vouloir? Concevez-vous matériel, ce qui envoie, tantôt plus, & tantôt moins d'esprits, & tantôt point du tout; ce qui les suspend, les fait marcher, courir, voler, ou s'arrêter, au gré de ses desirs? Rendez-vous donc au *spiritualisme*, à la vue de l'absurdité du systême contraire. Quelle simplicité, pour ne pas dire quelle folie, de croire avec Lucrece, que rien ne peut agir sur un corps que ce qui est corps! La volonté étant une partie de l'ame, est incontestablement spirituelle, comme son tout; & cependant elle agit visiblement sur ces corpuscules déliés qui ont la mobilité, non du vif argent, non de la *matiere subtile*, mais de l'éther & du feu. Et il faut bien que cela soit, puisque c'est elle qui les détermine, qui les met en marche & leur enseigne jusqu'au chemin par où ils doivent passer... Mais écoutons nos adversaires.

« Comment la volonté peut-elle agir sur le » corps? Quelle prise a-t-elle sur les esprits ani» maux? Quels sont les moyens dont l'ame se sert » pour faire exécuter ses volontés?

» Pourquoi le chagrin resserrant le diametre des » vaisseaux, y fait-il croupir la lie des fluides

» desséchés ; d'où naissent les obstructions de l'ima-
» gination, le délire sans fiévre sur un certain
» objet ; les ris, les pleurs, qui se succedent tour
» à tour, & enfin la plus nombreuse & la plus
» bizarre cohorte d'accidents hypochondriaques ;
» tandis que la joie fouette le sang comme le libre
» cours de tous les fluides fait circuler la joie,
» non-seulement dans les veines de l'homme gai ;
» mais la fait passer par communication dans le
» cercle le plus sérieux ? Pourquoi les passions si
» foibles dans les uns, si violentes dans les autres,
» laissent-elles ici le corps & l'ame en paix, pour
» les tourmenter là ? Pourquoi l'irritation de la
» *Paire vague & du nerf intercostal*, communs
» aux intestins & au cœur, allumant la fiévre,
» met-elle en si grand désordre le corps & l'ame ?
» Quel est l'empire des vésicules séminales trop
» pleines ! Toute l'économie des deux substances
» en est bouleversée. Un coup violent sur la tête
» jette l'ame la plus ferme en apoplexie. Elle ne
» peut pas plus s'empêcher de voir jaune dans
» l'ictere, que le soleil rouge, au travers du verre
» ainsi coloré, fait exprès pour pouvoir impuné-
» ment regarder ce bel astre. Enfin si telle est
» l'absolue nécessité des sens, du cerveau, de
» telle ou telle autre disposition physique, pour
» produire les idées liées à cet arrangement d'or-
» ganes ; si ce qui bouleverse la circulation & le
» cerveau, bouleverse l'ame *quant & quant*,
» comme dit Montagne ; pourquoi recourir à un

» être, qui paroît *de raison*, pour expliquer ce » qui est inexplicable hors du matérialisme? &c.»

Rien de plus aisé que de répondre, s'il ne l'étoit encore plus d'interroger. Que voulez-vous que je vous dise? Vous savez déjà tout le mystere. Telle est l'union de l'ame & du corps, & nous sommes ainsi faits. Voilà toutes les difficultés tranchées d'un seul mot.

Mais le moyen de ne pas s'écrier avec St. Paul, *ô Altitudo!* à la vue de tant d'incompréhensibles merveilles! l'ame ne participe en rien de la nature du corps, ni le corps de l'essence de l'ame; ils ne se touchent en aucun point; ils ne se poussent & ne s'affectent par aucun mouvement; & cependant la tristesse de l'ame flétrit les charmes du corps, & l'ulcere au poumon ôte la gaieté de l'esprit. Compagnons invisibles & inséparables, ils sont toujours ensemble, où sains ou malades. Mais peut-on être sain dans un lieu pestiféré? Peut-on être fort dans les langueurs? N'est-il pas naturel que l'ame, qui ne fait rien que par le ministere des sens, se ressente de leurs plaisirs, & partage leurs calamités?

Mais l'ame que la volupté paroît avoir absorbée, ne lui cede, ne disparoît que pour un temps; elle ne s'étoit éclipsée en quelque sorte, que pour reparoître, plus ou moins brillante, selon la modération avec laquelle on s'est livré à l'amour. La même chose s'observe dans l'apoplexie, où tantôt l'ame qu'un coup de foudre sembloit avoir frappée,

reparoît, comme le soleil sur l'horison, dans toute sa splendeur, & tantôt dépourvue de mémoire & de sagacité, souvent imbécille. Mais alors qu'est-ce autre chose qu'un foible pinçon, qui a pensé être écrasé dans sa cage; ou qui pressé dans un passage étroit, y a laissé ses plus belles plumes?

Les bornes de l'empire de la volonté étant en raison de l'état du corps, est-il surprenant que les organes n'entendent plus, pour ainsi dire, la voix de leur souveraine, lorsque les chemins de communication sont rompus? Si vous exigez de mon ame qu'elle leve mon bras, lorsque le *Deltoïde* ne reçoit plus le sang artériel ou le suc nerveux, exigez donc aussi qu'elle fasse marcher droit un boiteux.

Quoique les organes les plus soumis à la volonté, lui deviennent nécessairement rebelles, quand les conditions de l'obéissance viennent à manquer, l'ame s'accoutume cependant peu-à-peu à cette résistance & à cette immobilité des parties; & si elle est sage, elle se console aisément de la perte d'un sceptre qu'elle n'avoit que conditionnellement.

Rien ne releve tant la dignité & la noblesse de l'ame, que de voir sa force & sa puissance dans un corps impuissant & perclus. La volonté, la présence d'esprit, le sang froid, la liberté même ne se soutiennent & ne brillent-elles pas, avec plus ou moins d'éclat, au travers de tous ces nuages que forment les maladies, les passions ou l'adversité? Quelle gaieté dans Scarron! Quel cou-

rage dans ces ames sublimes, dont la force, loin de s'énerver, redouble par les obstacles! Au lieu de succomber au chagrin qui tue les autres, chez elles, la raison a bientôt fait l'ouvrage du temps.

Si la volonté est esclave, c'est moins du corps que de la raison; mais elle ne subit ce joug, que pour faire honneur à notre histoire & relever la grandeur & la majesté de l'homme.

La volonté qui commande à tant d'organes, est en effet quelquefois soumise elle-même à la raison, qui lui fait haïr en mere sage, ce qu'elle desireroit en fille indiscrete.

Quoi de plus beau, que de voir cette puissante maîtresse, qui semble tenir l'homme & tous les animaux par la bride, en reconnoître une à son sœur, plus despotique encore & bien plus sage; car c'est elle qui, comme un autre mentor, lui montre le précipice à côté des fleurs; les regrets & les remords à la suite de la volupté, & lui fait sentir [illegible] d'un seul regard tout le danger, le vice [illegible] qu'il y a de vouloir ce qu'on ne peut [illegible] d'obtenir.

[illegible] quoique je sois ici votre apologiste, [illegible] inférieurs & subordonnés à l'es[illegible] Soumis à une fatalité stoïque, vo[illegible] redressé, comme le nô[illegible] comme une terre s'amé[illegible] culture. Vous voulez toujours [illegible] voulu. Fideles & cons[illegible] les mêmes circonf-

rances, les mêmes goûts pour les objets qui vous plaisent. C'est qu'un vif plaisir détermine tous vos sentiments, votre ame n'ayant point été élevée à la connoissance de ces heureux principes, qui font rougir les gens bien nés, non-seulement d'une volupté, mais d'un desir, ou même du moindre appétit qui les flatte : c'est que vous n'avez pas la plus légere idée de cette vertu, qui *tiroit* si joliment *l'oreille* de Sénéque. Semblable à l'enfant courageux qui donne, sans le savoir, des coups de pied à la mere qui le porte & le nourrit, notre ame ne regimbe pas moins dans sa matrice, avec une agréable *conscience* contre ce qui la délecte le plus.

D'où vient cette différence entre l'instinct des animaux & la raison humaine ? C'est que nous pouvons juger des choses en elles-mêmes ; leur essence & leur mérite nous sont trop connus, pour être, dans tous les âges de la vie, esclaves & dupes de leurs illusions, au lieu que les bêtes n'ont la faculté de juger que sur un rapport, que le pere Mallebranche a décidé toujours trompeur. Comment seroient-elles capables de sentir ce singulier prurit de l'amour-propre, ce noble aiguillon de la vertu, qui nous éleve au faîte de l'art sur les débris de la nature ? Ce sont de vraies machines, bornées à suivre pas à pas cette nature, dont le torrent les entraîne irrésistiblement, semblables à de légeres chaloupes sans pilote & sans avirons, abandonnées au gré des vents & des flots. Enfin

faute d'une brillante éducation, dont elles ne sont point susceptibles, elles sont dépourvues de ce raffinement d'esprit & de raison, qui nous fait orgueilleusement fuir & haïr ce que notre volonté eût naturellement cherché & desiré ; qui nous fait siffler & dédaigner ce qu'applaudit & appete toute la nature.

Je me suis livré d'autant plus volontiers à ces réflexions, que je n'ai prétendu à aucuns égards mettre les animaux au niveau de l'homme. Si je leur ai donné la même échelle, c'est avec moins de degrés; en sorte que je n'accorde volontiers que les animaux montent avec plus de sûreté & d'un pas plus ferme, que pour nier qu'ils s'élevent aussi haut que nous. Telle est aussi l'opinion de l'auteur de *l'homme plante*, que Tralles propose si plaisamment, comme un modele de sagesse & de jugement à l'auteur de *l'homme machine*; *tout esprit*, selon lui, *mais souvent sans jugement & sans raisonnement, battant métaphoriquement la campagne, sans rien dire, ni rien prouver.*

Il ne vous suffit pas que j'admettre en mille endroits de cet ouvrage la supériorité de l'homme ; vous voulez que je vous dise ce que c'est que cette ame qui nageoit jadis avec les petites anguilles spermatiques, que je vous marque exactement la différence qu'il y a entre la vôtre & celle des animaux. Ah ! si je connoissois aussi bien leur essence, que celle de la plupart des docteurs qui en traitent ! je ne vous la définirois pas, je vous la deffinerois d'a-

près

près nature. Mais hélas! mon ame ne se connoît pas plus elle-même, qu'elle ne connoîtroit l'organe qui lui procure le plaisir du spectacle enchanteur de l'univers, s'il n'y avoit aucun miroir naturel ou artificiel. Car quelle idée se forger de ce qu'on ne peut représenter, faute d'image sensible! Pour imaginer il faut colorer un fond, & détacher de ce fond par abstraction des points d'une couleur qui en soit différente; ce qui se fait avec d'autant moins de fatigue, qu'elle est plus tranchante; comme lorsque j'imagine des cartes sur un tapis verd. De-là vient que les aveugles n'imaginent point, ils n'ont pas comme nous besoin d'imagination, pour combiner. De-là vient que nous prononçons sans-cesse, tous philosophes que nous sommes, tant de noms dont nous n'avons aucune idée; tels sont ceux de substance, de suppôt, de sujet, (*substratum*,) & autres sur lesquels on s'accorde si peu, que les uns prennent pour substance, pour nature, être ou essence, ce que les autres ne prennent que pour attribut, ou mode. *Non semper calama ludimus.* Voilà de quoi mettre Tralles en fureur.

Quoi qu'il en soit, pour revenir à nos moutons; plus j'examine ce qui se passe dans les animaux; plus je me persuade qu'ils pourroient bien avoir deux ames: l'une par laquelle ils sentent, l'autre par laquelle ils pensent. Ce seroit trop simplifier les choses, que d'en rien rabattre. Je sais que Willis qui les a si adroitement fabriquées, ou mises en

œuvre ; s'est très-bien passé dans la derniere, (de la plus belle trempe cependant) pour expliquer non-seulement toutes les opérations animales, mais la génération même de nos idées. La raison en est que ces deux ames, si distinctes de nom, n'en constituent qu'une seule en effet, de maniere qu'il n'est pas surprenant qu'elles se ressemblent plus parfaitement que les deux *Sosies* de Moliere, ou les *Ménechmes* de Renard.

Mais ici tout est plein de prodiges ; on ne peut s'empêcher d'admirer, de quelque côté qu'on regarde. Quoique l'ame sensitive & l'ame raisonnable ne fassent qu'une seule & même substance, plus ou moins éclairée, plus ou moins intelligente selon les corps qu'elle habite, cependant la sensation qui appartient à la premiere, & la raison qui est le fruit de la seconde, sont, à ce que dit Tralles, absolument différentes l'une de l'autre. *Risum teneatis amici.*

Prouvons plus que jamais que l'ame des animaux est éloignée de celle de l'homme *toto Cœlo*. L'une ne semble occupée que de ce qui peut nourrir son corps : l'autre peut s'élever au sublime du style & des mœurs. Celle-là brille à peine comme l'anneau de Saturne, ou comme des étoiles de la derniere grandeur : celle-ci est un vrai soleil, éclairant l'univers, sans se consumer ; soleil de justice & d'équité, dont la vérité & la vertu sont l'éternel aliment. L'ame humaine se montre parmi les animales, comme un chêne parmi de foibles arbris-

teaux, ou plutôt comme un homme qui pense, toujours neuf, toujours créateur, parmi ces gens à mémoire, vils copistes, éternels échos du Parnasse, qui n'ont plus rien à dire, quand ils ont raconté tout ce qu'ils ont lu ou vu : ou parmi ces pédants, dont la fade & stérile érudition se perd dans un fumier de citations.

Quelle merveilleuse docilité n'avons-nous pas ? Quelle étonnante aptitude aux sciences ! Il ne nous faut pas plus de dix ou douze ans, pour apprendre à lire & à écrire ; & dix ans encore suffisent au développement de la raison. Il n'y a que le dépouillement des préjugés de l'enfance qui trouve ordinairement trop court le reste de la vie.

Quelle différence de l'homme aux animaux ! Leur instinct est trop précoce, c'est un fruit qui ne peut jamais mûrir ; ils ont en venant au monde presque tout l'esprit qu'ils ont dans la force de l'âge ; enfin ils n'ont point les organes de la parole : & quand ils les auroient, quel parti pourroient-ils en tirer, puisque les plus spirituels d'entr'eux & les mieux élevés ne prononcent que des sons qu'ils ne comprennent en aucune maniere, & parlent toujours, comme nous parlons souvent, sans s'entendre, à moins que vous ne vouliez excepter le perroquet du chevalier Temple, que je ne puis voir sans rire aggrégé à l'humanité, par un métaphysicien qui croyoit à peine en Dieu ?

Mais soyons justes & impartiaux, & jugeons des animaux, comme des hommes. Quand j'en

vois qui ne parlent point, on ne me persuad
pas qu'une telle taciturnité soit de l'esprit, n
aussi je ne pourrois être sûr qu'ils en manqu
Les animaux ne seroient-ils point de même
des gens spéculatifs, plus raisonnables que raiso
neurs, & aimant beaucoup mieux se taire, q
de dire une sottise? Songeons que le plaisir,
bien-être, leur propre conservation est le but co
tant où tendent tous les ressorts de leur machin
Peut-être pour obtenir ce but naturel, n'ont-
pas trop de toutes leurs facultés intellectuelles
de toute la circonspection dont ils sont capable
Je ne sais donc s'ils ne garderoient point intérie
rement, comme un trésor dont il n'y a rien à pe
dre, rien à évaporer, toutes les pensées qui le
passent par la tête. Ce qu'il y a seulement de sûr
c'est que si le langage des animaux est sans idées
plus heureux en cela, non que les sots, mais qu
bien des gens d'esprit, leur conduite ne lui ressem
ble pas. Nous faisons le matin, pour ainsi dire
une *toilette d'esprit*, pour briller dans les festins &
dans les cercles, & le soir nous faisons une dé
marche, dont nous nous repentons souvent to
notre vie. L'homme, animal *imaginatif*, seroit
donc plus fait pour avoir de l'esprit, que de
raison!

Passons maintenant à la diversité des ames da
chaque genre, dans chaque espece, dans chaq
individu : par-tout là, cette diversité se manife
clairement tant chez les brutes, que chez no

n effet les ames, n'ont pas toutes la même extraction, ni les mêmes talents. Peu de noblesse; eaucoup de roture; beaucoup de bassesses, peu e dignité & de grandeur; voilà ce qui se remarque communément.

Vous croyez détruire la différence individuelle es ames dans chaque espece, parce que l'anatonie n'en découvre aucune dans les corps qu'elles abitent, à ce que vous dites! mais par la raison nême qu'on n'observeroit aucune variété (ce qui 'est pas) dans les cerveaux du Singe, du Bœuf, le l'Ane, du Chien, du Chat, &c. plus les aninaux different par leurs facultés, & plus il s'ensuit u'elles ne sont point de la même trempe, ou de a même pâte. Du moins, si la même farine a été mployée, elle n'a point été pétrie de la même açon, la dose ou la qualité du levain n'a point té par-tout précisément la même. Pardon, Tralles, i je parle métaphoriquement, je vois que c'est ne lumiere qui ne se réfléchit point jusqu'aux ommentateurs.

Prenez parmi tous les animaux ceux qui doivent voir le plus d'esprit, selon Mr. Ariet, médecin le Montpellier, qui a poussé plus loin que personne 'anatomie comparée du cerveau; & je doute que sur mille, vous en trouviez deux qui jouent mieux aux échecs que le Singe dont parle Pline, ou aussi bien de la guitarre, que celui dont la Motte le Vayer fait mention, pour l'avoir vu dans Paris. On n'exige pas qu'ils en jouent aussi long-temps

que Trasses : les plus beaux talents ennuyent enfin.

Nous n'avons pas tous la même industrie, la même docilité, ni la même pénétration. De-là la rareté du génie & la diversité des talents dans toute l'étendue du même regne. Mais si deux animaux aussi bien instruits & aussi propres à l'être l'un que l'autre, ne font pas exactement les mêmes progrès, il est évident qu'il y a dans les ames, comme dans les corps, une variété essentielle. Leur docilité auroit véritablement les mêmes succès, si leurs ames étoient précisément les mêmes. Certes nous serions témoins de bien d'autres prodiges, si l'excellence de la construction & de l'éducation suffisoit pour les opérer : & ceux qui sont chargés de la derniere, n'auroient pas si souvent à se plaindre de la premiere. Les esprits les mieux cultivés souvent restent loin en arriere ; tandis que ceux qu'on néglige, marchent à pas de géant, se distinguent, & font, comme en jouant, l'admiration des connoisseurs. Le maître retire alors un honneur dû tout entier à la nature.

En général les esprits vifs ont beau jeu : ils font bien du chemin en peu de temps, & cela est vrai par-tout.

Poussons plus loin la considération de la diversité des ames, & ne restraignons point aux bêtes par orgueil, les richesses & la magnificence du Créateur.

Quand on considere tout le manege de certains végétaux, comme ils se placent, se présentent,

s'entortillent aux plantes voisines pour la conservation & la multiplication réciproque, on n'ose blâmer les anciens d'avoir libéralement accordé aux végétaux une sorte d'instinct, qui leur suggere les moyens les plus propres pour se conserver & perpétuer leur espece. C'est aussi ce que n'ont osé faire quelques savants Botanistes. Pourquoi donc refuser à ces pauvres plantes ce qui leur est donné par des gens qui doivent les connoître, puisque ordinairement ils ne connoissent qu'elles?

Non-seulement les plantes ont une ame, & une ame de leur fabrique, comme tous les corps dont les opérations régulieres nous étonnent; mais il y a une vraie différence dans les ames végétales. ainsi que dans la double classe des ames animales. Celui qui nie l'existence des ames végétales, n'a qu'à nier aussi celle des léthargiques.

Les différences essentielles dont il s'agit ici, s'observent & sont plus ou moins grandes dans les individus de chaque espece. Rélatives aussi dans chaque genre & d'une espece à l'autre, elles sont si exactement graduées, qu'un auteur dont l'autorité ne peut-être suspecte, car c'est un ministre du St. Evangile, ne fait pas difficulté de nous réveler que l'ame humaine est à celle des bêtes, ce que l'ame des anges est à la nôtre. Ainsi, pour laisser l'*ame du monde*, Dieu, du haut de ce trône de feu, où l'ont placé les Alchymistes & les anciens Hébreux, regardant toutes les substances célestes qui l'environnent, comme l'impertinent Bou-

hours regarde un Allemand, rit de voir qu'un ange se croit de l'esprit, tout ange qu'il est; comme Voltaire, en lisant les jugements de l'abbé des Fontaines & les vers de la Motte Houdart, de voir l'un s'ériger en Aristarque, & l'autre en poëte.

Qui pourroit nombrer la multitude immense des ames intermédiaires, qui se trouvent entre celles des plus simples végétaux, & l'homme de génie. Il brille à l'autre extrêmité. Apprécions cette étonnante variété, sur celle des corps; & je ne crois pas qu'à ce compte nous risquions de nous tromper beaucoup.

S'il y a de l'imbécillité dans l'espece humaine, & de l'esprit parmi les animaux; si dans le regne végétal le bon grain n'est point sans ivraie, le regne minéral n'est pas moins mêlé, pas moins bigarré, que les deux autres. Comme il n'y a pas une feuille d'arbre, pas un grain de sable qui se ressemble, & que chaque corps a, pour ainsi dire, sa physionomie, il n'est point de minéral qui n'ait la sienne, & ne se distingue par quelque chose de celui qui a le plus d'affinité avec lui. Rien n'est pur dans l'univers, ni le feu, ni l'air, ni l'eau, ni la terre; comment n'y auroit-il pas beaucoup d'alliage, beaucoup d'ordures & de crudités dans les plus précieux métaux?

Mais que dirons-nous de cette action par laquelle certains fossiles se cherchent & s'attirent pour former, en s'unissant à leurs semblables, les masses les plus homogenes qu'il est possible; & certains se repoussent, & semblent ne pouvoir se souffrir. Qu'on

se moque tant qu'on voudra des *qualités occultes*, de la *sympathie* & de l'*antipathie*; elles sont ici fortement marquées; les principes similaires & hétérogenes semblent les faire naître à chaque instant. Enfin n'y auroit-il point de minéraux parasites? L'analogie seroit-elle concluante? Cette espece n'est pas rare parmi nous.

Le moyen de n'être pas disposé après cela, à accorder une ame, quoique du dernier ordre, à des corps qui croissent, & décroissent, suivant les mêmes loix physiques que ceux des autres régnes. Tout est donc plein d'ames dans l'univers. Il n'y a pas jusqu'aux huitres qui ne soient attachés aux rochers pour mieux passer leur vie, selon Mr. de Reaumur, à la contemplation des plus importantes vérités. Mais quelle fourmilliere dans chaque corps animé, si chacun étoit composé d'autant de petits animaux qu'il en faudroit pour former une chaîne, étendue depuis le bout des doigts jusqu'à l'ame, que leur mouvement successif avertiroit en rétrogradant de ce qui se passeroit au dehors. Ceux qui sont fort éloignés de croire qu'il soit démontré que la sensation se fasse par les nerfs, préféreroient-ils cette derniere hypothese?

Mais, dit-on, les pierres, les rochers, les métaux, &c. ne paroissent point sentir; donc ces corps ne sentent point. Belle conséquence! dans l'apoplexie parfaite, le cerveau & tous les nerfs brûlés, déchirés, sont aussi insensibles que le diamant & le caillou: l'ame y est encore cependant;

ce bel oiseau ne s'envole qu'à la mort. N'y auroit-il pas par hasard dans les corps les plus simples un état qui seroit absolument & constamment semblable à celui d'un apoplectique? Les *Monades* ont des *perceptions secretes*, dont la nature a fait confidence aux Leibnitiens.

Je n'ai rien négligé, ce me semble, pour prouver ma thèse, si ce n'est l'histoire tant de fois répétée de ces opérations animales, qui font crier au prodige tous ces pénétrants scrutateurs de la nature dont la terre est couverte. Mais je me trompe; le plus solide arc-boutant manque à mon petit édifice; j'ai oublié les sillogismes & les argumens, dont les *spiritualistes* se servent pour prouver que la matiere est incapable de penser. J'en demande pardon aux gens d'esprit & de goût. Si cependant vous trouvez que vos freres ne sont pas mal rétablis dans les droits dont on les avoit injustement dépouillés, je croirai avoir rempli ma principale condition. Mon but n'étoit-il pas de faire voir que les animaux avoient une ame, & une ame immatérielle? Or c'est ce que je me flatte d'avoir démontré. J'avoue que cette frappante analogie qui se montre de toutes parts entre les animaux & nous m'avoit fait trembler. Sans cette consolante vérité que j'ai découverte enfin, & pour laquelle j'éleve ici la voix, où en étions-nous? Hélas! nous autres bonnes gens, qui en naissant, voulons bien naître, mais qui en mourant, ne voulons point mourir!

Ridiculum acri
Fortiùs ac meliùs magnas plerùmque secat res.

ANTI-SENEQUE,

OU

DISCOURS

SUR

LE BONHEUR.

Felix qui potuit rerum cognoscere causas,
Atque metus omnes & inexorabile fatum
Subjecit pedibus, strepitumque Acherontis avari.
Virg. Georg. L. IV.



DISCOURS

SUR

LE BONHEUR.

LES philoſophes s'accordent ſur le bonheur ; comme ſur tout le reſte. Les uns le mettent en ce qu'il y a de plus ſale, & de plus impudent ; on les reconnoît à ce front cinique qui ne rougit jamais. Les autres le font conſiſter dans la volupté, priſe en divers ſens ; tantôt c'eſt la volupté raffinée de l'amour : tantôt la même volupté, mais modérée, raiſonnable, aſſujettie, non aux luxurieux caprices d'une imagination irritée, mais aux ſeuls beſoins de la nature : ici, c'eſt la volupté de l'eſprit attaché à la recherche, ou enchanté de la poſſeſſion de la vérité ; là enfin c'eſt le contentement de l'eſprit, le motif & la fin de toutes nos actions, auquel Epicure a donné encore le nom de volupté ; nom dangereuſement équivoque, qui eſt cauſe que ſes diſciples ont retiré de ſon école un fruit bien différent de celui que ce grand perſonnage avoit lieu d'en attendre. Quelques-uns ont mis le ſouverain bien dans toutes les perfections de l'eſprit & du corps. L'honneur & la vertu le conſtituoient chez

Zénon. Séneque, le plus illustre des Stoïciens, y a ajouté la connoissance de la vérité, sans dire expressément quelle vérité.

Vivre tranquille, sans ambition, sans desir; user des richesses, & non en jouir, les conserver sans inquiétudes, les perdre sans regret, les gouverner, au lieu d'en être esclave; n'être troublé, ni ému par aucune passion, ou plutôt n'en point avoir; être content dans la misere, comme dans l'opulence; dans la douleur, comme dans le plaisir; avoir une ame forte & saine, dans un corps foible & malade, n'avoir ni crainte, ni frayeurs, se dépouiller de toute inquiétude, dédaigner le plaisir & la volupté; consentir d'avoir du plaisir comme d'être riche, sans rechercher ces agréments; mépriser la vie même: enfin arriver à la vertu, par la connoissance de la vérité; voilà ce qui forme le souverain bien de Séneque & des Stoïciens en général, & la parfaite béatitude qui le suit.

Que nous serons Anti-Stoïciens! Ces philosophes sont séveres, tristes, durs; nous serons doux, gais, complaisants. Toutes ames, ils font abstraction de leur corps; tout corps, nous ferons abstraction de notre ame. Ils se montrent inaccessibles au plaisir & à la douleur, nous nous ferons gloire de sentir l'une & l'autre. S'évertuant au sublime, ils s'élevent au-dessus de tous les événements, & ne se croient vraiment hommes, qu'autant qu'ils cessent de l'être. Nous, nous ne disposerons point de ce qui nous gouverne; nous ne

commanderons point à nos ſenſations; avouant leur empire & notre eſclavage, nous tâcherons de nous les rendre agréables, perſuadés que c'eſt-là où gît le bonheur de la vie: & enfin nous nous croirons d'autant plus heureux, que nous ſerons plus hommes, ou plus dignes de l'être, que nous ſentirons la nature, l'humanité, & toutes les vertus ſociales; nous n'en admettrons point d'autres, ni d'autre vie que celle-ci. D'où l'on voit que la chaîne des vérités néceſſaires au bonheur, ſera plus courte que celle d'Hégéſias, de Deſcartes, & de tant d'autres Philoſophes; que pour expliquer le méchaniſme du bonheur, nous ne conſulterons que la nature & la raiſon; les ſeuls aſtres capables de nous éclairer, & de nous conduire, ſi nous ouvrons ſi bien notre ame à leurs rayons, qu'elle ſoit abſolument fermée à tous ces miaſmes empoiſonnés, qui forment comme l'atmoſphere du fanatiſme & du préjugé. Entrons en matiere.

Nos organes ſont ſuſceptibles d'un ſentiment, ou d'une modification qui nous plaît, & nous fait aimer la vie. Si l'impreſſion de ce ſentiment eſt courte, c'eſt le plaiſir; plus longue, c'eſt la volupté: permanente, on a le bonheur; c'eſt toujours la même ſenſation, qui ne differe que par ſa durée & ſa vivacité; j'ajoute ce mot, parce qu'il n'y a point de ſouverain bien ſi exquis, que le grand plaiſir de l'amour.

Plus ce ſentiment eſt durable, délicieux, flatteur, & nullement interrompu ou troublé, plus on eſt heureux.

Plus il est court & vif, plus il tient de la nature & du plaisir.

Plus il est long & tranquille, plus il s'en éloigne, & s'approche du bonheur.

Plus l'ame est inquiete, agitée, tourmentée; plus la félicité la fuit.

N'avoir ni crainte, ni desirs, comme dit Séné-que, c'est le bonheur privatif, en ce que l'ame est exempte de ce qui altere sa tranquillité. Descartes veut qu'on sache pourquoi on ne doit rien desirer, ni craindre. Ces raisons, que notre Stoïcien a sous-entendues, rendent sans doute l'esprit plus ferme, plus inébranlable; mais pourvu qu'on ne craigne rien, qu'importe que ce soit par vertu de machine; ou de philosophie.

Avoir tout à souhait, heureuse organisation, beauté, esprit, graces, talents, honneurs, richesses, santé, plaisirs, gloire, tel est le bonheur réel & parfait.

Il suit de tous ces Aphorismes, que tout ce qui produit, entretient, nourrit, ou excite le sentiment inné du bien-être, devient par conséquent cause du bonheur; & par cette raison, pour en ouvrir la carriere, il suffit, ce me semble, d'exposer toutes les causes qui nous donnent une agréable circulation, & par elle, d'heureuses perceptions. Elles sont internes, & externes, ou intrinseques, & accessoires.

Les causes internes, ou intrinseques, qui passent pour dépendre de nous, n'en dépendent point.

Elles appartiennent à l'organiſation, & à l'éducation, qui a, pour ainſi dire, plié notre ame, ou modifié nos organes. Les autres viennent de la volupté, des richeſſes, des ſciences, des dignités, de la réputation, &c.

Le bonheur qui dépend de l'organiſation, eſt le plus conſtant, & le plus difficile à ébranler; il a beſoin de peu d'aliments, c'eſt le plus beau préſent de la nature. Le malheur qui vient de la même ſource, eſt ſans remede, ſi ce n'eſt quelques palliatifs fort incertains.

Le bonheur de l'éducation conſiſte à ſuivre les ſentiments qu'elle nous a imprimés, & qui s'effacent à peine. L'ame s'y laiſſe entraîner avec plaiſir; la pente eſt douce, & le chemin bien frayé, il lui eſt violent d'y réſiſter; cependant ſon chef-d'œuvre eſt de vaincre cette pente, de diſſiper les préjugés de l'enfance, & d'épurer l'ame, au flambeau de la raiſon. Tel eſt le bonheur réſervé aux philoſophes.

On peut être heureux, j'en conviens, en ne faiſant point ce qui donne des remords; mais par-là on s'abſtient ſouvent de ce qui fait plaiſir, de ce que demande la nature, de ce qui la fait ſouffrir, ſi on eſt ſourd à ſa voix; on s'abſtient de mille choſes, qu'on ne peut s'empêcher de déſirer & d'aimer. Ce n'eſt ici qu'un bonheur d'enfant, fruit d'une éducation mal entendue, & d'une imagination préoccupée: au lieu qu'en ne ſe privant point de mille agréments, & de mille douceurs, qui, ſans faire

tort à personne, font grand bien à ceux qui les goûtent; sachant que c'est pure puérilité de se repentir du plaisir qu'on a eu, on aura le bonheur réel ou positif, félicité raisonnable, qui ne sera corrompue par aucun remords.

Pour proscrire ces perturbateurs du genre-humain, il suffira de les expliquer. On verra qu'il est aussi avantageux que facile de soulager la société d'un fardeau qui l'opprime : que les vertus de son institution suffisent à son entretien, à sa sûreté & à son bonheur : qu'il n'y a qu'une vérité, qu'il importe aux hommes de savoir; vérité vis-à-vis de laquelle toutes les autres ne sont que frivolités, ou jeux d'esprit plus ou moins difficiles. Dans ce systême fondé sur la nature & la raison, le bonheur sera pour les ignorans & pour les pauvres, comme pour les savants & les riches : il y en aura pour tous les états, & qui plus est, ce qui va révolter les esprits prévenus, pour les méchants, comme pour les bons.

Les causes internes du bonheur sont propres & individuelles à l'homme; c'est pourquoi elles doivent avoir le pas sur les causes externes qui lui sont étrangeres, & qui pour cette raison occuperont la plus courte & la derniere place de cet ouvrage. Il est naturel à l'homme de sentir, parce que c'est un corps animé; mais il ne lui est pas plus naturel d'être savant & vertueux, que richement vêtu. La vérité, la vertu, la science, tout ce qui s'apprend & vient du dehors, supposant donc le sentiment déjà

formé dans l'homme qu'on instruit, je ne dois parler de ces brillans avantages, qu'après avoir examiné, si ce sentiment nu & sans aucun ornement, ne pourroit pas faire la félicité de l'homme : ensuite viendront après tous ceux de la gloire, de la fortune & de la volupté.

Ce qui me persuade de la vérité de ce que je viens de mettre en question, c'est que je vois tant d'ignorants heureux, par leur ignorance même & leurs préjugés. S'ils n'ont point les plaisirs que donne à l'amour-propre la découverte de la plus stérile vérité, tout est compensé; ils n'ont point les peines & les chagrins que donnent les plus importantes. Que ce soit la terre qui tourne, ou le soleil, ils ne s'en inquietent point; loin de s'embarrasser du cours de la nature, ils la laissent aller au hasard, & vont eux-mêmes rondement & gaiement leur petit train avec le bâton d'aveugle qui les conduit. Ils mangent, boivent, dorment, végetent avec plaisir. Trompés à leur profit, loin d'avoir des frayeurs, s'ils vivent en honnêtes gens, ils se repaissent l'imagination d'agréables idées qui les consolent de mourir. Le gain qu'on leur promet, quoique chimérique, fait que la perte n'a pour eux presque rien de réel. Est assez habile, qui est assez heureux.

Pour approfondir ce sujet, on me permettra de me livrer à quelques réflexions. Toutes choses égales, les uns sont plus sujets à la joie, à la vanité, à la colere, à la mélancolie, & aux remords mêmes,

que les autres. D'où cela vient-il, si ce n'est de cette disposition particuliere des organes, qui produit la manie, l'imbécillité, la vivacité, la lenteur, la tranquillité, la pénétration, &c.? Or c'est parmi tous ces effets de la structure du corps humain, que j'ose ranger le bonheur organique. Il a été donné à ces heureux mortels, qui pour l'être, n'ont besoin que de sentir; à ces heureux tempéraments, ces béats, dont on parle tous les jours, dont telle est la constitution, que le chagrin, l'infortune, la maladie, les douleurs médiocres, la perte de ce qu'on a de plus cher, tout ce qui afflige les autres enfin, glisse sur leur ame qui se laisse à peine effleurer. Le même concours fortuit, la même circulation, le même jeu des solides & des fluides, qui fait l'heureux génie & l'esprit borné, fait aussi le sentiment qui nous rend heureux ou malheureux. Le bonheur n'a point d'autre source, comme nous l'enseigne l'uniformité de la nature. Que la prédilection est ici remarquable! celui qu'elle a favorisé jusqu'à ce point, content du plus petit nécessaire, ne se souvient pas plus qu'il a nagé, que dis-je? qu'il s'est noyé dans le superflu; & si la fortune revient, prodigue par tempérament, quand le tempérament suffit au bonheur, il regardera encore l'argent, comme les feuilles que le vent fait tomber; le sable ne coulera pas plus aisément de ses mains: tandis que l'avare croit qu'on en aura plus de deux pour le voler, & gémit lorsque son coffre-fort n'est qu'à moitié plein. Rien ne trouble un

homme aussi-bien construit. Patient & tranquille, autant qu'il est possible dans la douleur, elle a peine à le déranger de son assiette. Jugez s'il est ferme dans l'adversité! Il rit de voir combien la fortune est dupe d'avoir crue le chagriner! il se joue d'elle, comme Pyrrhonien de la vérité. J'en ai vus de ces heureux caracteres, qui étoient même quelquefois de meilleure humeur, malades que sains, pauvres que riches; & ces changements de sensations doivent encore être rejetés sur ceux des organes, dont ils dépendent visiblement. La maladie produit tous les jours aux yeux des médecins de bien plus surprenantes métamorphoses; elle change l'homme d'esprit en sot qui n'en releve jamais, & éleve le sot à la qualité d'immortel génie. Rien n'est bizarre pour la nature; c'est nous qui le sommes de l'en accuser.

Rien ne prouve mieux qu'il est un bonheur de tempérament, que tous ces heureux imbécilles que chacun connoît, tandis que tant de gens d'esprit sont malheureux. Il semble que l'esprit donne la torture au sentiment. De plus, les animaux viennent à l'appui de ce systême. Lorsqu'ils sont en bonne santé, & que leurs appétits sont satisfaits, ils goûtent le sentiment agréable attaché à cette satisfaction; & par conséquent cette espece heureuse à sa maniere. Sénéque le nie en vain. Il se fonde sur ce qu'ils n'ont pas la connoissance intellectuelle du bonheur, comme si les idées métaphysiques influoient sur le bien-être, & que la réflexion lui fût

néçessaire. Combien d'hommes stupides, qu'on soupçonne moins de réfléchir, qu'un animal, parfaitement heureux! La réflexion augmente le sentiment, mais elle ne le donne pas plus, que la volupté ne fait naître le plaisir. Hélas! doit-on s'applaudir de cette faculté? Elle vient tous les jours, & s'exerce pour ainsi dire, si à contre-sens, qu'elle écrase le sentiment & déchire tout. Je sais que lorsqu'on est heureux par elle, & qu'elle se trouve, comme dans le droit de fil des sensations, on l'est davantage; le sentiment est excité par cette sorte d'aiguillon: mais en fait de *malheur*, pris dans mon sens ordinaire, quel droit plus cruel & plus funeste! C'est le poison de la vie. La réflexion est souvent presque un remord. Au contraire un homme que son instinct rend content, l'est toujours, sans savoir ni comment, ni pourquoi, & il l'est à peu de frais. Il n'en a pas plus coûté pour faire cette machine, que celle d'un animal: tandis qu'il y en a une infinité d'autres, pour la félicité desquelles, la fortune, la renommée, l'amour, & la nature se sont en vain épuisées; malheureuses à grands frais, parce qu'elles sont inquietes, impatientes, avares, jalouses, orgueilleuses, esclaves de mille passions: on diroit, ou que le sentiment ne leur a été donné que pour les vexer, ou que leur génie ne leur est venu, que pour tourmenter & dépraver leur sentiment. Confirmons notre idée par de nouvelles preuves.

Certains remedes ne sont-ils pas encore une preu-

ve de ce bonheur que j'appelle organique, automatique, ou naturel, parce que l'ame n'y entre pour rien, & qu'elle n'en tire aucun mérite, en ce qu'il est indépendant de sa volonté. Je veux parler de ces états doux & tranquilles que donne l'opium, dans lesquels on voudroit demeurer toute une éternité, vrai paradis de l'ame, s'ils étoient permanents : états bienheureux, qui n'ont cependant d'autre origine que la paisible égalité de la circulation, & une détente douce & à moitié paralytique des fibres solides. Quelle merveille opere un seul grain de suc narcotique, ajouté au sang, & coulant avec lui dans les vaisseaux ! Par quelle magie nous communique-t-il plus de bonheur, que tous les traités des philosophes ? Et quel seroit le sort d'un homme qui seroit organisé toute sa vie, comme il l'est, tant que ce divin remede agit ! qu'il seroit heureux !

Les rêves, qui n'ont pas besoin d'opium pour être souvent fort agréables, confirment la même chose. Comme un objet aimé se peint mieux absent que présent, parce que la réalité offre à l'imagination des bornes qu'elle ne connoît plus, lorsqu'elle est abandonnée à elle-même ; pour la même raison les peintures sont plus vives, quand on dort, que quand on veille. L'ame que rien ne distrait alors, toute livrée au tumulte interne des sens, goûte mieux & à plus longs traits des plaisirs qui la pénetrent. Réciproquement elle est aussi plus alarmée & plus effrayée par les spectres qui se for-

ment la nuit dans le cerveau, & qui ne sont jamais si affreux, lorsqu'on veille, parce que les objets du dehors les ont bientôt écartés : songes noirs, auxquels sont principalement sujets, ceux qui s'accoutument durant le jour à n'avoir que des idées tristes, lugubres, ou sinistres, au lieu de les chasser, autant qu'il est possible. Descartes se félicite dans ses lettres, de n'avoir pas la nuit des idées plus fâcheuses que le jour.

Vous voyez que l'illusion même, soit qu'elle soit produite par les médicaments, ou par des rêves, est la cause réelle de notre bonheur ou malheur machinal : en sorte que si j'avois à choisir d'être malheureux la nuit, & heureux le jour, le choix m'embarrasseroit; car que m'importe en quel état soit mon corps, lorsque je suis mécontent, inquiet, chagrin, désolé. Si dans l'incube, il n'y a point de fardeau sur ma poitrine, mon ame a-t-elle moins le *cochemar* ? & quoique ces objets charmants qui me procurent un rêve délicieux, ne soient point avec moi; je n'en suis pas moins avec eux, je n'en ressens pas moins les mêmes plaisirs, que s'ils étoient présents. On a les mêmes avantages dans le délire & la folie, qui en est un. Souvent c'est rendre un mauvais service, que de guérir ces maladies; c'est troubler un songe agréable, & présenter la triste prespective de la pauvreté à un homme qui ne voyoit que richesses & vaisseaux à lui appartenants. Saine, ou malade, éveillée, ou endormie, l'imagination peut donc rendre content.

Le

Le sentiment qui nous affecte agréablement, ou désagréablement, n'a donc pas besoin de l'action des sens externes, pour faire le plaisir, ou le désagrément de la vie. Il suffit que les sens internes, plus ou moins ouverts, ou éveillés, livrent mon sentiment à leur chaos d'idées, sans l'étouffer, & donnent, pour ainsi dire, à mon ame la comédie, ou la tragédie, les sensations de volupté, ou de douleur.

Mais la veille même est-elle bien certainement autre chose, qu'un rêve moins confus & mieux arrangé, en ce qu'il est plus conforme à la nature & à l'ordre des premieres idées qu'on a reçues? La raison de l'homme pourroit-elle bien ne pas toujours rêver, elle qui nous trompe si souvent, & qui n'est pas même maîtresse, comme dit Montagne, de faire vouloir à sa volonté ce qu'elle voudroit.

Si tant de rêves, comme on n'en peut douter, lorsqu'on a quelque connoissance de l'économie animale, sont des veilles imparfaites, sans contredit il y a une infinité de veilles, qui ne sont que des songes incomplets. On réfléchit souvent, endormi, comme éveillé, & quelquefois mieux. Il y a des sots qui ont beaucoup d'esprit en rêve; le prédicateur déclame, le poëte fait des vers, Morphée vaut un Apollon. Tel est le pouvoir de l'habitude de penser. Mais dans la veille encore, on se surprend sans-cesse si bien rêvant, que si cet état duroit un siecle, c'est un siecle qu'on auroit passé à

n'imaginer rien. Nous ressemblons à ces chiens qui n'écoutent, que lorsqu'ils dressent les oreilles. Sans l'attention qui lie les idées semblables, ou celles qui ont coutume d'aller ensemble, elles marchent pêle-mêle, & galoppent si vîte, & si légérement, qu'on ne les sent pas plus qu'on ne les distingue : c'est encore comme en certains rêves accompagnés de trop de sommeil, on n'en retient rien.

Tel est l'empire des sensations. Elles ne peuvent jamais nous tromper, elles ne sont jamais fausses par rapport à nous, dans le sein même de l'illusion, puisqu'elles nous représentent & nous font sentir nous-mêmes à nous-mêmes, tels que nous sommes *actu*, ou au moment même que nous les éprouvons : tristes ou gais, contents ou mécontents, selon qu'elles affectent tout notre être, en tant que sensitif, ou plutôt le constituent lui-même.

D'où il s'ensuit 1. que soit la vie soit un songe, ou qu'il y ait quelque réalité, il en résulte le même effet, par rapport au bien & au mal-être. 2. Contre Descartes, qu'une désavantageuse réalité ne vaut pas une de ces illusions charmantes, dont parle Fontenelle dans ses églogues, qui servent à *réparer le défaut des vrais biens, que la nature avare n'a pas accordés aux humains.*

Si la nature nous trompe à notre profit, qu'elle nous trompe toujours. Servons-nous de la raison même pour nous égarer, si nous pouvons en être plus heureux. Qui a trouvé le bonheur, a tout trouvé.

Mais qui a trouvé le bonheur, ne l'a point cherché. On ne cherche point ce qu'on a, & si on ne l'a point, on ne l'aura jamais. La philosophie fait sonner bien haut des avantages qu'elle doit à la nature. Sénéque étoit malheureux, en écrivant même sur le bonheur. Il est vrai qu'il étoit Stoïcien: & un Stoïcien n'a pas plus de sentiment, qu'un lépreux.

Autre conséquence de tout ce qui a été dit: l'esprit, le savoir, la raison sont le plus souvent inutiles à la félicité, & quelquefois funestes & meurtriers; ce sont des ornements étrangers, dont l'ame peut se passer, & elle me paroît toute consolée de ne les point avoir dans la plupart des hommes qui souvent les méprisent & les dédaignent; contents du plaisir de sentir, ils ne se tourmentent point au fatigant métier de penser. Le bonheur semble tout vivifié, tout consommé par le sentiment. La nature en donnant par-là à tous les hommes le même droit, la même prétention à la béatitude, les attache tous à la vie, & leur fait chérir leur existence.

Est-ce à dire qu'il n'y a absolument point à compter sur la raison & que (si le bonheur dépend de la vérité) nous courons tous par divers chemins après une félicité imaginaire, comme un malade après des mouches ou des papillons? Non, rien moins que cela; si la raison nous trompe, c'est lorsqu'elle veut nous conduire, moins par elle-même, que par ses préjugés; mais c'est un bon

guide, quand la nature est le sien. Alors l'expérience & l'observation portant le flambeau, on pourra marcher d'un pas ferme dans ce chemin équivoque, dans ce labyrinthe tortueux, dédale humain, qui a mille avenues & mille portes d'entrée, & à peine une de sortie ; on pourra ne pas toujours s'égarer, & élever une partie de son bonheur sur le débris des préjugés.

De toutes les especes de bonheur, je préfere celle qui se développe avec nos organes, & semble se trouver plus ou moins, comme la force, dans tous les corps animés. Je n'ai point assez d'amour-propre, pour être dupe. Mais l'organisation n'étant pas de la plus excellente fabrique, peut se modifier par l'éducation & prendre dans cette source les propriétés qu'elle n'a pas en soi. Si elle ne vaut rien, comme la bonne en devient meilleure, il faut espérer qu'elle en sera moins mauvaise. Ne négligeons point le mérite étranger; il ajoute au naturel qui ne nous a pas été prodigué; il diminue le démérite de nos organes, comme fait l'esprit dans une femme laide. Il faut toujours tendre à la perfection, suivant le noble systême d'Aristote. Toutes choses égales, n'est-il pas vrai que le savant avec plus de lumieres, sera plus heureux que l'ignorant ?

Puisque ce qui peut s'acquérir, a une si grande liaison avec notre bien-être, tâchons de rendre notre éducation parfaite. C'est déjà une perfection, que de connoître une ou mille vérités stériles, &

qui ne nous importent pas plus, que toutes ces plantes inutiles dont la terre est couverte; mais c'est un bonheur, lorsque cette vérité peut tranquilliser notre ame, en nous délivrant de toute inquiétude d'esprit, & ne nous laissant que celles du corps, plus aisées à satisfaire. La tranquillité de l'ame, voilà le but d'un homme sage. Séné-que l'estimoit si fort, qu'il en a exprès donné un long traité.

Faisons donc tout ce qui peut nous procurer ce doux repos, & tâchons de le procurer aux autres: Disons-le à haute voix, à la face des Pyrrhoniens, réparons ce que nous croyons supprimé par Sénéque dans une sublime (1) définition qu'il nous a *enfin* donnée du bonheur : oui, il est une vérité utile & frappante, c'est que le sein de la nature qui nous a produits, nous attend tous; il est nécessaire que nous retournions au lieu d'où nous sommes venus. Si Sénéque n'avoit pas eu à cœur cette grande vérité, (dont on trouve par-tout des traces claires & nullement équivoques dans ses ouvrages) il n'auroit pas conseillé la mort, non-seulement aux malheureux, mais à ceux qui étoient plongés dans la volupté, supposé qu'ils ne pussent s'y soustraire autrement. S'il ne dit point, comme Lucrece, que la mort ne nous regarde en rien, parce qu'elle n'est point encore, lorsque nous som-

(1) Celui-là est heureux, qui par raison, ne craint, ni ne desire.

mes, & que nous ne ſommes plus, lorſqu'elle eſt ; c'eſt que dans tous les temps les plus reculés, l'entiere deſtruction de notre être étoit une vérité reçue, & ſi triviale parmi les philoſophes, qu'un Stoïcien pouvoit bien ſe diſpenſer & comme dédaigner de raſſurer les eſprits à cet égard. Cicéron nomme celui qui s'aviſa le premier de croire que notre ame étoit immortelle.

Quoique notre illuſtre Stoïcien eût peut-être mieux fait de dire quelle vérité importoit au bonheur de la vie, en rendant notre eſprit tranquille ſur l'avenir, Deſcartes ne m'en paroît pas moins avoir mal interprété ſon ſilence, en ne l'interprétant point. L'ai-je juſtifié, en l'expliquant ?

Quoi qu'il en ſoit, dans un ſiecle auſſi éclairé que le nôtre, où la nature eſt ſi connue, qu'à ce ſujet elle ne nous laiſſe rien à deſirer ; il eſt enfin démontré par mille preuves ſans réplique, qu'il n'y a qu'une vie & qu'une félicité. La premiere condition du bonheur eſt de ſentir, & la mort nous ôte tout ſentiment. La fauſſe philoſophie peut, comme la théologie, nous promettre un bonheur éternel, & nous berçant de belles chimeres, nous y conduire aux dépens de nos jours, ou de nos plaiſirs. La vraie, bien différente & plus ſage, n'admet qu'une félicité temporelle, elle ſeme les roſes & les fleurs ſur nos pas, & nous apprend à les cueillir.

Telles ſont les juſtes bornes dans leſquelles la ſageſſe ſait ſe renfermer, & contenir ſes vœux & ſes deſirs.

Je sais que Descartes dit que l'immortalité de l'ame est une de ces vérités, dont la connoissance est requise pour faciliter l'usage de la vertu & le chemin du bonheur. Mais alors il ne parle point en philosophe : & comme il avoue que le souverain bien n'est point une matiere qu'il aime à traiter, il est facile de voir que la prudence de l'auteur est proportionnée à la délicatesse du sujet. Il pouvoit craindre la publication de ses *lettres* ; & en conséquence ces bons chrétiens qui ne cherchoient que la cruelle occasion de le perdre, comme tous ceux qui osent s'opposer à leurs opinions aveugles & despotiques. Lisez ses excellentes lettres, pour voir toutes les inquiétudes & tous les chagrins que la sainte théologie lui a fait essuyer, & tout ce qu'elle a remué pour empêcher ce grand homme d'établir sa philosophie, à laquelle, toute hypothétique qu'elle est, l'esprit humain devra tous les progrès qu'il fera à jamais dans les expériences mêmes, dont elle a fait sentir la nécessité.

Mais où l'on reconnoît enfin celui qui a regardé les animaux, comme de pures machines, imaginant bien que l'homme leur seroit un jour comparé par des génies plus médiocres & plus hardis ; c'est lorsqu'il dit qu'on n'a aucune assurance sur l'immortalité de l'ame, si ce n'est dans la *fausse philosophie d'Hegésias* : ce sont ses termes. Il ajoute que le livre de ce philosophe fut défendu par Ptolomée, parce que plusieurs ennuyés des miseres de cette vie, qu'il exageroit, s'étoient tués, après l'avoir lu,

pour se depêcher moins encore d'en sortir ; que d'aller goûter dans l'autre monde les félicités éternelles dont il *leurroit* ses lecteurs : ce qui fait voir 1°. la mode des opinions, tantôt bien & tantôt mal accueillies en différents siecles ; 2°. le danger de celles qu'on croit les plus vertueuses, les plus saintes, & les plus capables de soutenir l'humanité dans les peines de la vie, & même de nous rendre heureux & riches du moins en belles espérances. Je vois par la lecture que les meilleurs esprits, généralement reconnus pour tels, n'ont jamais pesé dans la même balance les avantages que procurent les deux opinions contraires. Rien de plus misérable & de plus à plaindre qu'un esprit qui s'inquiete & se tourmente pour les choses futures, selon Sénéque : car n'ayant point de certitude qu'elles seront au gré de ses desirs, elles peuvent leur être tout-à-fait contraires. De-là par conséquent à quelle fâcheuse incertitude n'est-on pas sans cesse livré ? Pour une idée riante, combien d'idées tristes, & de frayeurs cruelles ! Au contraire dans notre opinion, si on n'a pas les roses phantastiques que donne un beau songe, du moins est-on exempt des épines réelles qui l'accompagnent. Enfin tout bien considéré, se borner au présent, qui seul est en notre pouvoir, c'est un parti digne du sage ; nuls inconvénients, nulles inquiétudes de l'avenir dans ce systême. Uniquement occupé à bien remplir le cercle étroit de la vie, on se trouve d'autant plus heureux, qu'on vit non - seulement

pour soi, mais pour sa patrie, pour son roi, & en général pour l'humanité qu'on se fait gloire de servir. On fait le bonheur de la société, avec le sien propre. Toutes les vertus consistent à bien mériter d'elle, comme nous allons l'expliquer.

Que d'autres s'élevent sur les aîles du Stoïcisme; (s'il lui en reste encore) jusqu'au haut de ce roc escarpé, où Hésiode a bâti un temple sublime à la vertu, toujours piqué des ronces dont le chemin est hérissé, sans les sentir, & toujours cotoyant un précipice, sans y tomber; ils pourront bien donner le nom à quelque secte, comme Icare donna le sien aux mers où il tomba: mais plus ils s'éloigneront de la nature, sans laquelle la morale & la philosophie sont également étranges, plus ils s'éloigneront de la vertu. Ce n'est point aux philosophes qu'elle a été réservée. Tout esprit de parti, toute secte, tout fanatisme lui tourne le dos. Elle a été donnée, ou plutôt enseignée à tous les hommes. Soyons hommes seulement, & nous serons vertueux. Rentrons en nous-mêmes & nous y trouverons la vertu: ce n'est point aux temples, c'est dans notre cœur qu'elle habite. Ce n'est point je ne sais quelle loi naturelle que la nature méconnoît, ce sont les plus sages des hommes qui l'y ont gravée; & en ont jetté les plus utiles fondements.

En général les hommes sont nés méchants; sans l'éducation, il y en auroit peu de bons; & encore avec ce secours, y en a-t-il beaucoup plus

des uns que des autres. Tel est le vice de la conformation humaine. L'éducation seule a donc amélioré l'organisation ; c'est elle qui a tourné les hommes au profit & à l'avantage des hommes ; elle les a montés, comme une horloge, au ton qui pût servir, au degré le plus utile. Telle est l'origine de la vertu : le bien public en est la source.

Ecoutons un philosophe. « Les rois ont leurs » vertus & leur justice ; elles ont d'autres limites » que chez les particuliers. Dieu donna toujours » le droit, où il donna la force. Les voies les » plus injustes en apparence, deviennent justes, » lorsqu'un prince les croit telles ; comme celles » qui semblent justes ne le sont pas, lorsqu'il croit » faire injustice. L'intention fait tout.

Voilà à-peu-près, si je m'en souviens bien, ce que j'ai lu dans les *lettres* de Descartes.

Si de l'image des dieux, on remonte aux dieux mêmes, on aura une grande idée de leur justice, & de la solidité de leurs décrets. Si de-là on descend à celle des peuples qui suivent aveuglément ce qu'ils trouvent reçu, & n'examinent rien, que n'en pourra-t-on pas penser ?

Si chacun eût pu vivre seul & uniquement pour soi, il y auroit eu des hommes & point d'humanité, des vices, ou soi-disant tels, & point de remords. Il n'y a point *d'animalité*, pour employer ce mot dans un sens barbare, entre les animaux qui n'ont qu'un commerce de passions *vulgivagues*.

La néceſſité des liaiſons de la vie, a donc été celle de l'établiſſement des vertus & des vices, dont l'origine eſt par conſéquent d'inſtitution politique; car ſans eux, ſans ce fondement ſolide, quoi qu'imaginé, l'édifice ne pouvoit ſe ſoutenir & tomboit en ruine. Nous pouvons dire des vertus, ainſi enviſagées, ce que Zénon diſoit des vices, qu'elles ſont toutes égales. Mais l'honneur & la gloire, ſéduiſants phantômes, ont été nommés pour ſervir de cortege à la vertu qu'ils excitent. Le mépris, l'opprobre, la crainte, l'ignominie, les remords, ſont attachés aux vices pour les pourſuivre, les effrayer, & leur ſervir de furie. Enfin on a remué l'imagination des hommes, & par-là on a tiré parti de leur ſentiment, & ce qui en ſoi n'eſt que chimere, devient par relation un bien réel, à moins qu'on n'excepte l'amour-propre attaché aux belles actions même ſecretes; plus flatté, lorſqu'elles ſont publiques; car c'eſt en cela que conſiſtent l'honneur, la gloire, la réputation, l'eſtime, la conſidération & autres termes qui n'expriment que les jugements d'autrui qui nous ſont favorables & nous font plaiſir. Au reſte la convention, un prix arbitraire fait tout le mérite & le démérite de ce qu'on appelle vice & vertu.

Quoiqu'il n'y ait point de vertu proprement dite, ou abſolue, ce mot ne formant comme tant d'autres qu'un vain ſon, il en eſt donc de relatives à la ſociété, dont elles ſont à la fois l'ornement & l'appui. Qui les poſſede au plus haut degré, eſt

le plus heureux de cette espece de bonheur qui appartient à la vertu. Ceux qui la négligent & ne connoissent point le plaisir d'être utiles, sont privés de cette sorte de félicité. Peut-être, tant la nature se suffit, sont-ils dédommagés de ne point vivre pour les autres, par la satisfaction qu'ils ont de vivre pour eux seuls, & d'être à eux-mêmes leurs parents, leurs amis, leur maîtresse & tout l'univers. Ceux-là, se trouvant malheureux dans la vie, ne se soucieront pas de la conserver, uniquement parce qu'elle est aussi utile à leur famille, qu'elle leur est à charge, & comme je l'ai vu, la plus funeste ambition leur fera chercher la mort.

Le bonheur de l'homme augmente aux yeux des personnes bien nées, par le partage & la communication. On s'enrichit en quelque sorte du bien qu'on fait, on participe à la joie qu'on procure. Il étoit digne de l'homme que cela fût ainsi. Il ne suffisoit pas que la vertu fût la beauté de l'ame; il falloit, pour nous exciter à faire usage de cette beauté, que l'ame fût flattée d'être belle, & surtout d'être trouvée telle, & qu'elle y trouvât du plaisir; comme une jolie femme, qui aime la flatterie & les caresses d'amour, à cause de la vanité & de la volupté qui les suit, forcée d'ailleurs de s'aimer par l'image même de ses charmes; ou plutôt semblable à cette coquette d'*Alcibiade*, qui dit qu'elle aimeroit mieux, « être moins aimable, & rencontrer quelqu'un qui lui fît compliment ».

Qu'importe qu'une femme ſoit laide, ſi elle paſſe pour jolie; qu'un homme ſoit bien ſot, s'il paſſe pour avoir de l'eſprit; qu'un homme ſoit vicieux, s'il paſſe pour vertueux? Ne dit-on pas tous les jours en fait de galanterie, que la prudence & la circonſpection ſuffiſent; qu'il vaudroit mieux qu'on en ſoupçonnât moins, & qu'on en fît davantage? on eſt heureux par l'opinion d'autrui, comme par la ſienne propre. La vanité rend plus de ſervices à l'homme, que l'amour-propre le plus juſte & le mieux réglé; demandez-le à cette foule de mauvais auteurs, qui peſent leur mérite dans la balance de leurs Libraires.

Perſonnifions la vertu. L'honneur eſt le diamant qu'elle porte au doigt : amants vils, ce n'eſt point elle qu'on aime, c'eſt ſon brillant qu'on voudroit avoir, ſans paſſer par ſa rude étamine, & cette fortune arrive en effet fort ſouvent à ceux qui en ſont le moins dignes. C'eſt une vieille laide, qu'on recherche pour le luſtre qui pend à ſes oreilles, ou pour ſon argent qu'il faut gagner. Tels ſont les charmes de cette reine du ſage, de cette belle par excellence, de cette divinité Stoïcienne!

La vertu encore, ſi vous voulez, tandis que mon auteur me met en goût de faire des comparaiſons (Dieu me préſerve d'en faire d'auſſi ſérieuſement comiques (1) qu'il en fait quelquefois), la

(1) Sénéque compare une définition plus ou moins étendue, à une armée qui occupe plus ou moins de terrein.

vertu, dis-je, sera l'arbre, dont on se soucie peu; qu'on regarde à peine, & qu'on ne cherche qu'à cause de son ombre; ombre singuliere, en ce qu'elle répond ordinairement fort mal au corps qui la produit; tantôt trop grande, tantôt trop petite, suivant que le vent soufflant ou en proue, ou en poupe, la contracte, ou la disperse. Enfin nous sommes pour la plupart de vrais petits maîtres en fait de vertu; les faveurs qu'elle nous accorde, ne sont rien, si elles ne font du bruit. Presque personne ne veut avoir un mérite obscur & inconnu; on fait tout pour la gloire. Aristote la regarde comme le premier des biens externes; Horace dit que la vertu cachée est presque nulle: Cicéron eût dit la même chose, s'il eût osé; il a fait sonner sa vertu aussi haut que son éloquence: pourquoi? pour en retirer cette gloire, dont il étoit si avide. Il y a peu de vertus dont on ne fasse parade. Peu de Carnéades font le bien pour le bien, & même aux dépens de leur propre fortune; peu de gens estiment d'autant plus la vertu qu'elle est plus cachée, & d'autant moins, qu'elle a déjà transpiré. Ainsi quoique Carnéade ait été chef d'une opinion contraire à celle de Chrysippe & de Diogene, qui pour acquérir toute la gloire du monde, n'auroient pas daigné seulement *étendre le doigt*, il paroît que, tout bien examiné, il n'a pas moins méprisé la gloire que ces philosophes; (j'entends la vaine gloire qui vient du suffrage des hommes, si on peut appeller *vaine*, une passion qui conduit

aux plus belles choses ; ») & qu'il a parfaitement connu le vrai mérite, en confondant la gloire avec la vertu ; & dédaignant le plaisir de l'exercer pour un autre but qu'elle-même. Si c'est-là un raffinement d'amour-propre, & que le mépris même de la vanité en marque l'excès, (comme en effet la modestie est souvent un orgueil déguisé) c'est dans cette étrange & belle vanité que je place la perfection de la vertu, & la plus noble cause de l'héroïsme. S'il est délicat de se juger soi-même, à cause des pieges que nous tend l'amour-propre ; il n'est pas moins beau d'être forcé de s'estimer ; lors même qu'on est méprisé par les autres. C'est par soi, plutôt que par autrui, que doit venir le bonheur. Il est grand d'avoir à son service la déesse aux cent bouches, de les réduire au silence ; de leur défendre de s'ouvrir, d'en dédaigner l'encens, & d'être à soi-même sa renommée. Qui seroit sûr qu'il vaut lui seul toute sa ville, pourroit s'estimer & se respecter autant qu'il pourroit l'être par toute cette ville, & ne perdroit rien à tant d'applaudissements méprisés ? Qu'ont au reste de si flatteur la plupart des louanges, pour les briguer tant ? Ceux qui les prodiguent, sont si peu dignes de les donner, que souvent elles ne méritent pas la peine d'être entendues. Un homme d'un mérite supérieur, n'est obligé de les écouter, que comme un grand roi lit de mauvais vers faits à son éloge.

Qu'il me soit permis de tracer un petit tableau

des vertus de la société. Chacun a les siennes. Le médecin, par son art de conserver les hommes, fait plus que s'il les créoit de nouveau. Le pere de famille éleve des enfants tendres & reconnoissants; il leur donne une seconde vie, plus précieuse que la premiere. L'époux plein d'attentions & d'égards, se respecte dans sa compagne, & tâche de lui faire une cahine de fleurs. L'amant ne peut jamais trop sentir ce que fait pour lui une maîtresse qui ne lui doit rien, & lui sacrifie tout. Le véritable ami, complaisant sans bassesse, vrai sans dureté, prudent, discret, obligeant, défend son ami, lui donne de bons conseils, & n'en reçoit point d'autres.

Il est des vertus de tous les états. Le citoyen fidele & zélé fait des vœux pour sa patrie & pour son prince. L'officier brave & éclairé conduit le soldat intrépide & féroce. Le moraliste sensé fournit de bons préceptes puisés dans la nature. L'historien nous offre les plus grands exemples de l'antiquité la plus reculée. La volupté, ce charme de la vie, coule des plumes qu'elle anime. Le comique répand le sel avec la joie : l'un excite l'esprit, qu'il pique avec plaisir; l'autre est le bien des cœurs qu'il dilate. Enfin le tragique, le romancier, &c. font naître ces sentiments de tendresse & de grandeur, que le poëte transporté éleve jusqu'à l'enthousiasme.

Sentir le mérite, en est un : le récompenser est divin.

Rois, imitez le Salomon du nord. Soyez les héros de l'humanité, comme vous en êtes les chefs. Descendre à la qualité de Mécènes, c'est s'élever. Le courage des ames est autant au-dessus de celui des corps, que la guerre des sciences est au-dessus de celle des armes. Soutenez ce courage qui fait la gloire d'un état : l'autre n'en fait que la sûreté. La protection fait sur le génie, ce que le soleil fait sur la rose, qu'il épanouit.

Vous, philosophes, secondez-moi; osez dire la vérité, & que l'enfance ne soit pas l'âge éternel de l'homme. Ne craignons point la haine des hommes, ne craignons que de la mériter. Voilà notre vertu. Tout ce qui est utile à la société, en est une, le reste est son phantôme. V. *l'essai sur le mérite & la vertu*, de Mr. D.

Où en sommes-nous, s'écrient les théologiens? s'il n'y a en soi ni vices, ni vertus, ni bien, ni mal moral, ni juste, ni injuste? si tout est arbitraire, & fait de main d'hommes, pourquoi ces remords, dont on est déchiré à la suite d'une mauvaise action? Otera-t-on la seule vertu qui reste aux criminels, comme dit V... dans *Sémiramis?*

Laissons déclamer les ignorants & les fanatiques, & entrons tranquillement dans cette nouvelle carriere, où la meilleure philosophie, celle des médecins, nous conduit.

Rétrogradons vers notre enfance; nous n'avons que trop peu de pas à faire pour cela, & nous

trouverons qu'elle eſt l'époque des remords. D'abord ce n'étoit qu'un ſimple ſentiment, reçu ſans examen & ſans choix, & qui s'eſt auſſi fortement gravé dans le cerveau, qu'un cachet dans une cire molle. La paſſion, maîtreſſe ſouveraine de la volonté, peut bien étouffer ce ſentiment pour un temps; mais il renaît, quand elle ceſſe, & ſur-tout lorſque l'ame rendue à elle-même, réfléchit de ſens froid; car alors les premiers principes qui forment la conſcience, ceux dont elle a été imbue, reviennent, & c'eſt ce qu'on appelle remords, dont les effets varient à l'infini.

Le remord n'eſt donc qu'une fâcheuſe réminiſcence, qu'une ancienne habitude de ſentir, qui reprend le deſſus. C'eſt, ſi l'on veut, une trace qui ſe renouvelle, & par conſéquent un vieux préjugé que la volupté & les paſſions n'endorment point ſi bien, qu'il ne ſe réveille preſque toujours tôt ou tard. L'homme porte ainſi en ſoi-même le plus grand de ſes ennemis. Il le ſuit par-tout, & comme Boileau le dit du chagrin, d'après Horace, il *monte en croupe & galoppe avec lui.* Heureuſement ce cruel ennemi n'eſt pas toujours vainqueur. Toute autre habitude, ou plus longue, ou plus forte, doit le vaincre néceſſairement. Le ſentier le mieux frayé s'efface, comme on ferme un chemin, ou comble un précipice. Autre éducation, autre cours des eſprits, autres traces dominantes, autres ſentiments enfin, qui ne peuvent pénétrer notre ame, ſans s'élever ſur les débris

des premiers, qu'un nouveau méchanisme abolit.

Voici maintenant des faits incontestables. Ceux qui sur mer prêts à mourir de faim, mangent celui de leurs compagnons, que le sort sacrifie, n'en ont pas plus de remords, que les antropophages. Telle est l'habitude, telle est la nécessité, par qui tout est permis.

Autre religion, autres remords : autre temps, autre moeurs. Lycurgue faisoit jetter à l'eau les enfants foibles & mal sains, en s'applaudissant de la sagesse. Voyez sa vie dans Plutarque, elle seule vous fournira en détail la preuve de ce que j'avance en gros. Vous verrez qu'on ne connoissoit à Sparte, ni pudeur, ni vol, ni adultere, &c. Ailleurs les femmes étoient communes & *Vulgivagues*, comme les Chiennes ; ici elles étoient livrées par le mari au premier beau garçon bien fait. Autrefois les femmes seules rougissoient d'avoir leurs adorateurs pour rivaux, tandis que ceux-ci triomphoient en méprisant l'amour & les graces. Un fléau de l'humanité, plus terrible que tous les vices ensemble, & qui n'est suivie d'aucun repentir, c'est le carnage de la guerre. Ainsi l'a voulu l'ambition des princes. Tant la conscience qui produit ce repentir, est fille des préjugés !

Et cependant cet excellent sujet, qui, emporté par un premier mouvement, a assommé un mauvais citoyen, ou qui s'abandonne à une passion dont il n'est pas le maître ; cet homme, dis-je, du plus rare mérite, est tourmenté par des remords

qu'il n'eût point eu, s'il eût tué un adversaire en brave, ou si un prêtre légitimant sa tendresse, lui eût donné le droit de faire ce que fait toute la nature. Ah! si les graces sont faites pour sauver d'illustres malheureux ; si en certains cas leur usage est plus auguste, & plus royal, comme Descartes l'insinue, que la rigueur des loix n'est terrible; la plus essentielle, à mon avis, est de l'exempter de remords. L'homme, sur-tout l'honnête homme, seroit-il fait pour être livré à des bourreaux, lui que la nature a voulu attacher à la vie par tant d'attraits que détruit un art dépravé? Non; je veux qu'il doive à la force de la raison ce que tant de scélérats doivent à la force de l'habitude. Pour un fripon qui cessera d'être malheureux, reprenant une paix & une tranquillité qu'il n'a pas mérité vis-à-vis des autres hommes, combien de sages & vertueuses personnes, mal-à-propos tourmentées dans le sein d'une vie innocemment douce & délicieuse, secouant enfin le joug d'une éducation trop onéreuse, n'auront plus de beaux jours sans nuage, & feront succéder un plaisir délicieux à l'ennui qui les dévoroit!

Connoissons mieux l'empire de l'organisation. Sans la crainte des loix, nul méchant ne seroit retenu. Les remords sont inutiles (ou du moins ce qui les fait) avant le crime; ils ne servent pas plus après, que pendant le crime. Le crime est fait quand ils paroissent: & il n'y a que ceux qui n'en ont pas besoin, qui puissent en profiter. Le tour,

ment des autres empêche rarement (si jamais) leur rechûte.

Si le remords nuit aux bons & à la vertu, dont il corrompt les fruits, & qu'il ne puisse servir de frein à la méchanceté, il est donc au moins inutile au genre humain. Il surcharge des machines aussi à plaindre que mal réglées, entraînées vers le mal; comme les bons vers le bien, & ayant déjà trop par conséquent de la frayeur des loix, dont le filet nécessaire les prendra tôt ou tard. Si je les soulage de ce fardeau de la vie, elles en seront moins malheureuses, & non plus impunies. En seront-elles plus méchantes? Je ne le crois pas; car puisque les remords ne les rend pas meilleures, il n'est pas dangereux pour la société de les en délivrer. La bonne philosophie se deshonoreroit en pure perte, en réalisant des spectres qui n'effraient que les plus honnêtes gens: tant est simple, au lieu d'être ferme, la probité! Pour eux, c'est un bonheur de plus, qu'un malheur de moins. Félicitons ceux-ci, plaignons les autres, que rien ne peut contenir: La nature les a traités, plus en marâtre qu'en mere. Pour être heureux, il faudroit qu'ils eussent autant de philosophie, que de certitude d'impunité. Puisque les remords sont un vain remede à nos maux, qu'ils troublent même les eaux les plus claires, sans clarifier les moins troubles, détruisons-les donc; qu'il n'y ait plus d'yvraie, mêlée au bon grain de la vie, & que ce cruel poison soit chassé pour jamais. Ou je me trompe fort, ou cet antidote peut

du moins le corriger. Nous sommes donc en droit de conclure que, si les joies puisées dans la nature & la raison, sont des crimes, le bonheur des hommes est d'être criminels.

Heu! miseri, quorum gaudia crimen habent!

Telle est la nature réduite à elle-même & comme à son pur nécessaire; on croit lui faire beaucoup d'honneur, de vouloir la décorer d'une prétendue loi née avec elle, comme de tant d'autres idées acquises. Elle n'est point la dupe de cet honneur-là. Semblable à un bon bourgeois, qui préfere l'ancienneté de sa roture, à une nouvelle noblesse, qui ne coûte que de l'argent; une ame bien organisée, contente de ce qu'elle est, & ne poussant pas ses vues plus loin, dédaigne tout ce qu'on lui accorde au-dessus de ce qui lui appartient en propre, & se réduit au sentiment. L'art de le manier, c'est le manege de l'éducation qui le donne. Les belles connoissances dont l'orgueil gratifie si libéralement notre ame, lui font plus de tort, qu'elles ne lui donnent de mérite, en la privant de celui que leur acquisition suppose: car dans l'hypothese de la loi prétendue naturelle & des idées innées, l'ame apportant avec elle le discernement de mille choses, comme du bien & du mal, ressembleroit à ceux qui favorisés par le hasard de la naissance, n'auroient point mérité leur noblesse.

Pour expliquer tant de lumieres qu'on a cru in-

fuſes ; la nature ne paroiſſant pas ſuffire par elle-même à ceux qui la connoiſſent mal, ils ont imaginé pluſieurs ſubſtances, & cherché, ce qui eſt abſurde, l'intelligence de la raiſon dans de vrais êtres de raiſon, comme le prouve l'auteur de *l'hiſtoire de l'ame*. Mais ſi les uns ont gratuitement fabriqué les idées innées, pour donner aux mots de vertu & de vice une eſpece d'aſſiette qui en impoſât & les fît prendre pour des choſes réelles ; les autres ne ſont pas plus fondés à donner des remords à tous les corps animés, en vertu d'une diſpoſition particuliere, qui ſuffiroit dans les animaux ; & qui dans l'homme, ſeroit de moitié avec l'éducation : ſyſtême qui ne peut ſe ſoutenir, quand on conſidere ſeulement, que, toutes choſes égales, les uns ſont plus ſujets aux remords que les autres, & qu'ils changent & varient avec elle. Telle eſt l'erreur de l'auteur de *l'homme machine*. Ou il n'a pas ſi bien connu la nature des remords, que l'auteur d'un petit livre bien fait & bien écrit, attribué à M. de St. Evremond : ou (ce dont je ne l'aurois pas ſoupçonné) il n'a pas oſé s'armer contre tous les préjugés à la fois.

De même que le mal, le bien *a ſes degrés.*

L'idée de la vertu nous a été ſi peu donnée avec l'être, qu'elle n'y eſt pas même ſtable, quand l'éducation & le temps ont développé & orné nos organes. C'eſt un oiſeau ſur la branche, toujours prêt à s'envoler. Le premier pli ſe refait aiſément ; l'organiſation reprend machinalement ce que l'édu-

cation semble lui avoir dérobé, comme si la perfection & l'art la génoient. Qui ignore la contagion des mauvaises lectures, le danger des mauvaises compagnies? Un exemple pervers, une seule conversation louche détruit souvent les plus beaux regards de l'éducation : & la nature vicieuse s'applaudit de le redevenir. On diroit qu'elle s'en trouve plus à l'aise, qu'elle boite avec plaisir, comme s'il lui étoit violent, ou douloureux de marcher droit, *si droit y a.*

Cette fragile inconstance de la vertu la mieux acquise & la plus fortement enracinée, prouve non-seulement la nécessité des bons exemples & des bons conseils pour la soutenir; mais celle de flatter l'amour-propre par des louanges, des récompenses, ou des gratifications qui l'encouragent lui-même, & l'excitent à la vertu. Sans quoi, à moins qu'on ne soit piqué par un certain point d'honneur, on aura beau exhorter, déclamer, haranguer, c'est un mauvais soldat qui désertera. On dit avec raison qu'un homme qui méprise sa vie, peut détruire qui bon lui semble. Il en est de même d'un homme qui méprise son amour-propre. Adieu toutes les vertus, si l'on en vient à ce point d'indolence! la source en sera nécessairement tarie. L'amour-propre seul peut entretenir le goût qu'il a fait naître. Son défaut est beaucoup plus à plaindre que son excès. La belle Société qui ne seroit composée que de Diogenes, de Chrisippes & autres fous semblables, que l'antiquité ne nous fait point tant révérer,

que nous ne les trouvions dignes des petites maisons !

Si la disposition au mal est telle, qu'il est plus facile aux bons de devenir méchants, qu'à ceux-ci de s'améliorer; excusons cette pente inhumaine de l'humanité. Ne perdons point de vue les entraves & les fers que nous recevons en naissant, & qui nous suivent dans tout l'esclavage de la vie. Voyez ces arbres plantés au haut & au pied d'une montagne; les uns sont petits, les autres sont grands; non-seulement ils different par leurs germes, mais par le terrein plus ou moins chaud où ils sont plantés. L'homme végete, suivant les mêmes loix; il tient du climat où il vit, comme du pere dont il est sorti; tous les éléments dominent cette foible machine; elle ne pense point dans un air humide & lourd, comme dans un air pur & sec. Ainsi dépendant de tant de causes externes, & à plus forte raison de tant d'internes, comment pourrions-nous nous dispenser d'être ce que nous sommes? Comment pourrions-nous régler des ressorts que nous ne connoissons pas?

Mais qui le croiroit? le bien-être est le motif même dans la méchanceté. Il conduit le perfide, le tyran, l'assassin, comme l'honnête homme. La volonté est nécessairement déterminée à desirer & chercher ce qui peut faire l'avantage actuel de l'ame & du corps; & comment, si ce n'est par ce qui la produit elle-même, je veux dire par la circulation, sans laquelle il n'y a plus ni volonté, ni sen-

timent. Lorsque je fais le bien ou le mal ; que vertueux le matin, je suis vicieux le soir, c'est mon sang qui en est cause, c'est ce qui l'épaissit, l'arrête, le dissout, ou le précipite, comme lorsque se faisant une route, plutôt qu'une autre, les esprits qu'il a filtrés dans la moëlle de mon cerveau, pour être de là renvoyés dans tous les nerfs, me font tourner dans un parc, à droite plutôt qu'à gauche. Je crois cependant avoir choisi, je m'applaudis de ma liberté. Toutes nos actions les plus libres ressemblent à celle-là. Une détermination absolument nécessaire nous entraîne, & nous ne voulons point être esclave. Que nous sommes fous ! & fous d'autant plus malheureux, que nous nous reprochons sans-cesse de n'avoir pas fait ce qu'il n'étoit pas en notre pouvoir de faire !

Mais puisque nous sommes machinalement portés à notre bien propre, & que nous naissons avec cette pente & cette invincible disposition, il s'ensuit que chaque individu en se préférant à tout autre, comme font tant d'inutiles qui rampent sur la surface de la terre, ne fait en cela que suivre l'ordre de la nature, dans lequel il faudroit être bisarre & bien déraisonnable, pour ne pas croire qu'il pût être heureux. Si ceux qui font le mal, peuvent l'être, comme on n'en peut douter ; si non-seulement ils sont sans remords, mais s'ils ne craignent point d'expirer par les supplices la punition de leurs crimes ; à plus forte raison ceux qui se contentent de ne pas faire le bien, ne se croyant point obligés de tenir une parole que

d'autres ont donnée pour eux, pourront-ils avoir le bonheur, qui peut dépendre de leurs aises, & en général de leur façon de sentir. « Ou la raison » se moque (comme dit fort bien Montagne), ou » elle ne doit viser qu'à notre contentement, & » tout son travail tendre en somme à nous faire » bien vivre, c'est-à-dire, à notre aise. Toutes » les opinions du monde en sont-là, que le plaisir » est notre but. Quelque personnage que l'homme » entreprenne, il joue toujours le sien parmi; & » dans la vertu même, le dernier but de notre vi- » sée, c'est la volupté ». Quel plus naïf, quel plus » charmant Epicurien !

Le plaisir de l'ame étant la vraie source du bonheur, il est donc très-évident que par rapport à la félicité, le bien & le mal sont en soi fort indifférents; & que celui qui aura une plus grande satisfaction à faire le mal, sera plus heureux que quiconque en aura moins à faire le bien. Ce qui explique pourquoi tant de coquins sont heureux dans ce monde; & fait voir qu'il est un bonheur particulier & individuel qui se trouve, & sans vertu, & dans le crime même.

Une source de bonheur que je ne crois pas plus pure, pour être plus noble & plus belle dans l'esprit de presque tous les hommes, c'est celle qui coule de l'ordre de la société. Plus la détermination naturelle de l'homme a paru vicieuse & comme monstrueuse par rapport à la société: plus on a cru devoir y rapporter différents correctifs. On a

lié l'idée de générosité, de grandeur, d'humanité aux actions importantes au commerce des hommes; on a donné de l'estime, & de la considération à qui ne nuiroit jamais, quelque bien qui lui en pût arriver; du respect, des honneurs, & de la gloire, à qui serviroit la patrie, l'amitié, l'amour, ou l'humanité même à ses propre dépens; & par ses aiguillons, tant d'animaux à figure humaine sont devenus héros. Loin d'abandonner les hommes à leur propre nature, hélas! trop stérile pour leur faire porter du fruit, il a fallu les élever & les greffer en quelque sorte dans le temps que la seve pouvoit le mieux passer dans la branche qu'on leur entoit.

On voit que je ne me lasse point de revenir à l'éducation, qui seule peut nous donner des sentiments & un bonheur contraires à ceux que nous aurions eus sans elle. Tel est l'effet de la modification ou du changement qu'elle procure à notre instinct, ou à notre façon de sentir. L'ame instruite, ne veut, ne fuit, ne fait plus ce qu'elle faisoit auparavant, lorsqu'elle n'étoit guidée que par elle. Eclairée par mille sensations nouvelles, elle trouve mauvais ce qu'elle trouvoit bon, elle loue en autrui ce qu'elle y blâmoit. Vraies girouettes, nous tournons donc sans-cesse au vent de l'éducation; & nous retournons ensuite à notre premier point, quand nos organes remis à leur ton naturel, nous rappellent à eux, & nous font suivre leurs dispositions primitives. Alors les anciennes déterminations renaissent; celles que l'art avoit produites s'effacent: on n'est

pas même le maître de profiter de son éducation, autant qu'on le voudroit, pour le bien de la société.

Ce matérialisme mérite des égards : il doit être la source des indulgences, des excuses, des pardons, des graces, des éloges, de la modération dans les supplices, qu'on doit ordonner à regret, & des récompenses dûes à la vertu qu'on ne sauroit accorder de trop grand cœur. La vertu étant une espece de hors-d'œuvre, un ornement étranger, toujours prêt à fuir, ou tomber, faute d'appui. En tout cependant, l'intérêt public mérite d'être consulté, car il faut bien tuer les chiens enragés, & écraser les serpents.

On voit que toute la différence qu'il y a entre les méchants & les bons, c'est que chez les uns, l'intérêt particulier est préféré à l'intérêt général, tandis que les autres sacrifient leur bien propre, à celui d'un autre ami, ou du public.

Il me reste à ouvrir cette nouvelle source de vertu, qu'on appelle courage. Les cœurs foibles & lâches succombent sous le poids de l'adversité ; les ames fortes & courageuses la supportent, & principalement celles qui sont éclairées, & joignent de salutaires études à une heureuse organisation. Marchons donc sans reprendre haleine, & tâchons de ne point broncher en si beau chemin.

L'ame a sa commotion, comme le corps ; la fortune peut la bouleverser à son gré ; mais c'est une maladie qui n'est ni sans médecins, ni sans remedes. Epicure, Sénéque, Epictete, Marc-Aurele, Mon-

tagne, voilà mes médecins dans l'adversité : leur courage en est le remede. Vous savez qu'après une violente chûte, le sentiment s'affaisse avec les fibres du cerveau ; pour le relever, il faut rétablir par la saignée les ressorts étouffés. Il en est de même ici. La force, la grandeur, l'héroïsme de ces écrivains passe dans l'ame étonnée ; comme une espece de cardiaque, qui la soutient & la restaure, pour ainsi dire, dans les foiblesses de l'infortune.

Le stoïcisme tant taillé, tant décrié nous prête donc des armes victorieuses ; il nous offre une espece de rade, où nous pouvons radouber notre vaisseau battu par la tempête. Quelle meilleure boussole ! Quel plus utile exercice ! J'apprends à lutter : je deviens athlete avec ceux qui le sont. Pour ne pas faire naufrage, ou n'être pas terrassé, il ne faut que se servir des muscles de la raison. C'est par le courage qu'on peut sortir vainqueur du combat. Telle est la ressource des gens de lettres, interdite à ceux qui ne les cultivent point, & qui cede cependant à celle de tant d'ignorants bien organisés, comme eût été, par exemple, Scaron, dont le tempérament seul faisoit la gaieté, indépendamment de toute littérature.

La nature a ses droits ; on peut sentir, & même on le doit, non en lâche, ou comme le vulgaire ; mais en homme de courage, ou en philosophe animé par tant de beaux exemples. Comme tel, je me suis soumis à l'adversité, en qualité d'homme, je l'ai sentie. Si le premier titre me

fait honneur, le second ne me fait point rougir; *nihil humani à me alienum puto.* Que la disgrace revienne, dont me préservent, non les dieux inutiles au monde, mais le plus grand des rois; je la sentirai encore, mais je la supporterai. Elle est le creuset, ou *l'accoucheuse* de la vertu, comme dit l'aimable auteur des *lettres sur les physionomies.*

Mais n'en est-elle pas quelquefois la peste, ou l'écueil? Hélas! dans quelles tristes & déplorables extrêmités nous réduisent la pauvreté, la misere, la douleur, les fers! L'horreur & le désespoir marchent à leur suite; l'ame avilie, sans courage, n'a plus d'espoir, plus de prétentions qu'à la mort. Rarement la differe-t-elle, sans se reprocher, ou sa lâcheté, ou les préjugés qui la retiennent: regardant le néant, comme un bien, parce que son être est un mal, elle se fait un devoir de s'y précipiter. Sans doute c'est violer la nature, que de la conserver pour son propre tourment. J'ai vu les plus saints personnages, les plus fortes ames, forcées de desirer la mort, & leurs amis l'implorer pour eux. La triste destinée du grand Boerhaave en fait foi. Lorsque la vie est absolument sans aucun bien, & qu'au contraire elle est assiégée d'une foule de maux terribles, faut-il attendre une mort ignominieuse?

Je ne prétends pas dire qu'on ne doive pas supporter la pauvreté & la douleur; il faut se plier à la dureté des temps. Tous ces moments de courage (ou plutôt de fureur) tant vantés, ne viennent souvent que, pour dispenser un lâche d'en avoir toute

sa vie. Sophisme captieux, enthousiasme poëtique, petite grandeur d'ame, tout ce qui a été dit en faveur du suicide! . . .

Voilà certes un grand courage & une ame bien forte dans les revers, qui ne peut supporter la pauvreté! Et comment se peut-il que ceux qui ont montré tant de vigueur dans le sein des richesses, la perdent dans celui de la misere? Et sur-tout, que tel qui s'étoit élevé il n'y a qu'un moment au-dessus de l'humanité, pour qui la douleur & la pauvreté n'étoient point un mal, ne se souvenant plus de son systême, conseille le suicide! « Tu pleures, dit » mon Stoïcien, parce que le pain te manque! & » que t'importe, puisque les moyens de mourir ne te » manquent pas? pour un moyen de venir au monde, la nature qui ne retient personne, t'en offre » cent d'en sortir ». Et un moment auparavant, on ne pouvoit être malheureux dans l'indigence avec de la vertu! Je t'entends; c'est que cette vertu consiste apparemment plus à secouer le joug, lorsqu'il est très-difficile à porter, qu'à le porter, lors même que cela ne coûte pas beaucoup de peine.

Faire parade d'un courage qui enfle nos ames, & s'arrête ainsi dans le plus beau chemin! dire que la pauvreté & la maladie ne sont point des maux, & vouloir qu'on se tue pour s'en délivrer! ce n'est pas la seule contradiction digne d'un bel esprit. Notre païen ne prétend-il pas encore que la principale affaire d'un philosophe, est d'apprendre tous les jours à mourir. Or c'est aller sur les brisées du christianis-

me. Lorſqu'on ne craint & ne croit pas même les ſuites de la mort, ſi on ne meurt pas toujours trop tôt, (car je ne vois pas qu'on ait rien de mieux à faire que de vivre,) du moins ne doit-on pas plus deſirer, que craindre le ciſeau d'Atropos. Il faut lui laiſſer couper le fil, quand elle voudra, & ne point s'en mettre en peine; ſoit que cela ſe faſſe machinalement, ou par raiſon, ou qu'on ſoit tellement emporté par le tourbillon des plaiſirs, qu'on n'ait pas le temps d'y ſonger, il n'importe pourvu qu'on n'ait aucune inquiétude. J'aime autant n'avoir jamais l'idée de la mort, ſi elle m'importune, ou m'effraie, comme elle effrayoit Cicéron, que l'honneur d'être en préſence & de la braver. La faulx eſt levée pour tous les hommes, je m'y ſoumets; c'eſt au vulgaire à trembler; il eſt auſſi ridicule à qui n'admet qu'une vie (qu'il trouve belle & bonne, s'il n'eſt pas hypocondriaque) de ſe préparer à recevoir le coup qu'il ne craint point, que de l'accélérer, lorſque la vie non-ſeulement eſt ſupportable, mais pleine d'agréments.

Quelle folie de préférer la mort au plus délicieux train de vie! de croire, que qui ne peut mener une vie ſolitaire & philoſophique, ne puiſſe être heureux, & doive en conſéquence quitter la vie, plutôt que de porter des chaînes de fleurs. De bonne foi Sénéque a-t-il pu ſérieuſement conſeiller la mort à un ami auſſi puiſſant, auſſi élevé en dignités, auſſi riche & entouré de plaiſirs que Lucilius, à qui ſes lettres ſont adreſſées, ſous prétexte que tant

d'honneurs & de voluptés sont un trop petit fardeau ? Mais Montagne lui-même, qui a été si vivement frappé de ce goût surprenant pour la mort, n'est pas pardonnable, ce me semble, d'avoir cru, comme les Stoïciens, que la mort devoit faire la principale étude d'un philosophe. C'est peut-être accuser sa peur, & comme dit cet auteur même, sa *couardise*, que d'employer sans-cesse tous les moyens de s'apprivoiser avec la mort; c'est afin de n'être pas si déconcerté, quand elle paroîtra, semblable à un enfant qui auroit peur d'une souris, & à qui, pour le corriger de ce défaut, on la fera voir en peinture, chaque partie, l'une après l'autre, avant de risquer de lui montrer l'original. Mais devinez par qui notre aimable & judicieux Pyrrhonien a été entraîné dans ce piege ? Par un homme qui dit que *la philosophie n'est rien, si elle n'est ornée*; plus déraisonnable en cela, qu'un Chymiste, qui diroit qu'il n'y a point de médecine sans la chymie. La philosophie bien réglée conduit à l'amour de la vie, dont nous éloigne son fanatisme (car elle a le sien); mais enfin elle apprend à mourir, quand l'heure est venue.

Sénéque, si inconséquent d'ailleurs, à su mourir, quand il l'a fallu. Comme il avoit employé sa pénétration à voir de loin l'orage qui le menaçoit, & sa philosophie (alors bien placée) à en recevoir le coup; dès qu'il eut ordre de mourir, il choisit de sens froid son genre de mort, & fit voir que, s'il avoit été homme durant sa vie, s'il avoit été

attaché à ces grands biens, objets de la jalousie publique, & funestes présents du plus cruel des princes, il savoit tout quitter & rompre ses chaînes, comme un autre Samson, pour périr en héros de de sa secte. Autant (il l'insinue lui-même) il est honteux de se laisser traîner, au lieu de marcher, quand il faut obéir; autant il est beau de s'élever au-dessus de la mort par la grandeur du mépris. Il n'y a qu'une action que je trouve encore plus belle, c'est d'avoir le courage de supporter le fardeau de la vie & des revers, quand ce n'est pas pour soi seul qu'on vit.

Combien d'autres especes de gloire! Celles que donnent les armes, les sciences, les beaux arts! le beau champ à parcourir, pour qui voudroit s'étendre! bornons-nous, craignons la stérile fécondité de tant d'écrivains.

Qui n'a de passion que pour les lettres, peut bien se contenter de la gloire qui les suit.

Je dis de ceux qui craignant de quitter le chemin battu, n'osent s'écarter des opinions reçues & penser autrement que les autres, ce qu'Horace dit des imitateurs, *servum pecus!* O vous que la démangeaison d'écrire tourmente, comme un Démon, & qui pour un grain de réputation donneriez volontiers les mines du Pérou, laissez-là tout ce vil troupeau d'auteurs vulgaires, qui rampent à la suite des autres, ou dans la poussiere de l'érudition; laisse-là ces fastidieux savants dont les ouvrages peuvent assez bien être comparés à ces vastes

landes tristement uniformes sans fleurs & sans fin? Ou n'écrivez point, ou prenez un autre essor. Soyez libres & grands dans vos écrits, comme dans vos actions; montrez une ame élevée, indépendante. Cette voie est risquable, je le sais; qui fait son étude de l'homme, doit s'attendre à avoir l'homme pour ennemi. Galilée fut enfermé dans les prisons de l'inquisition pour avoir osé penser que la terre tournoit: exemple de la tyrannie Ecclésiastique, qui fit grande peur à Descartes. Mais si la gloire augmente avec le péril, le bonheur n'augmenteroit-il point avec la gloire?

C'est ce que je ne décide point, pour ne pas séduire ceux qui habitent de moins heureuses contrées: car d'ailleurs je vois que la philosophie paroît à tous belle & bonne, mais que ce n'est pas pour ses beaux yeux, du moins pour l'ordinaire, qu'on lui fait la cour. Peu se sentent un certain génie, cette étoile du bonheur, ou du malheur de notre vie, sans courir après la gloire; spectre brillant, quand c'est la vérité qui l'enfante; puissant, quand c'est l'opinion, reine plus dominante & plus despotique. La renommée n'a point trop de ses cent bouches pour redire & publier les découvertes & les conquêtes faites dans l'empire de l'esprit. Elles sont le prix & la récompense de tous les travaux littéraires, qui sans cette flatteuse amorce seroient beaucoup plus rares & plus imparfaits. On penseroit pour soi, & non pour les autres; ou plutôt, on penseroit moins, & on sentiroit davan-

tage. Mais non; traitant la philoſophie, comme nos maîtreſſes, nous voudrions avoir l'univers pour confident des faveurs qu'elle nous accorde. Nous ſommes donc philoſophes, comme on a vu que nous ſommes vertueux; il y a plus de vanité, que de curioſité & d'envie d'obliger dans nos études & dans les ſervices que nous rendons. Il étoit bien juſte de trouver en ſoi un ſentiment qui nous dédommageât de l'ingratitude & nous fît oublier tant de gens qui n'en ont point.

Qu'eſt-ce donc que cette réputation qui fait tant de bruit dans le monde, après laquelle on court, dès qu'on ſait barbouiller du papier, & qu'on mépriſe autant, lorſqu'on ne peut l'atteindre, qu'on feint de la mépriſer, lorſqu'on eſt célèbre? Quel eſt cette trompette, qui plus puiſſante que celle de Mars & de Bellone, élevant notre courage & nous étourdiſſant ſur les dangers, nous appelle à combattre par les ſeules armes de la raiſon, des ennemis vainqueurs de la raiſon & des temps? *verba & voces*, une vaine image, comme on l'a dit avant moi, un ſonge, l'ombre d'un ſonge, un écho, &c. Mais auſſi fous que les poëtes, & peut-être plus, les philoſophes métamorphoſent cet écho en nymphe, en nymphe charmante, que dis-je? en impérieuſe divinité: & c'eſt ainſi que notre pauvre imagination ſe repaît, comme la leur, de belles chimeres. Vrais Ixions, prendrons-nous toujours la nue pour Junon; le frivole, pour l'utile; ce qu'il y a de plus ſtérile, pour ce qu'il y a de plus fé-

cond ? Prendrons-nous toujours l'esprit pour le sentiment, & la vanité pour ce juste amour-propre qui nous a été donné en partage ? Nous laissons, je le dis dans un sens bien différent de Sénéque, nous dédaignons les plus grands biens, le plaisir de jouir à longs traits de nous-mêmes & des corps qui nous environnent, pour courir après des biens imaginaires, après des sons & des douceurs, si l'on peut donner ce nom, à ce qui est mêlé de tant d'amertumes.

Sommes-nous dans ce monde pour chercher & goûter la célébrité, ou les plaisirs de la vie ? Puisque le hazard nous y a jetés, je ne dirai point au préjudice de tant d'autres que mille causes empêchent tous les jours de sortir du néant, il paroît que le premier but, & le plus raisonnable, est d'y vivre tranquille, à l'aise & content. C'est une chose décidée, beaucoup mieux par la conduite de tous les hommes, que par toutes les opinions diverses de ceux d'entr'eux qui se sont érigés en précepteurs du genre-humain. Songer au corps avant que de songer à l'ame, c'est imiter la nature qui a fait l'un avant l'autre. Quel autre guide plus sûr ! N'est-ce pas à la fois suivre l'instinct des hommes & des animaux ? Disons plus & prêchons une doctrine que nous avons eu l'honneur de ne pas suivre : il ne faut cultiver son ame, que pour procurer plus de commodités à son corps ; peut-être ne faut-il écrire, comme tant d'auteurs, que pour attraper ou l'argent des libraires, ou une estime encore plus lu-

crative. S'il eſt des cauſes finales, celle-ci en eſt une, & des plus ſenſées; l'amour de la vie & du bien-être, a évidemment des droits plus preſſés que ceux de l'amour-propre; & comme le plaiſir va devant l'honneur, pour qui a le goût bon, le pain eſt un aliment plus ſolide que la réputation.

Travaillons donc d'abord par nous l'aſſurer; c'eſt le meilleur parti qu'on puiſſe tirer du préjugé des hommes, aſſez ſimples pour croire qu'un ſavant vaut mieux qu'un ignorant. La gloire au reſte viendra quand elle voudra. Que nous ſommes vains & dupes, qui pis eſt, de nous ſacrifier au chimérique honneur d'immortaliſer les lettres de l'alphabet qui compoſent nos noms! Soyons meilleurs pilotes de la vie; que le ſentiment ſeul nous ſerve de bouſſole, & nous ne ferons voile que vers le port de la liberté, de l'indépendance & du plaiſir.

Encore un mot ſur les dangers de la carriere où je ſuis entré. Il eſt beau, je le veux, de pouvoir compter, non ſur le ſuffrage de la poſtérité qu'on ne rencontre point, mais ſur celui de quelques contemporains connoiſſeurs. Il eſt agréable de voir ſa raiſon & ſes lumieres croître & s'étendre ſous les aîles de la philoſophie & des muſes; mais il y faut être en ſûreté, & que la poule ne laiſſe pas prendre ſes pouſſins; ou c'eſt être fou, que de cultiver la ſageſſe. Ariſtote ne s'y fia pas plus que moi, & fit bien: la république d'Athenes qui s'étoit déshonorée en condamnant à mort un homme qui valoit mieux qu'elle, n'eût pas rougi

de se déshonorer une seconde & une troisieme fois. La politique qui a fait la honte, ne la connoît point. Descartes s'absenta aussi fort à propos, au moindre murmure de la mer théologique aisément en fureur. Prêt à jetter au feu un travail de 4 ans, combien n'a-t-il point craint que l'église (ce que je ne puis voir, sans rire de sa simplicité,) n'approuvât point ses opinions & ses conjectures physiques.

La gloire qui marche à la suite des muses, ne peut donc nous dédommager de la perte des biens du corps ; c'est un bien trop étranger & trop loin de nous ; pourquoi donc lui immole-t-on ce qu'on a de plus cher au monde ? C'est que la vanité se l'approprie. Notre imagination enflée & comme bouffie par les éloges, fait passer l'estime d'autrui chez nous-mêmes, où elle se change en si haute considération, que nous nous regardons comme des personnages de grande importance, & ne voyant en nous que matiere & forme, nous croyons cependant avoir non-seulement une ame, mais une ame d'une trempe particuliere, supérieure, & faite exprès pour nous. De-là viennent tous les avantages que l'esprit peut procurer au corps ; car sans-doute les liqueurs circulent avec plus d'aisance, lorsque l'ame est agréablement affectée : & toutes choses égales, c'est-à-dire, lorsque notre individu n'en souffre point, s'acquérir de la gloire, est un plus grand bien, que de n'en point avoir.

N'y auroit-il point plus de grandeur d'ame à la mépriser ? C'est ce qu'il faut demander aux Stoïciens. Voyez, disent-ils, en levant d'orgueilleux sourcils, voyez courir tous ces fous ; la gloire est leur objet ; ils cherchent l'estime publique, & nous la nôtre Nous avons trop de vertu pour en faire parade. Nous verrons dans la suite que ces mêmes hommes ne méprisent pas plus la réputation & l'honneur, que les richesses ; qu'ils font tout pour en avoir. Je n'en voudrois pas d'autre preuve, que toutes ces recherches d'esprit étudié, que Sénéque montre dans ses écrits, & notamment dans celui-ci dont j'ai adouci de mon mieux l'affectation.

Le mépris n'est pas plus un mal, que la louange n'est un bien. Mais nous sommes assez dupes, encore une fois, pour tenir par l'imagination, à celle des autres, qui nous flatte, ou nous blesse par l'image agréable, ou désagréable qui en résulte dans le cerveau. Un discours choquant ou flatteur agit, comme un tableau beau ou laid, par le *bene* ou le *male placitum* des anciens. C'est pourquoi on dit : telle chose fait honneur, telle autre n'en fait point. Honneur ! ah ! qu'on est sot, qu'on est à plaindre, quand on n'est point philosophe ! & que bien des gens à qui on donne ce nom le méritent peu ! Je voudrois bien savoir, si les idées que les Indiens ont des Chinois & des François, les Turcs des chrétiens, & ceux-ci des Turcs, les touchent & les mortifient. Non, répondez-vous. Pourquoi donc ce qu'on dit, ou ce qu'on pense de

vous, vous fait-il tant de peine ? Médecins, pourquoi faites-vous des choses qu'on ne peut exposer aux yeux du public, sans vous faire rougir ? Souffrez que je vous offre en moi-même un meilleur exemple à suivre.

La plus utile médisance vous met en fureur, parce que vous en êtes l'objet décrié : on me calomnie dans bien des libelles & notamment dans un extrait & un avis au lecteur qui ne mérite pas d'être autrement qualifié : & je ne sors pas de ma modération & de ma tranquillité naturelle. Un autre eût été furieux comme vous, à la lecture de l'avertissement des *pensées chrétiennes* : que n'eût-il pas fait pour détromper le public ? Pour moi, qui sais à quoi m'en tenir, & qui n'apprendrois rien de nouveau à ceux qui me connoissent & qui savent mon histoire, j'ai bien voulu le lire une fois, mais sans prendre la peine de lui répondre. Ce qui n'est pas vrai, ne mérite pas qu'on s'en justifie. Piqués de mon silence, mes adversaires ont paru sous une autre forme : ils m'ont, dit-on, attaqué dans je ne sais quel volume de la bibliotheque raisonnée que je n'ai lu, ni ne veux lire, quoique je puisse le faire sans émotion. Enfin ils ont tout tenté, mais vainement pour être tirés de l'obscurité où sont condamnés des auteurs qui se mêlent de littérature, sans en être plus instruits, que de ma conduite & de mes moeurs. Mais dans l'extrait dont je parle, je suis fort mal mené, m'écrivent mes amis d'Amsterdam. Je le crois bien, leur ai-je répondu, car

j'y ſuis calomnié ; & moi qui n'ai que médit, pour jetter mes confreres en meilleur moule, je ne les ai pas moins mal menés. J'ai paſſé les bornes de la critique envers les autres, & on a paſſé envers moi les bornes de la médiſance : voilà à quoi ſe réduit tout le grand mal qu'on m'a fait. Je ſuis bien aiſe que mes ennemis ſoient plus coupables que moi.

Au reſte les opinions d'autrui ſont auſſi étrangeres à mon être, que ce qu'un autre ſent eſt différent de ce que je ſens. A coup ſûr, celui qui me mépriſe, ne penſe pas comme moi ſur mon compte, & celui qui me loue, ne me loue peut-être pas tant que moi-même. Un connoiſſeur qui lit un ouvrage, en juge par la juſte balance, où il le peſe ; l'auteur ſeul l'eſtime plus que ſon poids. Je m'arrête à ce dilemme, & les médecins auroient bien fait de s'y tenir auſſi. Ou les idées qu'on a de moi ſont vraies, ou elles ſont fauſſes. Si elles ſont vraies, c'eſt à moi de me corriger, ſuppoſé que je reconnoiſſe avoir tort. Si elles ſont fauſſes, *Omnis homo mendax*, ce n'eſt qu'une erreur qui retombe ſur celui qui la commet, & qu'il faut lui pardonner, ſi elle eſt involontaire ; comment le plaindre, s'il y a de la méchanceté, s'il ne cherche qu'à nuire, uniquement pour nuire, & ſans qu'il en réſulte aucun bien ? Je ſuis une eſpece fort ſinguliere ; j'ai plus ri de l'ignorance & des bévues, de mes antagoniſtes, que je ne me ſuis fâché de leur acharnement. Je traite tout de

même. Le chagrin, l'adverſité, les maux; les petites mortifications de la vie ne m'atteignent point ou fort peu. On crie, on déclame, & je ris. Tous les traits de la malignité & de l'envie ne percent point ce rempart de douceur, de gaieté, de patience, de tranquillité, d'humanité, en un mot de vertus, ſinon théologiques, du moins morales & politiques, que la nature m'a données, & que la philoſophie a renforcées. Je me ſuis vu battu par la tempête, mais comme un rocher: je le dis ſans ſonger que Sénéque l'a dit avant moi. Enfin aſſez Stoïcien ſur la douleur, ſur les maladies, ſur les calomnies, &c. je ſuis peut-être trop Epicurien ſur le plaiſir, ſur la ſanté & les éloges. Si ce n'eſt pas là ce qu'on appelle un heureux tempérament, qu'on me diſe donc où il eſt; car quoi de plus fortuné que de pouvoir ſentir toujours la douce ardeur des rayons du ſoleil, ſans être incommodé de l'ombre & du froid que donnent les nuages qui le couvrent!

Pourſuivons notre chemin. Si le bonheur ne peut conſiſter dans la gloire qui ſuit les lettres, le mettra-t-on dans le plaiſir de les cultiver? Je ne le crois pas. Je ſais que l'étude affecte immédiatement notre ame, ou en ſatisfaiſant ſa curioſité, ou par le charme du goût, d'images agréables, & de mille ſentiments divers. Je ſais que penſer n'eſt qu'une maniere de ſentir, qu'un ſentiment en quelque ſorte replié; & que par conſéquent vaquer aux lectures & aux méditations qui

nous rient, penser à des choses qui plaisent, c'est sentir presque sans-cesse agréablement. Telle est la volupté de l'esprit, qui a excité dans l'auteur de *l'Homme machine*, tous ces transports si dignement adressés, & je ne sais pourquoi si mal reçus. Mais n'outrons rien; il a fallu que l'homme fût non-seulement organisé, mais préparé de loin & par degrés à recevoir l'impression de cette volupté : nous n'en serions point susceptibles, sans l'éducation, dont la variété en met tant ici. Encore ne le sommes-nous pas fort long-temps. Un arc ne peut toujours être tendu; les cordes de violon détendues ne donnent plus de son sous l'archet : de même les muscles de l'ame venant à se relâcher, le plaisir diminue proportionnellement; les yeux se fatiguent, quand les ligaments ciliaires qui approchent le crystallin de l'uvée, sont las de se contracter. Voyez les nerfs les plus sensibles & les plus *érigibles* de tout le corps, ils ne peuvent plus se roidir après un seul commerce, ils ne sentent rien : plus morts que vifs, on peut bien dire avec Pétrone, *funerata est pars illa*, &c. en même temps la volonté ne veut plus ce qu'elle eût parié qu'elle voudroit. On se dégoûte de lire & d'écrire, par la même raison qu'on se dégoûte d'une femme. Comme le plaisir du commerce amoureux diminue, à mesure que le besoin & la passion décroissent; le charme de l'étude, la premiere heure, est bien plus vif que quelques heures après. Je sens bien qu'il en est de la passion des lettres & des arts;

comme de toute autre, qu'il faut satisfaire ou être malheureux. Je ne crains point les fers, ni la tyrannie, parce que l'esprit ne peut s'enchaîner : mais vif comme je suis, je serois fort à plaindre, si je n'avois ni livres, ni plumes, ni encre, ni papier. La liberté de satisfaire un goût dominant, ne suffit cependant pas, pour rendre heureux. Il y a trop d'autres vuides, trop d'autres besoins à remplir. Jugez du bien-être de ceux qui aiment si peu l'étude, qui s'appliquent à leur profession avec si peu de goût & de plaisir, que mille écus de rente leur en laisseroient à peine une étincelle ; pour ne rien dire de ces génies bornés, qui étudiant malgré Minerve, surchargent leur pauvre mémoire de mille faits, qui leur feroient perdre le jugement, s'ils en avoient : souvent forcés d'ailleurs de se dévouer tout entiers à des choses ingrates, (& qui le sont encore mieux qu'eux) ils regardent les livres dont ils sont entourés, comme leurs plus cruels ennemis. Enfin quelle multitude innombrable d'heureux ignorants dont nous avons parlé, qui, s'ils n'ont point d'honneur, ou le plaisir d'acquérir de belles connoissances, & le goût de l'esprit, qui plus est, s'en vengent par le mépris, & ne croient pas valoir moins, (tant s'en faut) parce qu'avec leur instinct ils ont fait fortune, tandis que les autres ont été conduits par l'esprit au précipice.

Concluons donc que ceux qui, comme Cicéron, Pline le jeune, l'auteur que j'ai nommé

&c. ont mis le bonheur, ſoit dans la volupté de l'eſprit, ſoit dans la gloire qui marche à la ſuite des beaux arts, ont donné dans l'exagération & l'enthouſiaſme de leur goût, & ont ainſi fait deux fautes dans une; car non-ſeulement ils ont, contre toute logique, étendu & généraliſé ce qui eſt borné & particulier, j'entends le plaiſir de l'étude; mais ils ont à la fois borné ce qui a été ſi univerſellement accordé à toutes les créatures animées par l'adorable auteur qui les a faites, je veux dire la faculté d'être heureux, & de l'être, chacun à ſa maniere & à ſa fantaiſie. *Trahit ſua quemque voluptas.* Placer en général la félicité dans la culture des lettres, pour le plaiſir qu'on en retire; c'eſt négliger les biens du corps & ſe moquer de la nature. Attacher le bonheur au char de la gloire & de la renommée; c'eſt le mettre, comme un enfant, dans un joujou, ou dans le bruit que fait une trompette.

Montrons le reſte du tableau, & tirons tout-à-fait le rideau, derriere lequel eſt caché Séné-que.

Tant de gens ſont heureux ſans richeſſes & ſans volupté, ainſi que ſans ſcience & ſans réputation, & ſur-tout dans le ſein d'une obſcure & tranquille médiocrité, qu'en plaçant ſi loin du bonheur, des biens, que d'autres en ont mis ſi près, j'ai cru leur faire encore plus d'honneur qu'ils ne méritent.

Examinons donc la nouvelle corde qui ſe trou-

ve à notre arc, sans nous laisser plus séduire par sa belle couleur d'or, que par toutes les bouches flatteuses de la renommée. Mais comme nous sommes sensibles à l'avantage d'être estimés, sans cependant vouloir désormais sacrifier notre tranquillité au plaisir de faire un vain bruit, ne soyons point aussi dupes de l'opinion de ceux qui ne font point assez de cas du plus puissant des Dieux. Quel animal farouche seroit donc la vertu, ou la philosophie, si l'or ne l'apprivoisoit; si la pluie de Jupiter n'amollissoit sa dureté? Aussi Sénéque, cet ennemi déclaré de ce qu'il aimoit tant, convient-il qu'il est aussi doux & agréable d'être riche, que de se promener en hiver dans une belle allée que le soleil échauffe; mais par un contraste évident, qu'il paroît avoir exprès éludé, la pauvreté est l'ombre, où il fait froid. On a beau se pénétrer du souverain bien, & s'envelopper dans toute sa vertu; ni la vertu, ni la philosophie, ne peuvent avec toutes leurs rames nous conduire au port desiré. Pauvre manteau d'hiver, qui n'empêche pas le vent du Nord de glacer l'ame avec tout son courage!

Mais peut-être l'ame des Stoïciens habite-t-elle hors du corps, comme celle des Leibnitiens, sans être sujette aux loix imaginaires de la même harmonie? D'ailleurs pour qui la douleur n'est point un mal, le froid qui en est un diminutif, ne seroit-il point un bien?

Laissons Lucien railler, il seroit difficile d'imi-

ter

ter sa légéreté ; Sénéque convient que le sage peut & doit même consentir d être riche ; c'est-à-dire qu'il ne fera point de bassesses pour le devenir ; & qu'il n'aura point aussi à rougir d'avoir reçu les richesses à bras ouverts ; mais qu'il leur donnera une espece d'hospitalité, que les pauvres & d'illustres malheureux partageront avec elles. Il n'y a gueres qu'un homme de mérite, qui rende service à qui en a. C'est pourquoi le sage, ou quiconque sait user des richesses, soulagera les malheureux, excitera la vertu, encouragera les talents, relevera le mérite opprimé, & en un mot s'en servira, plus en économe, qu'en maître. Quelle différence d'un tel homme, à ces ames basses & triviales, que la fortune énorgueillit, infiniment flattées de ce qu'il y a de plus étranger & de moins flatteur, & qui ne partagent avec qui que ce soit les commodités qu'ils en reçoivent ! Mais comme il n'y a qu'un fou, qui dissipe son bien au gré de ses caprices, dont la voix couvre celle de tant de misérables, il n'y a qu'un lâche qui s'en serve pour tourmenter les hommes, & qui trouve, comme le *Narcisse* de *Britannicus*, sa félicité dans les malheurs dont il est cause.

Faire le bien de la société, rendre les cœurs heureux de sa joie, c'est le devoir d'un homme riche. S'il ne s'en acquitte pas, s'il n'est point compatissant, libéral, s'il ne souffre point à la vue de tant de pauvres que le plus opulent ne peut soulager, le dépôt a été mal confié ; il ne pouvoit être en de plus mauvaises mains.

Je ne desire point d'être riche, pour avoir chez moi une foule de flatteurs & de faux amis, qui sans un reste de mauvaise honte, ou plutôt de perfidie, me tourneroient le dos presque aussi vîte que la fortune : je ne voudrois posséder de grands biens, que pour jouir de cette belle prérogative, le plaisir d'obliger ; la générosité seroit toute ma magnificence. Je ne mépriserois point les richesses, je saurois les dépenser & les distribuer. Je regarde l'avarice, comme la source de tous les vices. Et sans générosité, est-il quelque vertu ?

Ma félicité n'est point d'avoir des chevaux, des couriers, des chiens, & tout cet amas de laquais pressés, dont le poids semble menacer d'enfoncer le derriere d'un carrosse. Tant d'animaux domestiques ne me sont point nécessaires. Je ne me crois point décoré d'avoir à ma porte un Suisse menteur, qui refuse l'entrée à des créanciers, qu'un honnête homme ne doit point craindre, parce qu'il ne les a faits que pour les payer. Passe encore, si sa hallebarde & sa moustache faisant peur à qui la fait à tous les autres, pouvoit empêcher la mort d'entrer ! mais non ; Horace l'a dit en latin & Malherbe en françois :

Le pauvre en sa cabane, où le chaume le couvre,
Est sujet à ses loix ;
Et la garde qui veille aux barrieres du Louvre,
N'en défend pas nos rois.

Loin d'ici tout superflu. Le sage ne le connoît ;

que pour le mépriser. O! malheureux cent fois qui ajoute aux besoins de la nature, qui sont déjà en trop grand nombre, ceux que le faste ou la vanité lui fait! pour être heureux, si ce n'est point assez d'un nécessaire trop exact, du moins suffit-il de pouvoir dire : j'aime à vivre, parce qu'avec peu de choses je ne manque de rien. Socrate préféroit la mort à l'exil; je n'ai pas jusqu'à ce point la *maladie du pays*. Je crois que la patrie & le bonheur peuvent aller ensemble, & sont en effet où l'on est bien. C'est une vérité dont on auroit peine à dissuader qui la sent avec une aussi vive reconnoissance que moi. Pourquoi faut-il qu'on soit réduit à desirer du moins la conservation de ce qu'on a? Sans la crainte de le perdre, un philosophe seroit heureux. Mais enfin est-il de si beaux jours qui ne soient obscurcis par de petits nuages que les rayons de la plus belle espérance ont bien de la peine à dissiper? Celui même qui vit de ses propres revenus, est-il sûr que son fermier sera toujours solvable?

Regardons la prospérité la mieux fondée en apparence, comme un calme auquel peut succéder la tempête. Le vaisseau périra, si tout ne se trouve prêt sur le champ pour jetter l'ancre, & la parer. Accoutumons-nous donc peu-à-peu à être moins attachés à ce qu'il sera très-incommode de ne pas avoir, afin de le regretter moins, quand véritablement nous aurons le malheur d'en être privés. Le fardeau est la moitié moins pe-

ſant, quand on s'eſt préparé à le porter. Ce que je dis de la pauvreté, je l'ai dit ci-devant de la vie, dont le joug eſt quelquefois bien dur dans le ſein même des richeſſes & des grandeurs. C'eſt alors qu'il faut ſe munir de plus de force, pour ne pas céder à la facilité de briſer ſes liens. Il eſt moins glorieux de ſavoir mourir que de ſavoir vivre dans les douleurs & les revers. Il y a d'ailleurs ſi peu d'occaſions d'acquérir cette gloire du dernier moment, qu'il vaut mieux apprendre à pouvoir vivre, qu'à oſer mourir. J'ai cru devoir revenir à un article auſſi intéreſſant pour la ſociété.

¶ Qui eſt digne des faveurs de la fortune, peut bien l'être de celles de la nature, & par conſéquent de la volupté. La raiſon pour laquelle Sénéque ſe déclare ſi vivement contr'elle, c'eſt qu'il prétend que le voluptueux ne peut être ni bon ami, ni bon ſoldat, ni bon citoyen, mais ſans raiſon. L'expérience le prouve. La volupté n'énerve pas toujours ſes favoris : on lui ſacrifie beaucoup, mais on ne lui ſacrifie pas tout ; & quelque puiſſant que ſoit ſon empire, le devoir s'allie ſi bien au plaiſir dans une ame raiſonnable, que loin de ſe nuire, ils ſe prêtent des forces mutuelles. L'art de ſentir, de goûter, de perfectionner en quelque ſorte le plaiſir, eſt aſſez généralement accordé aux François, peut-être parce qu'on leur en fait un démérite. Cette nation ſi voluptueuſe cependant, en eſt-elle moins capable d'amitié ? L'amour de

la patrie en est-il moins gravé dans son cœur? connoît-elle le danger, où l'honneur, où son roi l'appelle? la volupté d'Epicure n'est qu'une robe de femme sur un corps robuste, comme dit figurément notre auteur; ne puis-je pas dire dans le même sens, que nos seigneurs François portent le courage d'Hercule, dans les habits d'Omphale? Voltaire, & tous ceux qui connoissent la nation, ne me démentiront pas. Voici comment l'a peint ce beau génie:

Des courtisans François tel est le caractere;
Du sein de la mollesse ils courent aux hasards;
Vils flatteurs à la cour, héros aux champs de Mars.

Sénéque ne défend pas absolument l'usage de la volupté. Vous connoissez ces bluets, image du vaudeville pour la durée, ornements de Cérès, que le hasard des graines & des vents fait naître au milieu des bleds; la volupté, insinue-t-il, croît ainsi quelquefois sur les pas d'un homme vertueux; il peut la cueillir, lorsqu'elle se présente, sans qu'il la cherche, comme on cueille une fleur en passant. Suivant cette idée, la volupté seroit donc la fleur de la vertu, comme l'esprit du plaisir; elle germeroit dans son sein d'autant plus belle & plus pure, & plus *vierge*, si l'on me permet cette expression chymique.

Ce n'est pas tout-à-fait défendre l'usage d'une fleur, que de permettre de la flairer: mais faut-il

en respirer si négligemment la délicieuse odeur! S'il est dans la volupté, comme dans toutes les plantes, une quintessence, ou comme dit Boerhaave, un esprit recteur, en prendre la fleur, la sentir avec nonchalance, ce n'est pas le moyen de goûter cet esprit ravissant. Le dédaigner, n'est-ce point une indolence coupable? N'y a-t-il point une sorte d'inhumanité à laisser flétrir, qui pis est, une rose, mieux employée à notre usage? Laissons cette indifférence stoïque; les bienfaits de la nature méritent des transports de tendresse & de reconnoissance que nos ingrats lui refusent.

Je ne prétends pas faire consister le bonheur dans la volupté; car, quoique j'aye autrefois fait couler de ma plume toute l'ivresse qu'elle avoit répandue dans mes sens, me dégageant aujourd'hui des piéges de la Syrene, je souscris (par tempérament peut-être) à plus de modération, & veux que le besoin seul, ce Pere du plaisir, l'appelle désormais, & sonne, pour ainsi m'exprimer, l'heure de ma volupté. Mais si les plaisirs des sens sont essentiellement trop courts, & trop peu fréquents pour constituer un état aussi permanent que la félicité, regardons-les du moins comme des éclairs de bonheur, qui ne peuvent manquer, sans rendre les joies de la vie imparfaites & tronquées; & sans laisser tant de petites plaies, dont le cœur est souvent ulcéré, dans le besoin du seul baume qui les adoucit & les cicatrise.

Ne prenons point pour des besoins, les desirs

d'une imagination qui aime à s'irriter ; il y aura moins de gourmands, moins d'ivrognes & moins de voluptueux ; mais donnons à la nature ce qui appartient à la nature. On boit quand on a soif, on mange quand on a faim. Or ici on éprouve quelquefois ce double effet de la même cause ; car quel homme n'a pas quelquefois faim & soif de certaines voluptés ? Faute de s'y livrer, combien de nuages & de mécontentements s'élevent dans l'ame, que la volupté seule peut dissiper ? Je n'ignore pas que certains tempéraments foibles peuvent, ou plutôt doivent s'en priver, pour se bien porter, & mieux jouir des autres plaisirs ; mais d'ailleurs la volupté prudemment conduite, est d'une aussi grande nécessité que les autres besoins ; & la nature a employé les mêmes moyens pour faire naître celui-là. De-là vient que Celse, son commentateur Lommius, Venette, Boerhaave, & tous les plus graves philosophes & médecins, n'ont point fait difficulté de la recommander dans leurs écrits, & d'y donner de vraies & sages leçons d'amour. J'avois suivi moi-même leur exemple dans une lettre, qui terminoit celles que j'ai données *sur la santé* ; mais je ne sais quel scrupuleux censeur a jugé à propos d'en supprimer la seule copie que j'eusse, & qui contenoit Venette rajeuni, (moins bien qu'il ne va paroître) avec le précis de tout ce que nos meilleurs auteurs nous ont laissé sur un sujet plus important qu'on ne pense.

Quoique le bonheur ne doive pas être placé en général dans la volupté des sens, il y a cependant des sens pour qui c'est un besoin si urgent, qui ont tellement faim & soif du coït, que sans cet acte vénérien, qu'il leur faut souvent répéter chaque jour, ils seroient malheureux, & fort à plaindre. Au contraire donner une ample carriere à leur tempérament, ils sont heureux, non-seulement dans la volupté, & par la volupté même; mais dans le sein de la débauche, de la folie & du désordre. Quelle preuve en demandez-vous? Leurs jours se coulent, présque sans qu'ils s'en apperçoivent, parce qu'ils sentent & ne réfléchissent point: toujours gais & contents, ils ne respirent que la joie; ils la portent par-tout. C'est, pour ainsi dire, la monnoie courante de nos cœurs; c'est un substitut de l'esprit, plus agréable que l'esprit même, & plus à la portée de tout le monde; comment ne seroit-il pas de toutes les Fêtes & de tous les banquets? La joie est assise avec eux, elle rit aux convives qu'elle réjouit; ils la font circuler dans les cercles, & en quelque sorte mousser, & boire à longs traits dans différents vins exquis. Cependant ils sont perdus de dettes & d'honneur. Tant il est vrai que la vertu & la probité sont choses étrangeres à la nature de notre être; ornements & non fondements de la félicité. Combien d'autres sont aussi vertueux qu'honnêtes, chastes, sobres & malheureux? Leur candeur, leur sagesse, leur humanité est à toute épreuve; mais ils n'en

traînent pas moins après eux l'ennui de la solitude ; la dureté de leur caractere & l'onéreux fardeau d'une raison qui ne se déride jamais : aussi durs & séveres, que graves & silentieux, aussi froids & tristes, qu'hommes sûrs & vrais ; leur mélancolie, leur figure atrabilaire, font fuir les jeux & les ris déconcertés, effarouchés à leur aspect. On les respecte & on les fuit, c'est le sort de la vertu ; tandis qu'on recherche avec empressement d'aimables vicieux qu'on méprise : c'est le sort de l'urbanité & des graces. L'art de plaire est un grand acheminement au bonheur. Ici les uns sont heureux, en ne pensant pas plus qu'une P***, & en ne faisant pas plus de cas de la réputation. Là, le malheur des autres vient de trop penser, & à des objets noirs & lugubres, images tristes que la nature tire, comme un rideau, devant l'imagination bouchée. Quelle ressource ont ceux-ci ? Quelques palliatifs d'un moment ; le vin qui nuit ensuite ; les compagnies, les spectacles, la dissipation, qui ne réussissent pas toujours. La société des personnes extrêmement joyeuses, afflige d'autant plus celles qui ne le sont pas. Ceux-là, direz-vous, ne sont capables que de goûter la volupté, & de se ménager les délices d'un doux prurit. Eh bien ! en sont-ils moins heureux ? Ne suivent-ils pas cet instinct & ce goût, par lequel chaque animal tend à son bien-être ? N'ont-ils pas enfin la seule sorte de félicité qui soit réellement à la portée de leurs organes ?

G 5

Il en est de même de tous les méchants. Ils peuvent être heureux, s'ils peuvent être méchants sans remords. J'ose dire plus; celui qui n'aura point de remords, dans une telle familiarité avec le crime, que les vices soient pour lui des vertus, sera plus heureux, que tel autre, qui, après une belle action, se repentira de l'avoir faite, & par-là en perdra tout le prix. Tel est le merveilleux empire d'une tranquillité que rien ne peut troubler.

O toi, qu'on appelle communément malheureux, & qui l'est en effet vis-à-vis de la société; devant toi-même, tu peux donc être tranquille. Tu n'as qu'à étouffer les remords par la réflexion, (si elle en a la force) ou par des habitudes contraires, beaucoup plus puissantes. Si tu eusses été élevé sans les idées qui en sont la base, tu n'aurois point eu ces ennemis à combattre. Ce n'est pas tout, il faut que tu méprises la vie, autant que l'estime, ou la haine publique. Alors en effet, je le soutiens, parricide, incestueux, voleur, scélérat, infame, & juste objet de l'exécration des honnêtes gens, tu seras heureux cependant. Car quel malheur, ou quel chagrin peuvent causer des actions, qui, si noires & si horribles qu'on les suppose, ne laisseroient (suivant l'hypothese) aucune trace de crime, dans l'ame du criminel. Mais si tu veux vivre, prends-y garde, la politique n'est pas si commode que ma philosophie. La *Justice* est sa fille; les bourreaux & les gibets sont à ses ordres : crains-les plus que ta conscience & les dieux.

Les premiers hommes, qui en ont eu d'autres à gouverner, ont senti la foiblesse de ce double frein. De-là est venue la nécessité d'étrangler une partie des citoyens, pour conserver le reste, comme on ampute un membre gangrené, pour le salut du corps.

Goûtes aussi, puisque l'ingrate nature te le permet, prince cruel & lâche, savôures à longs traits la tyrannie. Erostrate voulut s'immortaliser par le feu; immortalise-toi par le sang; raffine dans l'invention des tourments, comme un homme à bonnes fortunes dans celle des voluptés, & trouves-y, s'il se peut, le même plaisir. Le seul bien qui soit en ton pouvoir, est de faire du mal: faire le bien, seroit ton supplice. Je ne t'arrache point au maudit penchant qui t'entraîne. Eh! le puis-je? Il est la source de ton malheureux bonheur. Les Ours, les Lions, les Tigres, aiment à déchirer les autres animaux: Féroce comme eux, il est trop juste que tu cedes aux mêmes inclinations. Je te plains cependant, de te repaître ainsi des calamités publiques; mais qui ne plaindroit encore plus un état, où il ne se trouveroit pas un homme, un homme assez vertueux, pour le délivrer, aux dépens même de sa vie, d'un monstre tel que toi?

Et toi-même, voluptueux, (pour m'accommoder à ta foiblesse, comme un chirurgien au vuide des vaisseaux,) puisque sans plaisirs vifs tu ne peux parvenir à la vie heureuse, laisses-là ton ame & Séneque; chansons pour toi que toutes les vertus

ſtoïques ; ne ſonges qu'à ton corps. Ce que tu as d'ame ne mérite pas en effet d'en être diſtingué. Les préjugés, les pédants, les fanatiques s'armeront contre toi ; mais quand tous les éléments s'y joindroient ? . . . Que faiſoient à Tibulle dans les bras de ſa Cloris, la pluie, la grêle & les vents déchaînés ? Ils ajoutoient à ſa felicité qui les bravoit. Prends donc le bon temps, quand, & partout où il vient ; jouis du préſent ; oublies le paſſé qui n'eſt plus, & ne crains point l'avenir. Songes que le bled qui eſt ſemé hors du champ, eſt toujours du bled ; qu'un grain perdu, n'eſt pas plus pour la nature, qu'une goutte d'eau pour la mer ; que tout ce qui la délecte, eſt plaiſir, & que rien n'eſt contr'elle que la douleur. Que la pollution & la jouiſſance, lubriques, rivales, ſe ſuccédant tour-à-tour, & te faiſant nuit & jour fondre de volupté, rendent ton ame, s'il ſe peut, auſſi gluante & laſcive que ton corps. Enfin puiſque tu n'as point d'autres reſſources, tires-en parti : Bois, manges, dors, ronfles, rêves ; & ſi tu penſes quelquefois, que ce ſoit entre deux vins ; & toujours, ou au plaiſir du moment préſent, ou au deſir ménagé pour l'heure ſuivante. Ou, ſi non content d'exceller dans le grand art des voluptés ; la crapule & la débauche n'ont rien de trop fort pour toi, l'ordure & l'infamie ſont ton partage ; vautres-toi, comme font les porcs, & tu ſeras heureux à leur maniere. Je ne te dis au reſte que ce que tu te conſeilles à toi-même & ce que tu fais. Je perdrois

mon temps & ma peine à prendre un autre ton : parler de tempérance à un débauché, c'eſt parler d'humanité à un tyran.

Qu'on ne diſe point que j'invite au crime; car je n'invite qu'au repos dans le crime. L'homme paroît en général un animal faux, ruſé, dangereux, perfide, &c. il ſemble ſuivre plutôt la fougue du ſang & de ſes paſſions, que les idées qu'il a reçues dès l'enfance & qui font la baſe de la loi naturelle & des remords. Voilà à quoi ſe réduit en ſubſtance tout ce que je dis. Mon but eſt de raiſonner & d'aller aux cauſes, en faiſant abſtraction des conſéquences, qui cependant n'en ſeront ni plus fâcheuſes, ni plus difficiles à réprimer. Si tant de méchants, malgré tous les préjugés, contraires à leurs actions, dans leſquels ils ont été élevés, ne ſont pas toujours malheureux, n'eſt-il pas évident qu'ils le ſeroient conſéquemment encore moins, dans la double ſuppoſition, ou qu'ils en pourroient ſecouer le joug, ou ſur-tout qu'ils ne l'euſſent jamais porté. Je dis donc ce qui me ſemble, & ne donne qu'une hypotheſe philoſophique. Je ne ſoutiens point, à dieu ne plaiſe! la méchanceté, trop oppoſée à mon caractere; j'y compâtis, parce que j'en trouve l'excuſe dans l'organiſation même, quelquefois difficile & même impoſſible à dompter. Les chevaux ne ſont pas les ſeuls animaux qui prennent le mors aux dents. Que chacun s'examine; qu'il ſe rappelle ſes anciennes coleres, ſes vengeances, ſes querelles &

tant d'autres mouvements qui l'ont emporté ; & il se trouvera cheval comme un autre. Tout homme fougueux & violent en est un.

Mais, (pour me parler à l'imitation de Sénéque) tu ne poursuis point les vices & les crimes avec un style de fer ? Je ne suis point tenu de remplir une tâche qui n'est point la mienne. Je la laisse aux satyriques & aux prédicateurs. Je ne moralise, ni ne prêche, ni ne déclame, j'explique. Je suis & me fais l'honneur d'être citoyen zélé ; mais ce n'est point en cette qualité que j'écris, c'est comme philosophe. Comme tel, je vois que Cartouche étoit fait pour être Cartouche, comme Pyrrhus pour être Pyrrhus : je vois que l'un étoit fait pour voler & tuer à force cachée, & l'autre à force ouverte. Les conseils sont inutiles à qui est né avec la soif du carnage & du sang. On pourra bien les écouter, & même les applaudir ; mais non les suivre. Voilà ce que me dicte la philosophie. L'amour du public me dicte autre chose. Je déplore le sort de l'humanité, d'être, pour ainsi dire, en d'aussi mauvaises mains que les siennes. Je suis fâché de croire tout ce que je dis ; mais je ne me répens point de dire ce que je crois. Au travers de ce qui me semble révolter au premier coup d'œil ; les gens qui ne sont pas sans odorat, pénétrant l'écorce, trouveront que ma philosophie ne s'éleve point sur les débris de la société. Je ne puis trop insister sur cet article. Qu'on y prenne bien garde, & qu'on distingue en même temps l'homme de l'a-

teur. Je n'enhardis point les méchants, je les plains par humanité, & je les tranquillise par raison. Si je les soulage d'un pesant fardeau, je ne reconnois pas moins qu'ils en sont eux-mêmes un bien plus onéreux pour la société. Elle a ses coutumes & ses loix, & ses armes, quand on les a blessées; je ne suis point ici son vengeur, ni son appui. Thémis ne m'a point remis sa balance, elle ne m'a point chargé de peser les vices & les vertus: les peines & les récompenses. Et comme Crébillon n'en est pas plus noir pour avoir fait la tragédie *d'Atrée & de Thyeste*, je n'en suis pas moins vertueux, pour avoir essayé de détruire les vices absolus. Pour exempter des remords, il ne s'ensuit pas que je sois capable de ce qui les donne. Pour savoir apprécier les hommes, il ne s'ensuit pas que je dédaigne de les servir & que je tende à la ruine. Je déteste au contraire tout ce qui nuit à la société. Je voudrois que ces armes de la politique, (les remords) fussent aussi effrayantes, & efficaces que la potence & l'échafaut. Ou plutôt que ne puis-je empêcher les hommes de se nuire les uns aux autres! Que ne puis-je les pêtrir en quelque sorte, comme une pâte excellente, les tourner à la sûreté, à l'avantage & à l'agrément de la patrie! Qu'ils seroient nobles, doux, tendres, désintéressés, généreux, compatissants, sans envie, sans autre ambition que d'être utiles, contents de tout, sans excepter la fortune & les succès de leurs propres ennemis; mais il n'y en auroit point dans la société que je suppose;

elle ne formeroit qu'une famille, dans laquelle chacun couleroit dans le sein d'une tranquille & vertueuse volupté ; des jours purs & sereins ; semblables à ces ruisseaux, dont l'onde claire & filtrée au travers de pierres poreuses, qui la rendent encore plus belle, se répand dans la prairie, suivant un cours si naturel & une pente si douce, qu'elle paroît véritablement ne point l'arroser sans plaisir. C'est l'image de la vie d'un bon citoyen.

J'ai cru cette espece d'apologie & de digression nécessaire, & je viens enfin à la conclusion.

Puisque tout est sacrifié dans la vie à ce contentement intérieur, auquel Epicure a donné le nom de volupté, concluons qu'il est la source de cette béatitude qui suit le souverain bien. Toutes les opinions des philosophes reviennent donc à celle-là ; & la nôtre même au fond, n'en est pas différente. Epicure dit, que c'est toujours l'envie de satisfaire, qui fait commettre les actions bonnes ou mauvaises : & moi je dis que c'est le sentiment du bien-être, qui nous détermine. J'en infere que le bonheur est, comme la volupté, à la portée de tout le monde ; des bons comme des méchants ; que les plus vertueux ne sont pas plus heureux : ou que s'ils le sont, ce n'est qu'autant qu'ils sentent avec délices leur maniere d'exister & d'agir. J'en infere que, faute de cette modification des nerfs, les bons peuvent être malheureux, tandis que ces mauvais sujets qui sont à eux-mêmes leur patrie, leurs amis, leur maîtresse, leur femme, & leurs enfants,

éternels contempteurs de la vertu & des *vrais biens*, ainsi nommés, vivent contents seuls & inutiles au monde, *pondus inutile terræ*, dans la jouissance des *faux biens*, qui ne sont apparemment si faux que de nom. J'en conclus que chacun a sa portion de félicité, les gueux comme les riches, les ignorants comme les savants, les animaux comme les hommes, (car le temps d'en faire des machines dépourvues de sentiment est passé) que chaque individu parvient conséquemment à son degré de bonheur, comme à la santé, à la gaieté, à l'esprit, à la force, au courage & à l'humanité possibles; & qu'ainsi on est construit pour être heureux, ou malheureux, & presque à tel ou tel point, comme pour mourir, jeune ou vieux, de tel ou tel mal, entouré de médecins.

On voit encore par ce qui a été dit, le cas qu'on doit faire des riches, de la volupté des sens, de la société, de la vertu & des loix. Montagne, le premier François qui ait osé penser, dit que celui qui obéit aux loix, parce qu'il les croit justes, ne leur obéit pas *justement*, par ce qu'elles valent. Ce n'est que comme loix qu'elles sont respectables; autrement on n'eût point suivi toutes celles dont l'histoire fourmille, qui me semblent si souvent injustes & cruelles; & on se fût cent fois révolté contre les décrets du Sénat Romain. Les loix, la vérité & la justice, paroissent mériter la même considération; les unes comme émanées des mains de la politique, les autres, comme filles du sentiment.

Mais puisqu'il y a eu dans tous les temps, qu'il y a aujourd'hui, & y aura toujours des loix contraires à ce qu'on appelle vérité, ou à ce qui paroît justice, comment concilier ensemble des intérêts si opposés ? A qui donner la préférence ? La vérité, comme tout bon parti, (c'est encore l'idée de mon philosophe, & de celui de la nature,) doit se soutenir *jusqu'au feu*; *mais exclusivement*. Les loix les plus injustes ont la force en main; il n'y a qu'un fou qui ose les braver. La loi de nature, faite avant toutes les autres loix, nous dicte de leur livrer plutôt la vérité que nos corps. Il est naturel de traiter la vertu, comme la vérité. Ce sont des êtres qui ne valent, qu'autant qu'ils servent à celui qui les possede. Vous éclairez les hommes; vous servez la société à vos dépens; c'est le fruit de l'éducation, le germe en est dans l'amour-propre, mais non dans la nature. Mais faute de telle ou telle vertu, de telle ou telle vérité, les sciences & la société en souffriront ? Soit; mais si je ne la prive point de ces avantages, moi j'en souffrirai. Est-ce pour autrui, ou pour moi, que la nature & la raison m'ordonnent d'être heureux ? Le poëte Anterau, dans *Démocrite prétendu fou*, répond en vrai philosophe, *On est heureux pour les autres.*

Cela posé, à combien peu de frais, & de combien de façons, on peut être heureux ! Et qui n'admireroit la magnificence de la nature dans sa grande simplicité ? Comme toutes les veines portent le sang au coeur par une seule, le plaisir & la douleur,

modifiés à l'infini, arrivent à l'ame, par un seul chemin, qui est le sentiment. Pour le former, il a fallu que tous les nerfs se donnassent, pour ainsi dire, un *rendez-vous*, dans un endroit particulier du cerveau, où ils sont tous réunis. Et comme encore le cœur se contracte plus souvent, ou plus fortement, quand le sang & les esprits y sont abondamment précipités par diverses causes; de même le sentiment de notre bien ou mal-être s'aiguise & s'excite par celles qui agissent intérieurement ou extérieurement sur nos organes sensitifs. De sorte que celui dont les nerfs sont le plus agréablement affectés par quelque cause que ce soit, est nécessairement le plus heureux.

Tel est le tronc, duquel partent toutes les branches du bonheur, luxe charmant de l'arbre de la vie, à l'ombre duquel, si par fois nos chagrins nous éclairent trop vivement sur notre condition, il faut être bien peu sage, pour ne pouvoir pas les supporter avec patience.

Voilà le but que nous nous étions proposés d'atteindre : le champ est vaste, la carriere brillante : si nous avons su la remplir avec autant de distinction, que nous nous sommes écartés de la route ordinaire des philosophes & des beaux esprits.

Il ne me reste plus qu'à parler de mon auteur, plus particuliérement que je n'ai pu faire jusqu'ici. (1) Son *Traité de la vie heureuse*, tel que je le

(1) Ceci se rapporte à la traduction du *Traité de la vie bienheureuse de Sénéque*, que l'Auteur a publié, & qui étoit précédé de ce discours.

donne, est très-fameux. La dignité du sujet, la réputation de l'écrivain, ce que tant d'auteurs en ont écrit, & sur-tout Descartes à son illustre princesse Palatine, tout m'a intéressé à Sénéque & à son ouvrage. Non-seulement j'ai cru qu'il méritoit d'être mieux examiné & autrement réfuté qu'il ne l'a encore été; mais quoiqu'en dise Descartes, je l'ai jugé digne d'être traduit, sans avoir égard aux traductions qui ont précédé la mienne. Tous les défauts, & l'imperfection avec laquelle il est probable qu'il nous est parvenu, ne m'ont pas empêché d'y trouver de grandes beautés.

Sénéque, il est vrai, n'a pas traité son sujet avec assez de précision & d'exactitude. Pour être capable de former un systême, dont les parties bien liées & enchaînées entr'elles se répondent toutes parfaitement, il faut un esprit d'ordre, un art d'écrire, plus commun aujourd'hui qu'autrefois, une marche d'esprit suivie, un génie vaste, pénétrant & vraiment philosophique. Celui de Sénéque me paroît consister dans une imagination riche qui le maîtrisoit. Esprit précieux, le Néologisme ne remonte pas plus haut que lui; raisonneur étudié, le plus souvent peintre de colifichets, je compare les lumieres dont il brille, tant elles sentent l'artifice, à ces étoiles, que les fusées laissent dans l'air après elles. Génie obscur, lorsqu'il veut être concis, entrecoupé de plus de ténebres, que de lueurs philosophiques, peu consistant ou peu solide, de-là peu conséquent, éloquent à sa ma-

niere, en paroissant mépriser l'éloquence, vigoureux par vertu, vertueux par secte, fort de choses par secousses, fort d'esprit par affectation, pointilleux par minauderie : enfin s'appliquant plus à orner son langage qu'à se faire entendre, ou à s'entendre lui-même, je conviens qu'il a mieux aimé se répéter en termes artistement variés, content de briller par des phrases & des antitheses, qui marquent le jeu & l'enfance de l'esprit, piege inévitable, pour qui cherchant toujours l'agrément de la diction & la vanité des paroles, préfere le fard de l'éloquence à ces beautés naturelles qui sont bien mieux sans ornement : panneau couvert de clinquant, où donneront toujours ces beaux esprits peu philosophes, que la variété des images éblouit jusqu'à leur faire prendre pour de nouvelles choses, un brillant tissu d'autres mots joliment arrangés. Mais au reste je trouve que Sénéque a plus de force que Cicéron. Si celui-ci étoit plus philosophe dans la théorie, Sénéque l'étoit plus dans la pratique ; moins incertain, quoique moins conséquent ; marchant à la mort d'un pas ferme & intrépide, il a fait une fin, non aussi gaie que celle de Petrone, mais glorieuse, & telle en un mot que Cicéron l'eût enviée, & jamais suivie. Quant au courage & à la vertu, quoique trop fanatique, il avoit une ame d'une toute autre trempe. L'éloquence, le savoir & la vanité faisoient toute l'excellence du consul Romain. Montagne estime peu l'homme dans l'orateur qu'il admire,

Critiquons, blâmons même Sénéque; admirons-le quelquefois, & estimons-le toujours. Une ame médiocre n'outre rien; elle ne s'éleve point; elle nage, pour ainsi dire, entre deux eaux. Louons les plus vains efforts; pardonnons, comme sur nos théâtres, une exagération qui invite à la vertu. Sénéque a cherché à être vertueux, comme Pascal à croire. Du fond des vices, il est difficile de monter au sommet des vertus. L'un à le courage de l'aigle, l'autre en a le vol, peu en ont la vue; l'homme est porté par son génie, comme l'oiseau par ses ailes. Mais n'est-ce pas assez, comme notre auteur l'insinue lui-même, qu'il s'évertue, s'excite, & rampe moins? Heureux cent fois qui aux facultés naturelles d'être heureux, joint celle de rendre son bonheur communicatif, comme est la vertu & le courage de Sénéque.

Voilà mes idées sur le bonheur, & ce que je pense de l'auteur illustre qui m'a fait naître l'envie de les mettre par écrit. Bien des gens seront peut-être choqués de ma façon de penser, principalement sur la vertu & les remords, d'autant plus qu'elle est quelquefois aussi nouvelle, que hardie: car je n'ai consulté ni Hobbes, ni Mylord S... & j'ai tout puisé dans la nature. Mais qu'ils sachent, ces esclaves de l'exemple & de la superstition, ces petits génies, qu'on ne voit point où la vérité paroît, qu'on peut ici (quelle plus belle invitation à ses amateurs!) braver les préjugés & tous les ennemis de la philosophie, comme on se rit du cours

roux des flots dans un port tranquille ! Je n'entends plus en effet gronder les miens que de loin, & comme la tempête qui bat le vaisseau dont je me suis échappé. Ici, encore une fois, quel plaisir pour un philosophe ! chacun peut à son gré cultiver la philosophie, les sciences & les beaux arts ; la carriere est ouverte par le prince qui s'y est distingué presque dès l'enfance ? *Dux & exemplum & nécessitas*, comme dit Pline le jeune en un autre sujet. Tous ces sacrés perturbateurs d'un repos plus respectable qu'eux, ne se troublent point dans ces heureux climats. On peut élever la voix, se servir de sa raison, & jouir enfin du plus bel apanage de l'humanité, la faculté de penser. Les théologiens juges des philosophes ! Quelle pitié ! C'est vouloir ramener la superstition & la barbarie. Au contraire brider ces bêtes arrogantes, leur laisser peu de pouvoir, (ils en usurpent assez) c'est le moyen de favoriser le progrès des lettres, & de faire fleurir les états. L'ignorance commence par les avilir, & finit par les détruire.

O ! que ma reconnoissance & mon zele s'exerceroient avec plaisir à célébrer les vertus du *Salomon du Nord*, s'il m'étoit aussi facile de le suivre que de l'admirer ! Mais ce seroit trop présumer de mon peu de forces ; car que peut-on ajouter à la gloire d'un prince, qui, tandis que presque tous les autres rois font consister leur bonheur à s'endormir mollement dans les bras de la volupté, n'en connoît d'autre, que celui qui résulte de

l'humanité la plus éclairée, & du parfait héroïsme; d'un prince qui met dans ses études la même discipline que dans ses troupes; dont l'esprit est plus vif que leur feu, plus brillant, plus conquérant, plus victorieux que leurs armes; d'un prince enfin rempli de sagesse & de lumieres, qui jeune encore, n'a eu besoin que de lui-même, pour aller de plein vol à l'immortalité. Qu'il me suffise donc de sentir, (quoi de plus flatteur pour le maître & pour les savants de son royaume!) que c'est à son puissant génie que nous devons tous, ce que tant d'autres doivent ailleurs à la faveur, à l'intrigue, à la bassesse, & à tout ce vil manege de dévots, de femmes & de courtisans, qui n'a point lieu devant un roi philosophe

Tous les arts à la fois composent sa science.
Rival de Cicéron, il brille en éloquence:
De la nature il a sondé les profondeurs;
Des charlatans dévots confondu les erreurs.
Voyez ce savant roi sans soin & sans affaire;
Il passe un ignorant dans l'art heureux de plaire;
Il sait tout, il fait tout, il s'élance à grands pas;
Du Parnasse à l'Olympe, & des jeux aux combats.

FIN.

EPITRE

EPITRE

A

Mlle. A. C. P.

OU LA

MACHINE TERRASSÉE.



ÉPITRE A MLLE. A. C. P.

MADEMOISELLE,

RIen n'eſt plus flatteur pour moi, que la bonté que vous me faites, en me demandant un récit fidele de la machine, qui a paru dans nos jours. J'exécute vos ordres d'autant plus vîtement, que je compte ſûrement ſur votre approbation; motif pour moi, qui charme & qui l'emporte ſur tous les attraits poſſibles.

J'entre donc en matiere, ma chere, & je vous dis, que la machine que vous admirez, cette machine ſans ame, cette matiere organiſée a enfin terraſſée & miſe à la Baſtille *Pluton.*

Toujours mobile, elle roula juſqu'à ſe caſſer enfin le cou. Elle chercha à l'emporter ſur les machines vulgaires par ſon caquet, par ſes manœuvres, par ſa médiſance, & par l'effort de compoſer des livres. Elle alla même juſqu'à faire des réflexions ſérieuſes ſur la félicité: « *Mais l'ignorance* » *commença par l'avilir & finit par la détruire* ».

Mr. Machine, car c'eſt ſon *nomen & omen*, s'entêta, que l'opium ſoit le véritable moyen de par-

H 2

venir à la félicité & au paradis d'une machine. « *Je* » *veux*, dit-il, *parler de ces états doux & tran-* » *quilles que donne l'opium, dans lesquels on vou-* » *droit demeurer toute une éternité, vrai paradis* » *de l'ame, s'ils étoient permanents* ». *Mr. Machine*, trop jaloux de sa tranquillité heureuse, pour n'en vouloir pas jouir sans-cesse, prit enfin le parti de se plonger, par le moyen de la poudre de rats dans ses douces ténèbres. Il en prit une bonne dose & réussit dans son dessein.

Vous blâmerez, je le prévois, la folie de *Machine*; mais, je vous en prie, ma chere, ne vous irritez pas contre lui. Rappellez-vous, s'il vous plaît, que c'est *Mr. Machine*. Une machine n'agit pas à ce qu'elle veut, mais plutôt à ce qu'elle doit. Chantant ses louanges, je ne permettrai jamais qu'on le décriât. Je le mets à couvert de tout reproche de sa folie, je lui conserve la réputation, malgré toutes objections calomnieuses, en disant: il fut machine, & pas plus.

Pardonnez-le-moi, ma chere, d'avoir entamé mon histoire par la mort de mon héros. Il est un peu bizarre; & il faut que la relation de sa vie ne le soit pas moins. Je reviens sur mes pas, & je vous promets d'observer dans la suite un meilleur ordre.

Pour la naissance de *Mr. Machine*, je serai le plus court du monde. Je me console facilement de ne savoir pas, dans quelle retorte cette matiere lourde & grossiere se soit organisée. Dès qu'elle

l'étoit ; elle devint machine. *Cœleno*, qui annonce toujours ſa préſence par quelques obſcénités, la monta, & c'étoit *Mr. Machine* qui parut peut-être à la maniere des cannes de *Mr. Vaucanſon* à *Paris*. Car *Mr. Machine* eſt comme elles ſans ame, ſans eſprit, ſans raiſon, ſans vertu, ſans diſcernement, ſans goût, ſans politeſſe & ſans mœurs ; tout eſt corps, tout eſt matiere en lui. Pure machine, homme plante, homme machine, homme plus que machine ; ce ſont les titres qu'il affecte, qu'il ambitionne, & dont il fait gloire.

Il célébra ſolemnellement ſon jour de naiſſance pendant le cours de quatre années une fois : car il fut mis au jour au je ne ſais quel biſſexte.

Je vous avertirois auſſi de ſon éduçation ; mais je ne ſais que dire de celle d'une machine. Chacun a ſon tour ; la machine pourſuit le ſien. On la monte, & elle joue ſon rôle juſqu'à tomber dans le trou. Elle ſe conforme à ſes regles ; & c'eſt ce que fit auſſi *Mr. Machine*. Il pouſſa ſes efforts, ſes études, ou plutôt ſes manœuvres à *Paris*, à *Leyde*, & à *Rheims*, juſqu'à en venir à bout. Il fut créé docteur en M..... n'eſt-ce pas aſſez d'honneur pour une machine ?

Ce n'eſt pas encore tout ; il ſut maintenir avec adreſſe la figure, ſous laquelle il parut. Il ravagea machinalement dans la république des lettres, ſe ſignalant entr'autres par quelques *inſtitutions de M.....* qu'il mit au jour. Cette traduction, car elle n'eſt preſque plus par-tout, lui fit beaucoup

d'honneur. Il ne se contenta pas de traduire ; il tâcha même à métamorphoser à son gré. *Breslau*, ah ! quelle admirable machine ! selon lui est un auteur. *Breslau*, dit-il, *l'a vu sortir par la cornée*, en voulant citer les recueils de *Breslau*. Dans un autre endroit il parle plus que machinalement : » *je parle*, dit-il, *d'une injection où l'on ne met* » *pas plus de force que le cœur*, *ce qui est prouvé* » *par l'imperfection de la perfection* ». Galimathias sans bon sens ! De la même maniere parle-t-il *des œufs dissouts* : pour moi, j'aimerois à dire des œufs séparés. La chatte de *Bythinie*, selon lui, est une civette. Et pourquoi cela ? parce qu'il est bon connoisseur de la nature. Et qu'est-ce que signifient ces mots ? « *L'une & l'autre cave & fort* » *cave est plus large que la trace du trou ovale* ». Il est vrai, c'est sur ce point-là que je le gronderois ; mais je sais dont il s'agit, c'est *Mr. Machine*.

Ne vous lassez pas, ma chere, de lire encore quelques manœuvres de *Mr. Machine*. Ils sont trop jolis pour vous les cacher. *Aldrovandus*, dit-il, dans un autre ouvrage, *a hérité son ornitologie de Mr. Willoughby*. Et pourquoi cela, mon héros ? Cela est facile à comprendre, me répond-il. Car *Aldrovandus* mourut long-temps avant que *Willouhby* fût né : il est donc bien possible, qu'*Aldrovandus* a pu hériter de *Mr. Willoughby*. Bon, *Machine*, c'est la plus belle plaisanterie du monde. Mais, dites-le-moi, je vous en prie, en confidence, pourquoi mesurez-vous la vessie & sa force

par pouces & pas plutôt par onces ? *Trois pouces*, à ce que vous dites, c'eſt ma foi trop pour une veſſie. Pour moi, je n'aimerois pas une veſſie de *Machine*. Et qu'eſt-ce que vous voulez exprimer, mon cher, par l'écrivain *Giorno ?* Quel drôle que vous êtes, Machine ? Quelle merveille ! Quel eſprit créateur ! C'eſt ſans-doute quelque choſe de conſéquence, que de perſonnifier un journal, qui s'appelle *Giornali de letterati*. Mais je n'oſe plus vous embarraſſer par mes louanges. Remettez-vous donc en repos. Vous êtes *machine* ; & une machine eſt au-delà de la connoiſſance de l'Anatomie, de l'hiſtoire, des langues & même de Dieu.

Je vous demande mille pardons, ma chere amie, de m'être égaré de vous quelques moments. Ma machine m'entraîne même juſqu'à ſa demeure ténébreuſe. Je m'en retourne, vous aſſurant en confidence, que nous avons à regretter plus qu'on ne penſe, la perte de *Mr. Machine*. On avoit lieu d'eſpérer qu'un jour par ſon moyen tous les ſinges & auſſi le vôtre, ma chere, commenceroient à parler. Mais voilà l'eſpérance échouée ; le maître deſcend aux enfers & les diſciples gémiſſent après lui ſans reſſource.

D'ailleurs *Mr. Machine* ſe crut toujours plus redoutable qu'il ne l'étoit en effet. Il oublia quelquefois, qu'il étoit machine. Il appelle ſon ſyſtême « *ſuperbe, qui fait frémir les préjugés. Que dis-je,* » ajoute-t-il, *le jour qu'il parut, la ſacroſainte* » *Théologie en trembla juſques dans ſes fondements*,

» *& les chapeaux larges & plats pardevant de tous*
» *ces scaramouches ou pantalons, que le peuple*
» *respecte, furent mis plus de travers que jamais* ».

Ce sont, direz-vous, en vérité des idées crues, crasses & matérielles; & c'est ce que je veux. Mon héros s'imagine d'être « *l'Hercule de la fable. Pour*
» *peu*, dit-il, *qu'on soit versé dans la littérature*
» *& dans la seule connoissance des auteurs; on voit*
» *que je suis, comme Mr. de Voltaire le dit de*
» *Newton, l'Hercule de la fable, à qui l'on attri-*
» *bue tous les faits des autres héros* ». *Mr. Machine est donc l'Hercule* de la Fable. Vous le savez, ma chere; & voilà vous êtes versée dans la littérature. Quel avantage pour vous, de savoir que *Machine* est l'*Hercule* moderne!

Parlant en quelque endroit des Théologiens, vos gens favoris, il se met tout en colere. *Brider*, dit-il, *ces bêtes arrogantes, leur laisser peu de pouvoir, ils en usurpent assez; c'est le moyen de favoriser le progrès des lettres & de faire fleurir les états*. Quelle foudre! Mais il a raison. C'est à la Herculienne. Un léger traducteur de *quelques institutions* de M. dont il ne fait qu'altérer & corrompre le sens, & qu'il met au jour, même sans corriger les fautes d'impression, lesquelles il va plutôt augmenter par son ignorance & volatilité; un auteur, dis-je, qui a copié l'homme plante de quelque dissertation de Mr. *Linnæus*, dont le titre est: *Sponsalia plantarum*, dans laquelle les fleurs sont comparées avec l'homme; un héros enfin, qui prend

généralement toutes les sciences sérieuses pour des bagatelles & pédanteries, c'est à la vérité *l'Hercule* & l'arc-boutant de la république des lettres; c'est, dis-je, le héros, qui pourroit toucher la pierre fondamentale de la barbarie, & renverser les faux principes sur lesquels elle roule.

A propos de *l'homme plante*, ma chere, je sais que vous aimez les grottes, les jardins, les fontaines, les plantes, les livres, qui sont écrits là-dessus. C'est pourquoi je vous aurois sans-doute communiqué l'homme plante. Mais, ma chere, j'eus à ménager le caractere, la modestie, la pudicité & la vertu, qui regne dans vos veines. Ce n'est qu'un effet digne de son auteur & d'une tête qui est par-tout corps, par-tout matiere, par-tout machine montée par la harpie *Cæleno*. C'est assez, je l'ai dit ci-dessus, & je le répete pour excuser l'auteur, qui, étant sans ame, poursuit les tours, les mouvements & les impressions de sa premiere motrice.

Je dis, sans ame; mais je me reprends moi-même. Quelquefois *Mr. Machine* en avoit une, ou du moins il crut l'avoir: « *L'ame*, dit-il, *vient en je* » *ne sais quel temps, & je ne sais comment, se nicher incognito dans mes veines* ».

Il parle raison. Peut-être que ce sont là ces trois moments heureux, qu'il a été en état de parler sans blesser la vérité. C'est sans contestation, lorsqu'il avoue ingénument, « *d'avoir copié la plupart* » *de ses observations de la M. pratique : qu'il se* » *vante d'avoir dépensé cent mille livres par débau-*

» *ches & voluptés, avant que de devenir Docteur;*
» & qu'il se fait gloire, *de s'être fait créer Doc-*
» *teur par le moyen de l'argent, qui lui restoit après*
» *ses débauches* ». Pour moi, je ne lui reproche pas ces démarches; il n'en est point du tout coupable. Il agit en machine, il copie, il figure, il cajole, il cabriole aux dépens de son matérialisme. L'unique faux pas, qui me déplaît, c'est qu'il inquiete les cendres de ce premier pédant de quelque université, qui lui a donné le titre de docteur: car c'est blesser en même-temps la confidence & la réputation de son bienfaicteur. Cependant *Machine* est mort. Il n'est responsable de rien. Peu de temps avant sa mort, il s'avisa de dire naïvement dans quelque épître à son esprit, ou plutôt à sa matiere, qu'il soit fou. Je ne le crus pas d'abord; mais en peu de temps je l'apperçus évidemment sans conclusions forcées. *Mr. Machine* prit la fatale poudre de rats, pour faire durer sa félicité toute une éternité.

Mais il se trompa lui-même. *L'éternité* se finit malgré lui. Il ne fit, pour ainsi dire, que changer de scène & se retirer derriere les rideaux. Ils furent tirés, & voilà *Mr. Machine* monta malgré lui la seconde fois, pour jouer un autre rôle.

Cependant *Machine* fut mort en effet quelque temps. Il coucha tout étendu le long de la riviere d'*Acheron*. Son ame ou plutôt sa matiere ressembla alors à une corde de violon, qu'on a relâchée. Il étoit enveloppé dans des ténèbres plus noires que le chaos, la nuit éternelle & les Cocytes.

Mais à peine avoit-il commencé à jouir de son bonheur prétendu, que *Caron*, ce fameux voiturier par ordre de *Pluton*, se tenoit déjà sur ses gardes au-delà des ondes ténébreuses. *Pluton* étoit averti des desseins de *Mr. Machine*; il envoya donc *Caron* les traverser le plutôt, pour ne se faire pas dérober un sujet qui lui étoit dû. *Caron* ne s'apperçut pas sitôt de sa recrue, qu'il cria trois fois: Qui est là? Ce qu'il fit d'un ton si terrible, que *Mr. Machine* se réveilla malgré lui. Cette fois sa machine se monta elle-même; il avoit soutenu pendant sa vie, que cela étoit possible, & il en prouva la vérité par son exemple.

La premiere action de *Machine* dans cette nouvelle carriere fut, qu'il trembloit extrêmement, & se mettoit à répondre. Je suis machine, dit-il, je suis « *tout corps, toute matiere, un hors-d'œuvre* » *inutile, hors-d'œuvre de parade & d'orgueil, que* » *la nature n'a point apprêté. Peut-être suis-je jetté* » *au hasard sur un point de la surface de la terre,* » *sans qu'on puisse savoir, ni comment ni pourquoi,* » *semblable à ces champignons, qui paroissent d'un* » *jour à l'autre, ou à ces fleurs qui bordent les* » *fossés & couvrent les murailles.* Pourquoi m'envies-tu, continua-t-il, ces éternités sacrées, ces doux sommeils, ces véritables soutées de perfections? Bouche cousue, repartit *Caron*; c'est le silence qui regne dans nos quartiers. *Pluton* m'a donné ordre de t'amener à l'auberge qui te convient.

Il dit. Et tout d'un coup, après lui avoir fait passer les ondes *d'Acheron* il l'amena aux vastes & superbes édifices de *Pluton*. Enfin ils parvinrent par un labyrinthe tortueux & obscur à la forge des *Cyclopes*. *Machine* promenant ses yeux & voyant ces gens affreux, cet abyme du feu & des flammes, ces soufflets effroyables & les carreaux de foudre qu'ils forgeoient, commença à frémir. Il n'osa ni reculer ni protester. Cependant à chaque coup de marteau il sembla vouloir s'évanouir, tant il étoit hors de lui.

Caron enfin l'introduisit dans la chambre, qui étoit vis-à-vis la forge des *Cyclopes*, & s'en retourna. Ce fut l'appartement des charlatans, des scaramouches & des pantalons. *Pluton* les avoit séparés de ses autres sujets, pour conserver entre ceux-ci la paix, la conservation & la tranquillité éternelle. Les charlatans de leur côté ne furent pas mécontents de cette disposition de *Pluton*. Ils vécurent depuis dans le voisinage des *Cyclopes* à leur aise, dans une libre république, sans loix, sans ordre, sans gêne, sans contrainte & même sans souverain.

Ils pousserent justement des cris horribles, comme Mr. *Machine* entra dans la porte. Ils se préparerent pour faire ce même jour un repas à pique-nique. Mr. *Machine* fut d'abord bien satisfait de se voir dans une compagnie si amusante, qui favorisoit le matérialisme.

Mais à peine avoit-il fait ses premiers compli-

ments, qu'on demanda son nom. Je suis *Machine*, dit-il. Quoi, répondit un certain pédant de quelque université, *Machine*? Oui, reprit notre héros, je suis *Machine*. Bougre, répliqua ce pédant, est-ce là me traiter d'honnête homme que de toucher à ma réputation d'une maniere si basse & si vilaine, & de me blâmer de vous avoir vendu le titre de docteur? Il est vrai, je vous l'ai donné, mais vous savez que vous m'en devez encore l'argent à cette heure.

Il parla encore d'un ton menaçant, qu'il le prit à l'imprévu par la gorge, & la serra si furieusement, que Mr. *Machine* ne put respirer. L'ame de *Machine* ou plutôt sa matiere se trouvant pressée péniblement, tâcha d'abord de se retirer par la trachée-artere; mais étant trop grossiere pour pouvoir pénétrer par ce canal étroit, elle se tourna çà & là jusqu'à prendre le parti de glisser par derr . . . . . Et voilà la machine terrassée & privée de la vie à jamais. On n'en vit plus que les os & la peau. Ce fait héroïque donna au festin de cette journée un nouveau lustre; & tous les charlatans applaudirent à la bravoure de leur compagnon.

Enfin ils accorderent généralement de métamorphoser la dépouille de *Machine*, pour en faire un bon usage. Après bien des disputes on la fit prendre la forme d'une cornemuse, qui auprès de ces gens-là tenoit lieu de trompette. On voulut avoir une bonne musique; & en effet Mr. *Machine* métamorphosé en fournit une, qui charmoit tous

les charlatans. On siffla, on cria, on chanta, on dansa; mais rien n'égala la cornemuse, elle sonne d'une maniere surprenante.

Mais touchons la grosse corde; il faut congédier Mr. *Machine*. Vive la contenance, mon cher! C'est pour vous une nouvelle époque. Vous êtes à présent la cornemuse. Vous faites le sac, mon cher; mais courage! on ne vous connoît gueres dans nos quartiers. Vous êtes un sac d'ignorance; c'est assez.

Faites donc votre devoir, & achevez dans une autre figure les persiflages, que vous aviez promis dans celle de *Machine*; peut-être réussissent-ils mieux dans votre situation d'à-présent. Adieu; Voiture, portez-vous bien, Machine, donnez dans la bonne plaisanterie, cornemuse. Sonnez la bonne année, sifflez, pipez, cajolez le mieux que vous pourrez, & voyez vos scaramouches, vos pantalons & vos charlatans.

C'est la carriere de feu Mr. *Machine*. Vous me pardonnerez, ma chere, d'en avoir fait une relation si détaillée. Vous l'avez voulu, je me tire d'affaire. Et si vous vous êtes ennuyée de lire une si longue lettre; ressouvenez-vous, s'il vous plaît, ma chere amie, que j'ai eu la peine de l'écrire. Je suis avec respect, &c.

FIN.

ÉPITRE

À

MON ESPRIT,

OU

L'ANONYME PERSIFLÉ.



ÉPITRE

A MON ESPRIT.

EN vérité, mon eſprit, c'eſt dommage que vous ayiez tant de défauts, car on dit que vous n'êtes pas ſot; c'eſt dommage que vous participiez à cette légéreté de ſtyle, qui dans le moins ſuperficiel de vos ouvrages eſt portée au plus haut point: car autant elle eſt aimable, autant elle rend l'eſprit peu conſéquent. De-là vient que vous raiſonnez ſi mal: riche en imagination, on en convient, mais pauvre en jugement; & je ne doute point que quelque jour on ne vous montre en quel lieu de vos écrits il ſe fait deſirer. Vous êtes trop vif, mon ami; vous penſez, comme vous écrivez, trop vîte. Par quelle fatale ſympathie, votre imagination va-t-elle auſſi vîte que vos doigts! qui pis eſt, cette partie phantaſtique abſorbe toutes les autres, comme dans ſon tourbillon. Vous avez vos raiſons, comme on voit, pour faire conſiſter l'ame dans cette ſeule partie, puiſque les autres vous manquent. Vous tranchez cependant du philoſophe. Petit philoſophe en tout cas; & vive Dieu! comme Deſcartes vous traiteroit, s'il reſſuſcitoit, vous & la généreuſe protection que vous vous êtes donné les airs de lui accorder! vous vous mirez

dans vos ouvrages, comme un pere tendre, dans un enfant bien tourné. Rendez-vous justice : vous n'êtes qu'un cerveau brûlé, où tout se calcine, rien ne mûrit : nulles idées suivies, point de vues profondes; on peut dire que vous ne marchez point & ne faites que sauter. On peut encore vous comparer à une terre qui produit des fruits précoces, mais cruds; nouveaux, mais pernicieux. Enfin il y en a, qui par une raison que Boileau nous a donnée, disent que vous êtes fou; fou non sérieux, par bonheur pour la société; mais gai, qui sans cesser de l'être, s'est fait une armée d'ennemis, composée, comme dans une assemblée d'états, de la noblesse, du tiers état & du clergé. Pourquoi? Oh! la belle raison! Pour une reine décriée, si elle fut jamais reine, la vérité. Peut-on faire un aussi mauvais usage de la raison? Tous les moyens qui tournent le dos à la fortune, ne sont-ils pas des abus de l'esprit? Pourquoi avez-vous fait, par exemple, pour citer une de vos folies, *l'homme-machine*? Dites-le nous en confidence; seroit-ce pour la vanité d'imprimer ce que les gens sensés, ce que tous ceux qui voient le train de ce monde, se disent à l'oreille? Il faut cependant vous pardonner, quels que soient vos motifs, vous avez été forcé de les avoir & de les suivre. « Quand pouvez-vous mais, si votre machine est » montée à penser ainsi & non autrement; & la » rendra-t-on responsable de ce que d'autres ma» chines lui applaudissent, & trouvent fort spi-

» rituelle une hypothese, qui n'a pas le sens com-
» mun? »

Vous voyez que je vous fais généreusement trouver dans votre matérialisme, « matiere d'ex-
» cuser votre extraordinaire procédé. Libre néan-
» moins, (si vous le permettez) libre au parti
» contraire de faire des vœux, pour que des ma-
» chines qui pensent & si légérement & si de tra-
» vers, soient portées machinalement à renfermer
» en elles-mêmes leurs belles pensées, & à s'y
» complaire seules, sans avoir la démangeaison
» de dogmatiser; ou si elle leur prend; & les
» fait quelquefois s'élever au-dessus de l'horizon,
» qu'on ait bientôt la satisfaction de les voir se
» replonger dans leur sphere ».

Vous faites l'esprit fort, & vous n'êtes qu'un esprit foible, facile à terrasser. Savez-vous combien peu de choses il faut pour vous confondre? Une couple des *premieres* & des plus simples regles de logique, je ne dis pas de l'admirable & séduisante *Logique des vraisemblances*, mais de celle du premier pédant de quelque Université : à condition cependant que j'ajouterois pour renfort « une définition claire & distincte de ce que c'est
» que qualité, de ce que c'est que quantité, & de
» ce qu'on entend par substance ».

Je ne sais si vous entendez mieux ce jargon que le précédent; car moi qui vous le tiens, je n'y vois que ce qu'on appelle galimathias, ou amphigouri. Tout ce que je sais, c'est qu'à l'aide d'un pareil

verbiage, il ne tient qu'à vous d'être aussi orthodoxe qu'un sot, ou l'anonyme.

Vous n'avez, dites-vous, aucune idée de substance. L'ignorant! & ignorant d'autant plus à plaindre, qu'il est présomptueux. Je suis sûr que vous composez vos ouvrages, sans le secours de qui que ce soit : que vous osez faire imprimer ce qui vous paroît raisonnable, ou évident. C'est un grand malheur, que de s'obstiner à se conduire de la sorte. Si vous daigniez vous abaisser jusqu'à en consulter d'autres, sur-tout des théologiens, car ce sont de grands philosophes, vous auriez une *notion claire* de ce qu'on nomme *substance*, & vous reviendriez de bien des erreurs où vous êtes.

Vous donnez à tout un nom imposant, qui n'en impose qu'au vulgaire, celui de la liberté philosophique. Libertinage d'esprit, vous dis-je. Et ne pas mettre le cœur même de la partie, c'est une grace qu'en conscience un dévot ne peut vous faire.

Il s'agit vraiment bien de liberté, quand on ose toucher à la pierre fondamentale de la religion! Elle veut absolument, (telle est sa manie) que l'homme soit libre; mais comme une jolie femme qui nous a subjugués, par-tout, excepté avec elle.

Quoi! vous ne croyez pas tout ce que chante votre Curé? Vous *usurpez le nom* de philosophe; *sans en avoir l'effet.* Lors qu'au lieu de voltiger, comme vous faites, sur la surface de la philoso-

phie ; on la creuse, on l'approfondit ; alors la nature mieux connue, & par elle, son auteur ; loin de détourner de la religion, y conduit nécessairement & directement. Qui a dit cela ? Bacon, Locke, &c. Eh ! Laissez-là ces petits génies qui réduisent clairement tant de prétendues démonstrations à leur juste valeur, c'est-à-dire, à O : & croyez-en sur leur parole d'honneur des auteurs d'une autorité aussi grande, des écrivains aussi *profonds*, que des Anglois.

Appliquez-vous donc plus sérieusement à l'étude de la nature ; alors nous aurons lieu d'espérer qu'un jour peut-être, & moins superbe, & moins ignorant, vous abjurerez enfin un système qui fait frémir les préjugés. Que dis-je ! le jour qu'il parût, la sacro-sainte théologie en trembla jusques dans ses fondements ; & les chapeaux larges & plats par-devant de tous ces Scaramouches, ou Pantalons, que le peuple respecte, furent mis plus de travers que jamais.

Voici une recette qui vous épargnera bien des veilles & des travaux ; elle est courte.

Prenez un de ces morceaux de papier mou, aussi agréable, qu'utile aux besoins des connoisseurs ; & avant d'en faire usage, lisez ; c'est ici le secret, non de la philosophie, mais de l'église : » La matiere organisée est toujours matiere ; & » par conséquent ne peut produire la pensée. » Rare & merveilleuse conséquence ! Vous êtes, mon esprit, *de beaucoup trop léger pour en sentir*

la justesse & la solidité, & *pour faire des réflexions aussi profondes !*

Ah! mon ami, car soit que vous voyez des originaux, ou que vous lisiez leurs plus froides & plus maussades productions, vous me faites d'autant plus rire au nez des gens, qu'ils sont plus graves: Vous, avec qui ma personne iroit plutôt à la bastille, que mon nom ne seroit cité avec éloge par un théologien; doux charme de ma vie & toute ma ressource enfin, que je suis fâché de vous voir au lieu de tête, je ne sais quel vase ardent, où le mercure & les sels qui vous composent, ne peuvent se fixer! Ils ne sont pas à la vérité tout-à-fait aussi insipides que les pointes & les critiques & les satyres de ceux qui vous ont honoré de leur pieuse haine; mais ils sont de beaucoup, on ne sauroit trop vous le répéter, oui *de beaucoup trop légers* & trop volatils. Vous avez beau faire, tous les gens lourds ont reconnu d'abord le *léger auteur*; vous ne passerez jamais pour un bon esprit, vous n'êtes ni assez sérieux, ni même, j'ose le dire, assez sot. On vous prouvera que vous n'avez fait qu'une seule fois trêve à tant de légéreté; c'est lorsque vous avez montré cette pénible exactitude qu'on a remarquée dans le parallele frappant que vous avez fait de l'homme & de l'animal. On le sait, ces deux especes du même regne se ressemblent parfaitement, si ce n'est qu'on veuille dire que la figure d'un ours n'est pas tout-à-fait celle d'une jolie femme; & il est évident

que l'intelligence de l'un ne differe que de quelques degrés (si considérables qu'on voudra) de l'intelligence de l'autre. *Conclusions forcées* cependant; ne vous en déplaise, mon esprit, toutes celles que vous avez si clairement & si laconiquement déduites de l'analogie de l'organisation, & des opérations animales! il falloit être aussi rusé que votre compatriote, c'est-à-dire, laisser tirer aux autres de si dangereuses conséquences. Descartes a montré la plus prudente adresse; & vous n'êtes, car il faut que je vous gronde, qu'un franc étourdi. Ce grand philosophe a dit, l'animal est ainsi fait; l'homme est ainsi fait: il a montré les deux tablaux, mais il n'a pas dit, voyez combien ils se ressemblent! Au contraire il s'est fort bien passé d'ame dans les animaux pour expliquer leurs mouvements, leurs sentiments, & toute l'étendue de leur discernement, mais il ne s'en est point passé dans l'homme; il a voulu paroître orthodoxe aux yeux du peuple, & philosophe aux yeux des philosophes. Je sais que cette ame de nouvelle fabrique, différente de l'ame sensitive, est un hors-d'œuvre inutile, hors-d'œuvre de parade & d'orgueil, que la nature n'a point apprêté, aliment creux, dont les bons esprits ne se repaissent point; roman sacré dans l'histoire naturelle de l'homme; mais enfin c'est une poudre qu'il falloit jetter aux yeux de vos antagonistes. Le peu de cas que vous faites des poudres [illegible] bien que vous n'êtes pas médecin.

Mais que dis-je ! ni vous, ni moi peut-être n'entendons Descartes ; & c'est aux Ministres du saint Evangile à nous l'expliquer : tout leur a été révélé ; jusqu'à l'action des ressorts de la machine humaine. *Risum teneatis amici.*

A propos de Machine, vous me permettrez de vous dire que vous n'en avez pas la moindre idée. Avez-vous vu celle de Vaucanson & de ses rivaux ? Oui. Eh, bien ! vous imaginez qu'un homme parle & joue de la flûte, comme un perroquet & le flûteur ! vous pensez qu'on peut relever, tendre, ou relâcher à son gré une *Ame immortelle*, comme des cordes de violon ! Vous seriez même tenté de croire qu'on pourroit faire une machine qui parlât ; ce que l'art a fait, vous fait concevoir tout ce qu'il pourroit faire. Mon ami, vous êtes dans l'erreur : on peut bien *parler sans langue*, mais non sans ame. Pour faire une machine capable de parler & de penser, il faudroit donc être à l'affût d'une ame ; lorsqu'en je ne sais quel temps, & je ne sais comment, elle vient se nicher *incognito* dans nos veines ; au moment même, la prendre au vol, comme un oiseau, & l'introduire par quelque voie dans la machine dont il s'agit ; car n'est-ce pas ainsi que les choses se passent dans l'homme, selon les savants Théologiens.

Oui, savants, mon esprit. Vous avez beau dire, qu'en faisant deux substances dans l'homme, & une seule dans l'animal, ils se jettent par-là dans un vrai cul de sac ; qu'ils *tombent dans Scilla* pour évi-

tes

ter Caribde, s'ils n'étoient pas aussi éclairés que je le dis, si leurs études n'étoient pas fortement liées à la philosophie, oseroient-ils s'ériger en juges des philosophes, eux qui sont si modestes ?

Mais j'ai peur qu'on ne m'accuse moi-même de les persifler, comme vous faites. Peut-on en effet aussi gaiement manquer de respect à d'aussi graves personnages ? Tel est le danger de vivre en mauvaise compagnie : mon esprit, vous me perdez. Savez-vous que ces messieurs sont de fort bons chrétiens ; mais des ennemis redoutables, pour qui tout est égal, le faux & le vrai ? En voulez-vous la preuve ? Ils prétendent que sur les traces de ce benêt si géométriquement ténébreux, vous avez formé, monsieur l'Esprit fort, un labyrinthe d'Athéisme, tortueux, obscur, avec cent mille portes d'entrée, comme le sien, sans en avoir une de sortie. Si cela est, si vos écrits sont un nouveau dédale, où le fil de la raison ne conduisit jamais ; si vous êtes, en un mot, Sectateur du propre systême de Spinosa, vous méritez sans contredit le nom qu'on vous donne de *pitoyable & embrouillé personnage* : mais si Spinosa moderne (supposé qu'on vous prouve, ce que je ne crois pas, que vous le soyez) vous êtes aussi profond, que l'ancien est superficiel, aussi clair, aussi lumineux, aussi suivi ; que l'autre est rempli de ténebres, jusques dans les nouvelles idées qu'il lui a plu d'attacher aux mots dont il s'est servi : si enfin c'est par une toute autre voie, que vous avez été forcé d'arbo-

rer les mêmes étendards, quel nom donner à votre tour à un aussi plat bavard, que vôtre prétendu antagoniste ? On dit plus encore : vous avez dû, parlant à lui-même, vous avouer franchement Spinosiste. Calomnie, dites-vous : tant pis, mon cher; car on n'en croira rien ; une bouche sacrée purifie l'imposture, comme Socrate les lieux qu'il habitoit.

Je passe, mon esprit, aussi vîte que l'anonyme *aux salutaires conclusions de votre ouvrage*. Je suis fâché avec lui qu'un peu de bon grain se trouve mêlé avec tant d'ivraie. Il est difficile de dire, lequel on doit préférer, ou du bonheur des citoyens puisé dans la source impure du matérialisme ; ou de leur malheur, coulant d'une source aussi *claire* que celle du spiritualisme. Un autre vous diroit avec transport : Ah ! si vous vous égarez, mon esprit, en faisant mon bonheur & celui des autres, puissiez-vous vous égarer toujours ; l'égarement n'est alors qu'un nom frivole & supposé. Un autre vous diroit : on prend pour l'amour de l'ordre, pour vertu & raison, ce qui est désordre, vice & folie ; il s'écrieroit : ces voies qu'on décore du faux nom de zele & de piété, ne paroîtront-elles jamais ce qu'elles sont, des voies de scandale, de honte & d'iniquité ? sous le masque de la religion, le tartuffe, si bien joué, ne sera-t-il jamais découvert avec son premier dieu, l'amour-propre, &c ?

Mais moi je pense tout autrement ; en savez-vous la raison ? Vous ne l'auriez jamais devinée ; c'est

que je suis un visionnaire, un fanatique, un cerveau illuminé. Que ne l'êtes-vous un peu, mon cher esprit? Au lieu de répondre à de sots critiques, à un *Sac* d'ignorance & de préjugés, à un homme qui a vu tout l'*Homme Machine* dans je ne sais quel livre Allemand; enfin, au lieu de vous perdre de réputation dans l'esprit de la gent terriblement dévote, vous nous donneriez quelque jour un beau & sublime traité de l'immortalité de l'ame, l'unique moyen de vous remettre en grace dans le Sanctuaire. Par ce qui a servi à faire passer tant de rêveries, (l'algèbre) ne pourriez-vous démontrer celle-là? Je crois que le P. Tournemine a donné la solution du même problême par la géométrie Vous ignorez, dites-vous, ce que savent tant de gens bornés: vous aurez le plaisir de l'apprendre. Si vous le saviez, vous n'auriez, comme Pascal, que celui de le mépriser. Adieu, mon esprit, soyez s'il se peut moins grave; & croyez que la bonne plaisanterie est la pierre de touche de la plus fine raison. Je vous souhaite au reste & à l'anonyme, la bonne année, accompagnée, comme le sera vraisemblablement ce persifflage, de plusieurs autres.

FIN.

LA VOLUPTÉ,

PAR

MR. LE CHEVALIER DE M***.

Capitaine au régiment Dauphin.

Scribere juſſit amor.

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

[illegible]

A MADAME LA MARQUISE DE ***.

C'Est votre ouvrage que je vous offre; votre seule idée m'a inspiré; je lui dois tout ce qu'il y a de plus délicat & de plus séduisant dans cet essai. Vous vous y reconnoîtrez, vous y lirez avec plaisir l'histoire de nos amours. J'en ai voulu laisser des traces publiques, pour me rappeller, si j'ai le malheur de ne pas vous aimer toujours, combien vous m'avez été chere, dans un temps, où mon cœur épuisé ne sentira peut-être plus rien. Il est des moments, vous m'aimez trop pour ne pas les connoître, où la force de l'imagination représente si vivement à l'esprit un objet adoré, qu'on croit le voir & être avec lui: que dis-je! on le voit, on lui parle, on le touche, on le trouve sensible, on rend hommage à tous ses charmes. C'est dans ces heureux moments, que souvent l'illusion m'accorde de plus grands biens, que la réalité même. Quels transports, quelle tendresse, quelles caresses vous recevez, vous rendez à votre amant! l'honneur, la raison, toutes ces belles chimeres, que vous respectez aux dépens de nos plaisirs, s'évanouissent enfin. Pourquoi mettez-vous des bornes à mon bonheur? Se peut-il qu'un mortel

dans vos bras, forme encore un desir ? La volupté en gémit, les sentiments du cœur ne peuvent lui suffire, son empire est fondé sur les dernieres faveurs : il faut que tous les plaisirs des sens soient réciproquement mêlés & confondus avec nos ames, pour qu'elles goûtent les plus délicieux transports.

C'est ainsi qu'un cœur tendre & affligé cherche à soulager les maux que lui cause votre absence : malheureux cependant, après vous avoir fait connoître la volupté, de ne pouvoir aujourd'hui vous en offrir que la peinture.



LA VOLUPTÉ.

LOin d'ici, beaux esprits, précieusement néologues & puérilement entortillés : loin d'ici, vil troupeau de serviles imitateurs d'un modele encore plus froid que vous : votre art trop recherché ne me conduiroit qu'à des jeux d'enfants, que la raison proscrit, ou à un ordre insipide que le génie méconnoît, & que la volupté dédaigne. Vous seuls pouvez divinement m'inspirer, ô vous heureux enfants de la volupté, vous que l'amour a pris soin de former lui-même, pour servir à des projets dignes de lui, je veux dire, au bonheur du genre-humain ; échauffez-moi de votre génie, ouvrez-moi le sanctuaire de la nature, éclairé par l'amour. Nouveau, mais plus heureux Prométhée, que j'y puise ce feu sacré de la volupté, qui dans mon cœur, comme dans son temple, ne s'éteint jamais.

Voltaire, sois mon premier guide : tu avois trop d'esprit pour ne pas être voluptueux, pour ne pas préférer le sentiment à l'esprit, comme l'esprit à la beauté même. Peintre favori de la nature, tu en saisis tous les mouvements, tu en connois les

charmes : chez toi la volupté noble, pour ainsi dire, polie, décente, n'a rien de grossiérement lascif; épurée par la délicatesse, toute en sentiments, elle séduit le cœur par l'esprit, qui les fait valoir. Oui, c'est elle, c'est cette volupté des honnêtes gens, qui a répandu sur tes ouvrages, cette ame qui nous touche, nous émeut, cette expression attendrissante qui donne aux arts, les graces inimitables du sentiment. Beaux arts, aimables enfants, dont le séjour & le pere est à Paris, je vous reconnois à peine en d'autres climats, mais je vous adore, élevés par Voltaire.

Que j'aime à te voir peindre ce vuide affreux d'un cœur sans tendresse ! Non, rien ne peut le remplir ; tous les goûts, tous les arts, rien, tu dis vrai, rien ne peut remplacer l'amour. Mais pour exprimer comme toi la triste situation d'un cœur, qui se voit forcé de quitter le Dieu qui l'a quitté, d'un cœur, hélas ! qui ne peut plus aimer, il faudroit la sentir de même. Quels regrets plus vifs que les tiens ! Plaise à l'amour, qui en aura été touché, de te faire encore quelquefois sentir les approches du plus respectable des Dieux, signe consolateur d'une amante éperdue, & telle, qu'au Nautonnier alarmé, se montre la brillante étoile du matin.

Ste. Foi, j'aime aussi la volupté de ton pinceau; il étoit digne de peindre l'amour & les graces : mais pourquoi faut-il que ton exemple & tes succès m'apprennent, qu'il n'est pas possible d'être longtemps voluptueux ?

Crébillon, voluptueux aussi délicat, que lascif ; quelle foule de beaux esprits, l'art de sentir, le goût du plaisir rassemble autour de toi ! L'admiration est le moindre des sentimens que tu leur inspires. Mais connoîtrois-tu si bien le cœur des femmes ? Aurois-tu peint à la postérité celles de ton siecle, avec des couleurs si voluptueusement caustiques, si le plaisir, le plaisir même, qu'elles t'ont donné, ingrat, ne t'eût éclairé sur des défauts précieux à l'amour.

Moncrif, la volupté te revendique ; on t'a injustement comparé à ces Chymistes ruinés, qui ont la fureur de nous enseigner le secret de faire de l'or : le bonheur que tu as d'être aimé d'un grand ministre, t'a fait croire qu'il y avoit un *art de plaire*. Peintre charmant des plaisirs de la jeune *Aurore* & des regrets du vieux *Titon*, tu mériterois de recommencer ton cours, pour avoir si bien décrit l'amour & ses douceurs. Ah ! si Jupiter t'accordoit de nouvelles années, sans doute, tu saurois bien les reperdre, mais dans les plaisirs, mais moins vîte que cet amant prodigue ! meilleur économe des faveurs du plus grand des Dieux, tu ménagerois la vigueur de ta jeunesse, pour prolonger ta félicité.

Voluptueux de toutes les saisons, que tu sais corriger & embellir, apôtre & rival d'*Ovide* ; gentil *Bernard*, quand donc veux-tu lui donner en public tes leçons dans *l'art d'aimer* ? Mais si c'est un art imposteur, que je l'ignore toute ma

vie. Non, je ne tromperai point un objet qui me rend heureux, si ce n'est pour le rendre plus heureux lui-même.

Gresset, pourquoi garder si long-temps le silence? en continuant de nous décrire la volupté, ne sera-ce pas la sentir toi-même? Qu'importe, si ton cœur est heureux, que ton esprit en soit énervé? Peins-nous jusqu'aux plaisirs, qui se mêlent aux pavots de Morphée : peins-nous ces songes toujours trop courts, où rien ne distrait l'ame enivrée de la plus pure volupté; dis, si la réalité même fait plus d'impression sur les sens. C'est ici la preuve, que le bonheur n'est qu'une illusion agréable, une heureuse façon de sentir, qui dépend de l'imagination. Mais que ton pinceau prête des couleurs aimables à cette vérité. Tu sais que . . . »

. . . .

» *Souvent en s'attachant à des phantômes vains,*
» *Notre raison séduite avec plaisir s'égare,*
» *Qu'elle-même jouit des objets qu'elle a feints,*
» *Que cette illusion pour un moment répare*
» *Le défaut des vrais biens, que la nature avare*
» *N'a pas accordés aux humains.*

Mais plus poëte que *Fontenelle*, sois aussi philosophe que lui : fonds la glace de ses idées, sans qu'elles perdent rien de leur justesse; animes enfin, donnes la vie aux objets, même les plus fantastiques : l'imagination voluptueuse attend de toi son triomphe.

Et toi, *Bernis*, convive aimable & décent, qui fais oublier l'indécent *Grécourt*, tu es plus propre à inspirer le goût du plaisir, qu'à convertir les incrédules; lis-nous ces vers charmants que t'ont dictés de concert les graces & la volupté, & qui présentés par *Cypris*, t'ont élevé à un rang, que tu dois peut-être en partie aux ouvrages d'amour, qui ont su plaire à la Déesse.

Toi-même, cher FRÉRON, que veux-tu faire à pareil prix de la mauvaise succession d'un prêtre encore plus mauvais qu'elle? Crois-moi, laisse critiquer les esprits froids qui sont sans talents: connois-toi mieux, cedes au beau feu de ton imagination poëtique; qu'il te serve à te bien peindre à toi-même les beautés de LUCRECE, comme le nouveau traducteur de PÉTRONE, s'étoit sans doute pénétré de celles de son auteur. Pour bien traduire LUCRECE, il suffit d'être, je ne dis pas, meilleur philosophe que toi, mais aussi mauvais Physicien que lui. Mais pour invoquer l'amour d'une maniere digne de ce Dieu, & du poëte qui l'a chanté, pour rendre en beaux vers les magnifiques descriptions d'un écrivain, qui s'exprimant toujours avec force, n'a pas toujours dédaigné l'harmonie, il ne faut rien moins que l'impétuosité de ton génie, & de ton goût pour les plaisirs voluptueux; & c'est ici principalement que tu dois te montrer plus EPICURIEN, que l'auteur même.

Toi-même, encore, PIRON, fais voir que le

rival obscene du célebre auteur de *l'Ode à la fortune*, connoît plus d'un chemin pour arriver à l'immortalité : mets un frein à cette imagination fougueuse & trop grossiérement lubrique ; peins-nous VÉNUS, non la Cynique, non dans ces jours de luxure, où elle sollicite impudemment *Priape*, à la face de tous les Dieux, mais dans ces moments de modestie piquante, où portant une ceinture de gaze, qui couvre en partie son beau sein, on la prendroit pour la volupté même ; sur-tout lorsque tenant à la main les loix & les fastes de son *Ecole*, elle chante ces vers plus dignes de l'amour, que de *la folie*.

» *Venez tous, venez faire emplette ;*
» *Je vends le secret d'être heureux,*
» *Je sais dispenser ma recette*
» *Par les plaisirs & par les jeux.*

Mais quoi, je t'oubliois, charmant Abbé ? Avec quel plaisir je reconnois ton ombre immortelle, à la volupté qui la suit ! Quittes, je t'évoque du sein des morts, quittes ces champs toujours verds, & l'éternel printemps de ces jardins fleuris, riant séjour de ces ames tendres & généreuses, qui ont joint le plaisir délicat de faire des heureux, au talent d'être heureuses. Enivré des joies les plus pures, s'il t'est possible, reprends ta premiere forme, pour mieux les sentir encore ; ou si tu ne peux quitter les *la Farre*, les *la Faye*, les *Cha-*

pelle ; & autres mânes aimables, auprès de qui la plus douce ſympathie t'enchaîne pour jamais ; qu'il naiſſe de ta cendre un autre toi-même, qui m'apprenne à venger l'amour du culte indifférent de la plûpart des mortels.

Muſes, Graces, Amours, qui fûtes les Dieux ; les ſeuls Dieux de CHAULIEU, comme de *Voltaire*, ou rendez-le à mes tranſports, ou daignez être les miens ! Sans vous, ſans votre adorateur, comment peindre ces jouiſſances parfaites, ces contentements, ces extaſes d'une ame éperdue ; dont la tendreſſe ſurpaſſe encore les tranſports ? Le vainqueur de l'Inde a cent fois chanté *les glous glous de la bouteille*. Je veux dire ceux de l'amour, incomparablement plus délicieux. Toi, qui les as ſi ſenſiblement goûtés, durant le cours de la plus agréable vie, trop aimable voluptueux, comment rendre ce qu'il y a de plus ſenſible dans les amours des tendres colombes ? Comment expliquer cette eſpece de *philtre naturel*, qui paroît tenir du miracle ? Par quel prodige, laiſſe-t-il paſſer l'ame de l'amant, pour recevoir en échange l'ame de l'amante ? Par quelle incroyable vertu, ces ames, après avoir mollement erré ſur des levres chéries, aiment-elles à couler de bouche en bouche, & de veine en veine juſqu'au fond du cœur ? Y chercheroient-elles la ſource du bonheur, dans des ſentiments plus vifs ! Quelle eſt cette divine, mais trop courte métempſycoſe de nos ames & de nos plaiſirs ?

Charmes magiques, amans de la volupté, mysteres cachés de Cypris, soyez toujours inconnus aux amans vulgaires; mais pénétrant tous mes sens de votre auguste présence, si je ne puis imiter les graces voluptueusement négligées de *Chaulieu*, si je ne puis prendre le sublime essor de *Pindare*, ou de *Milton*, donnez-moi la magnificence du pinceau Anglois, pour peindre *Cythere*, comme il nous a tracé les délicieux jardins *d'Eden*.

Qui que vous soyez enfin, tendres sectateurs de la volupté, sublimes ou naïfs interpretes de la nature & des sentiments du cœur, RACINE, LA FONTAINE, ROUSSEAU, ST. EVREMOND, MONTAGNE, mes deux philosophes, CATULLE, ANACRÉON, TIBULLE, PÉTRONE, OVIDE, MONTESQUIEU; vous-mêmes, auteurs zélés, qui pour faire goûter votre morale, n'avez pas dédaigné de l'assaisonner d'une pointe de volupté qui la tue; ô vous tous, grands maîtres dans l'art de sentir, qui avez forcé les graces & les amours à une éternelle reconnoissance, ah! faites que je la partage! mais que tout l'esprit dont vous auriez pu abuser, pour tromper la plus belle moitié du monde, s'il en est d'aussi coupables parmi vous, ne me serve, qu'à en augmenter les plaisirs. Que je préside du moins à ceux de ma Céphise, avec la même ardeur que je les partage! le bel esprit du siecle, soyez-en sûrs, ne m'a point corrompu; ce que la nature m'en réservoit, je l'ai pris en sentiment, pour être, s'il se peut, digne de vous.

Cependant, s'il ne m'est pas donné de vous suivre, laissez-moi du moins un trait de flamme, qui me guide vers le temple de la volupté, comme ces comètes, qui laissent après elles un sillon de lumiere, qui montre leur route.

Vous, belles, qui voulez consulter la raison pour aimer, je ne crains pas que vous prêtiez l'oreille à mes discours; la raison emprunte ici, non le langage, mais le sentiment des Dieux. Si mon pinceau ne répond pas à la finesse & à la délicatesse de votre façon de sentir, favorisez-moi d'un seul regard; & l'amour, qui s'est plu à vous former, fera peut-être en votre faveur, couler de ma plume la tendresse & la volupté, qu'il sembloit avoir réservées pour vos cœurs. Philosophe de la fabrique de Chaulieu, attaché à sa secte par le goût le plus vif, il ne rougira point, je l'espere, de m'entendre prêcher son évangile, cet art de passer agréablement la vie, art de Psyché, qu'inventa la nature. J'entre en matiere.

En général plus on a d'esprit, plus on a de penchant au plaisir & à la volupté. Au contraire il me paroît que dans le commerce du monde, les sots, les esprits bornés sont communément les plus indifférents & les plus retenus. Sans-doute le plaisir qu'ils sentent avec peu de vivacité, les emporte rarement au-delà des bornes de la raison. Examinez tous ceux qui se sont ruinés, pour s'être trop livrés au plaisir; ce sont la plupart

des gens qui ont autant d'esprit, que peu de conduite.

C'est déjà faire l'éloge des écrivains voluptueux : car pour peindre la volupté, il faut la sentir ; & on ne sent d'une maniere exquise, ou délicate, qu'à force d'esprit.

Je partage ces auteurs en deux classes. Les uns sont obscenes & dissolus, & les autres sont des maîtres de volupté plus épurée. Les premiers prostitués à la débauche, donnent dans les excès les plus odieux ; ils écrivent presque tous conformément à leur liberté de penser, ou à la dépravation de leurs moeurs, & ils trouvent des lecteurs bien dignes d'eux, qui loin de détourner leurs regards, les fixent avec transport sur la nudité de leurs tableaux, & loin de craindre l'impression de peintures trop licencieuses, s'y livrent éperdument.

Le caractere de ces esprits, est de lever le rideau sur les orgies des Bacchantes, de révéler les mysteres les plus impudiques du dieu des jardins ; & de ne pas même souffrir l'apparence de retenue, dans ces Nymphes, qui feignant de ne rien voir, regardent finement Priape, au revers de leurs doigts écartés.

A peine sont-ils entrés dans l'avenue du temple de l'amour, qu'ils commencent par faire main-basse pour ainsi dire, sur tout ce qui offense leurs regards ; dans leur amoureuse fureur, ils déchirent impitoyablement le voile de gaze, qui couvre les appas naissants des plus jeunes bergeres : voulant

tout voir sans rien imaginer, se privant du desir même, ils ne croiroient pas avoir peint la nature, s'ils ne la représentoient nue & dans toutes sortes d'attitudes, variées à l'infini par les mains ingénieuses de la lubricité.

Telle est la lasciveté de leur imagination, qu'elle ne se repaît que des obscénités les plus révoltantes. Si on les déguise, si on les adoucit, elle tombe dans l'ennui & dans la langueur, comme ces corps vigoureux trop foiblement nourris. Il n'est rien de trop fort pour leurs organes endurcis; il n'y a que les odeurs les plus impures qui puissent y faire impression, & enfin leur odorat corrompu, comme leur cœur, semble avoir regret aux moindres particules, qui ne l'ont pas frappé; c'est autant de sensualités perdues. Mais encore une fois, toutes couvertes que sont les productions de ces écrivains, de l'écume la plus luxurieuse, mille esprits libertins les aiment & les chérissent uniquement. A peine sont-ils sensibles à de plus foibles attraits; tandis qu'ils reçoivent avec tout le trouble des plus fortes passions, la molle douceur des idées lascives qu'on leur communique. Admirable, mais dangereuse sympathie de l'imagination de deux hommes différents! C'est ainsi que le goût du plaisir, qui est un plaisir lui-même, naît quelquefois de la débauche la plus outrée.

Tel est le danger de ces plumes impures, que la vertu la plus assurée sent bientôt qu'elle s'ébranle & chancelle. Le tempérament le plus tranquille &

le plus froid se trouve peu-à-peu livré à une douce émotion, suivie de mouvements & de desirs, qu'un objet phantastique vivement peint, fait quelquefois éclore plus efficacement que la réalité, dont il n'est que l'image.

Ainsi plus un livre obscene est bien fait, plus tout y est imaginé avec force, plus les couleurs sont vivement appliquées, plus ces ouvrages sont séduisans & dangereux, sur-tout si les yeux sont frappés par la représentation même des horreurs qu'on décrit.

Toute impudique qu'est Vénus, elle est la mere des hommes & des dieux ; par elle germe & brille la nature, & le monde entier se perpétue : évitons ses charmes, & redoutons sa puissance. Si le plus sage des mortels ne cherche pas son salut dans la fuite, qui l'assurera qu'il n'aura pas à se reprocher d'avoir rendu à la facile déesse les hommages les plus grossiers ?

Ces beaux esprits, qui abusant des dons de la nature les plus précieux, ne se soutiennent, ne brillent que par les plus sales peintures, ne méritent pas d'être ici nommés ! Je ne sais même, si je n'aurai point à rougir de m'arrêter un moment à ceux qui, dans ce même genre, se sont montrés plus voluptueux qu'obscenes, c'est-à-dire, qui, au lieu de se livrer à une licence effrénée, ont excellé dans l'art de donner aux mêmes objets des couleurs plus douces, & qui enfin, supprimant toute expression choquante, ont affecté de conserver une espece de di-

gnité dans la prostitution de leur esprit & de leurs talents, semblables à ces femmes vertueuses, qui savent tomber avec décence, & s'attirer dans leur chûte, autant d'hommage du respect même, que du plaisir qui a séduit leur cœur. Je ne demande grace au reste que pour Pétrone; qui pourroit la refuser?

Avec quelle délicatesse cet auteur nous expose tous les genres de voluptés! Rien ne révolte, rien n'effarouche la pudeur dans ses écrits; il sait l'apprivoiser par un air de retenue, & il la séduit enfin par les charmes de son esprit & par la volupté de son pinceau. Jamais un baiser n'est donné seul; il est suivi de mille autres baisers plus doux. Leur feu se glisse secrétement dans les veines, l'ame éprouve les mêmes degrés de plaisir & de séduction, par lesquels il fait passer les objets dont il est épris. Que de graces naïves & touchantes s'offrent de toutes parts! Comme il raconte l'histoire de l'écolier de Pergame! Grands Dieux! l'aimable enfant! la beauté seroit-elle donc de tous les sexes? rien ne limiteroit-il son empire? que de déserteurs du culte de Cypris! que de cœurs enlevés à Cythere! la déesse en conçoit une juste jalousie; eh! quel bon citoyen de l'isle charmante qu'elle a fondée, ne soupireroit avec elle de toutes les conquêtes que fait le rivage ennemi? Beau sexe cependant, n'en soyez pas si jaloux; ce grand maître des voluptés que vous désapprouvez, a moins voulu, dans l'excès de son raffinement, vous causer des

inquiétudes, que vous ménager des ressources contre l'ennuyeuse uniformité des plaisirs, que l'inconstance aime à varier. En effet combien d'amours, petits, ou timides, qui s'effarouchant d'un côté, ont été bien aises d'en trouver un autre; pour ne pas coucher, ou peut-être mourir (car qu'en sais-je?) à la porte du temple! Combien d'autres, excités par une simple curiosité philosophique, rentrant ensuite dans leur devoir, ont si bien servi le véritable amour, que pour ses propres intérêts, ce dieu des cœurs, en bon casuiste, n'a pu quelquefois se dispenser de leur accorder conditionnellement une indulgence dont il profitoit.

Vous avez de l'esprit, Céphise! & vous êtes révoltée par ces discours : vous vous piquez d'être philosophe, & vous vous feriez un scrupule d'user d'une ressource permise par *Sanchés*, & autorisée par l'amour! Quels seroient donc vos préjugés, si comme tant d'autres femmes, vous aviez le malheur de n'être que belle! ah! croyez-moi, chere amante, l'empire de l'amour ne reconnoît d'autres bornes, que les bornes du plaisir.

Mais, Céphise, vous le savez; & ce seul trait doit désarmer votre colere, vous vous souvenez du tribut amoureux que Pétrone rendit à des charmes semblables aux vôtres, dans cette nuit de délices, dont il semble avoir conservé tous les transports. Quels plaisirs son ombre enveloppoit! Le peintre passionné prend les dieux & les déesses,

pour témoins de son bonheur : non ; jamais les plus heureux habitans de l'Olympe n'ont goûté de si grands biens. Que de mollesse ! que de volupté ! quelle jouissance ! grands dieux, pourquoi qui sait aussi bien aimer, n'est-il pas immortel comme vous ? les deux amants brûlants d'amour, collés étroitement ensemble, agités, immobiles, se communiquoient des soupirs de feu : leurs ames errantes sur leurs levres, confondues ensemble par les baisers les plus lascifs, ne se connoissoient plus ; éperdument livrés à toute l'ivresse des sens, elles n'étoient plus qu'un transport délicieux, avec lequel ces mortels se sentoient mourir.

C'est ainsi que Pétrone parle de ses plaisirs. Ses peintures sont vives, mais elles n'ont rien d'indécent, rien de grossier ; elles ne respirent que l'air le plus pur de la volupté. Mais n'ai-je pas lieu de craindre que cet air se corrompe, en passant par d'autres organes ? Et comme ses beautés, sa délicatesse n'est-elle pas inimitable ?

Qu'il faut d'esprit, & d'esprit voluptueux, pour bien rendre toutes les finesses de cet élégant écrivain ! comme il voile l'impuissance ! & avec quelle ingénieuse adresse, la maîtresse de *Polyénos* remercie cette espèce de *Mazulim*, & fait trouver à son exemple, du plaisir, à n'en point avoir !

Si j'étois libertine, dit à-peu-près Circé, (car je traduis librement) je me plaindrois d'avoir été trompée, mais je rends graces à votre foiblesse, parce que je ne suis que voluptueuse. L'attenté du

plaisir a été pour moi un plaisir véritable. Que de doux moments nous avons passé ensemble à l'ombre de la volupté ! Oui sans-doute j'aurois été moins heureuse, si l'amour ne m'eût pas donné le temps de desirer ses faveurs.

Combien d'autres traits charmants je pourrois rapporter ! Pétrone donneroit envie de le lire, à quiconque auroit seulement du goût pour le plaisir ; il inspire tout celui qu'il a ; il conduit au temple de la volupté, par un grand chemin tout semé de fleurs. Que dis-je ! c'est par la volupté même, que ce courtisan trop aimable perfectionne, épure le sentiment de ceux qui le lisent avec un esprit digne de lui.

Il est une autre *Vénus*, une autre source de plaisir, & d'autres maîtres de volupté. Voluptueux sans crâpule & sans débauche, sensuels enfants du plaisir, dont ils sont plutôt économes que Sectateurs, ils boivent, pour ainsi dire, la volupté à longs traits ; ils n'ont pas une seule sensation sur laquelle ils ne se replient en quelque sorte mollement ; & cette mollesse, par laquelle une impression plus profonde pénetre intimement les sens, est la vraie sensualité.

Essayons de mieux faire sentir la différence du caractere de ces divers écrivains. Chez ceux que nous avons appellés obscenes & impudiques, la nature violant toutes les loix de la pudeur & de la retenue, & ne semblant connoître que celles de l'indécence & de la lubricité, n'offre à nos sens agités,

agités ; que l'écumante lasciveté de ses mouvements & de ses postures. Le même poison se trouve chez les autres ; il y est seulement plus adouci, apprêté avec plus d'art : ils aiment à le cacher sous des fleurs, qui loin de le faire craindre, invitent à l'y chercher. Eh ! que leurs succès m'ont bien appris, que le sentiment du plaisir, épuré par la délicatesse & la vertu, loin d'exclure la volupté, ne sert qu'à l'augmenter ! Oui, l'art avec lequel ils ménagent la pudeur, est l'art de la faire disparoître : sous le voile séducteur, dont leurs objets sont ingénieusements couverts, ils font plus de conquêtes, que ceux qui montrant tout à découvert, ne laissent plus rien à desirer.

Vous donc, qui voulez faire sentir la volupté dans vos écrits, imitez ces beaux esprits, qui maniant élégamment leurs sujets, & ne présentant jamais que d'aimables nudités, empruntent de nouvelles graces de l'industrie avec laquelle elles sont voilées, & savent, sans se perdre dans une volupté métaphysique, modifier à l'infini, mille idées les plus agréables, mille sentiments divers ! que tous vos détails soient riants, & forment un tout qui enchante, qui ravisse l'imagination de vos lecteurs. Si vous avez du goût, sans donner dans les piéges que la vanité tend trop souvent aux plus médiocres auteurs, vous pourrez juger vous-même votre ouvrage, par la force de l'impression, & les secousses heureuses que votre propre imagination en recevra. Mais pour plaire à un tel point, pour

enlever les cœurs, penſées fines & délicates, richeſſe d'expreſſions, tours heureux, hardieſſe de pinceau, traits ſublimes, il faut que toutes les beautés de la nature ſoient relevées par celles de l'art: il faut que les unes & les autres, ſoient, ſi l'on me permet de parler ainſi, comme ſurpriſes de ſe trouver raſſemblées, ſous un même point de vue, avec tant de charmes. Il faut donc ſentir ſoi-même par quelle inimitable adreſſe, on dit mieux les choſes, en les ſupprimant; comment on irrite les deſirs, en aiguillonnant la curioſité de l'eſprit, ſur un objet en partie couvert, qu'on ne devine pas encore, & qu'on veut avoir l'honneur de deviner! par quel ſéduiſant preſtige, par quel art de faire ſoupirer pour des attraits galamment cachés, la volupté s'embellit & ſemble recevoir des graces piquantes, comme la beauté même! Je hais toute affectation, elle éloigne la nature: ayez des graces, ſans trop paroître vous en donner: mais ſi vous dédaignez de plaire, (je parle aux belles, comme aux écrivains) je dédaigne auſſi tous vos charmes.

Tels ſont les divers effets de l'attrait inſenſible ou groſſier de la volupté, que tantôt elle ſéduit l'ame imperceptiblement, & ſemble ne marcher en quelque ſorte par un chemin couvert, que pour mieux ſurprendre nos cœurs, & tantôt déployant toutes ſes forces, elle nous maîtriſe ouvertement. Le moyen de lui réſiſter! Dans l'univers, tout cede à ſa puiſſance. Comment nos cœurs pourroient-

ils être en sûreté ? La réflexion n'a pas le temps de les mettre en défense : mais s'il y a plus de plaisir à être vaincu, qu'à être vainqueur, une telle défaite vaut une victoire ; les sens triomphent dans les bras de la volupté.

Au reste les voluptueux, ou grossiers, ou délicats, conduisent au même but, les uns plus vîte, les autres plus lentement. Le beau Narcisse n'a point d'autre maîtresse que lui ; il meurt d'amour ; dans les vains efforts qu'il fait pour, & sur lui-même. Sapho voudroit être ce qu'elle n'est pas : des desirs, qu'elle ne peut satisfaire, la rendent ingénieuse. Que n'imagine pas cette fille amoureuse de son sexe, pour en changer, autant qu'elle le peut ? Pour être homme, pour en goûter les plaisirs, elle *ment l'homme*, comme parle Martial, elle fait son personnage, ou plutôt elle le joue. Suzon, dont on trouve l'histoire dans le livre le plus dangereux qui ait jamais paru, si le danger est proportionné au puissant empire de la lecture sur l'imagination, Suzon, dis-je, desire qu'on lui fasse ce qu'elle a vu faire. Avec quelle amoureuse curiosité, elle regarde les mysteres d'amour ! Plus elle craint de troubler les prêtres qui les célebrent, plus elle en est elle-même troublée : mais ce trouble, cette émotion ravit son ame. Dans quel état d'ineffable volupté, elle est trouvée par ce fripon de frere qui l'examine ! trop attentive, pour n'être pas distraite, la lubricité de cette petite coquine, l'empêche-t-elle de sentir les doigts libertins qui la touchent,

au moment même qu'elle semble s'ouvrir à leur approche? Ou ne voudroit-elle être désenchantée, que par de plus grands plaisirs? Enfin le beau Giton gronde le Satyre qu'il a choisi pour ses plaisirs; tout enfant qu'il est, il s'apperçoit bien de l'infidélité qu'Ascylte lui a faite: il donne à son mari plus de plaisir, qu'une femme véritable; est-il surprenant qu'il mette ses faveurs au plus haut prix, & que le plus joli cheval, le coursier de Macédoine le plus vîte puisse à peine les payer?

Voilà des descriptions dangereuses dans la bouche de leurs auteurs, sur-tout lorsque donnant, pour ainsi dire, un corps à ces idées, ils ont peint au naturel l'inconstance & la corruption du cœur, avec les postures les plus lascives de tous ces honteux enfants d'une débauche réprouvée par la nature. Certes de telles peintures, qui peuvent ébranler nos foibles cœurs, jusques dans leurs premiers fondements, ont beaucoup plus d'ascendant, ou de puissance sur nos sens, que la description simple du temple de l'amour, des plaisirs de la belle Gabrielle d'Estrées, du libertinage de *Manon Lescaut*, que la peinture naïve des amours de *Daphnis & Chloë*, que l'amour en un mot le plus voluptueusement, ou le plus délicatement rendu dans la *princesse de Cleves*, dans *Tanzaï & Néadarné*, dans la *Sopha*, dans les *égarements de l'esprit & du cœur*, dans *Théagenes & Chariclée*, le *temple de Gnide*, &c. ou même divinement chanté. Plus un tableau est lascif, plus il forme une image naïve & par-

lante d'une réalité, que le cœur adore. Si on ne jouit pas soi-même, on aime à voir, même en figure, ceux que la jouissance satisfait. La vue des plaisirs d'autrui, nous fait du moins sentir, que nous avons en nous-mêmes, la facilité d'être aussi heureux, & qu'avec les mêmes desirs, il suffit d'invoquer le Dieu d'amour, pour être comblé des mêmes faveurs, & sentir les mêmes transports.

Dans la carriere que tant de beaux génies m'ont ouverte, il est donc facile de distinguer ceux qui l'emportent sur tous les autres. Ce sont sans-doute les écrivains, qui fuyant toute idée d'obscénité grossiere, ont apprivoisé les cœurs les plus farouches, & sont venus à bout de vaincre la pudeur, sans la révolter. Il étoit trop juste qu'ils fussent couronnés de myrtes, par les mains des graces, à demi-nues; j'en sais même parmi mes anciens amis, à qui je décernerois l'honneur du triomphe.

Je viens à toi, puissant maître dans l'art des voluptés, toi qui te fais un jeu de suspendre ma respiration, & d'enchanter mon ame, quand tu ne me sembles chercher qu'à *l'amuser*: elle vole avec la tienne, autour de l'aimable Zéinis: avec quelle joie, je vois l'amour allumer enfin des desirs, qu'il eut tant de peine à effleurer! Que l'exemple de cette jeune enfant, ne vous fasse point trembler, bergeres; ce mal que vous lui voyez souffrir, est indispensable, lorsque l'amour fait sa premiere entrée dans un cœur: partagez seulement l'émotion

qui fuit ce changement d'état, pour le desirer; & n'en craignez point la douleur. Le *cri* que vous entendez, est le cri d'une victoire, dont tout le fruit sera pour Zéïnis, & la gloire pour son vainqueur.

Poursuis, cher Crébillon, acheve des peintures qui enchantent l'univers; tous les objets que tu manies, variés sans-cesse avec un art admirable, forment une chaîne délicate de fleurs d'esprit & de sentiments du cœur, où le mien, aujourd'hui ravi, perdra tout son bonheur, lorsqu'il n'y sera plus attaché. Ah! pourquoi, encore une fois, pourquoi n'as-tu pas pardonné, que dis-je? applaudi à de tendres égarements, dont tu n'as pu te garantir toi-même? Mais désormais plus reconnoissant, que la volupté n'ait plus à gémir de te voir tremper son pinceau, dans des couleurs qu'elle désavoue.

Mais à quel genre de volupté plus épurée, suis-je parvenu? Ici l'églogue, la flûte à la main, décrit avec une tendre simplicité, les amours des simples bergers. Tircis aime à voir ses moutons paître, avec ceux de Sylvanire; ils sont l'image de la réunion de leurs coeurs. C'est pour lui qu'Amour la fit si belle; il mourroit de douleur, si elle ne lui étoit pas toujours fidelle. Là c'est l'Elégie en pleurs qui fait retentir les échos des plaintes & des cris d'un amant malheureux. Il a tout perdu, en perdant ce qu'il aime: il ne voit plus qu'à regret la lumiere du jour; il appelle sérieusement la mort,

en demandant raiſon à la nature entiere, de la perte qu'il a faite.

Il faut l'entendre exprimer lui-même la vivacité de ſes regrets, entrecoupés de ſoupirs. La pudeur augmentoit les attraits de ſon amante, qui la conſervoit dans le ſein même des plus grands plaiſirs, pour les rendre plus piquants. Avant lui, elle ne connoiſſoit point l'amour. Il ſe rappelle avec paſſion, celle qu'il lui inſpira pour la premiere fois, & tout le plaiſir mêlé d'une tendre inquiétude, qu'elle eût à ſentir une émotion nouvelle. Pendant combien d'années il l'aima, ſans oſer lui en faire l'aveu! Comme il prit ſur lui de lui déclarer enfin ſa paſſion, en tremblant. Hélas! elle n'en étoit que trop convaincue; tous ces beaux noms de ſympathie, ou d'amitié, la déguiſoient mal: elle ſentoit que l'amour ſe maſquoit, pour mieux la tromper; & peut-être ſans le ſavoir, aida-t-elle ce Dieu même à donner à ce parfait amant, autant de confiance, que ſon dangereux reſpect lui en avoit inſpirée à elle-même. Mais ſe rendre digne des faveurs de Sylvie, étoit pour Damon d'un plus grand prix, que de les obtenir. Aimer, être aimé, c'étoit pour ſon cœur délicat, la premiere jouiſſance; jouiſſance ſans laquelle toutes les autres n'étoient rien. La vérité des ſentiments étoit l'ame de leur tendreſſe, & la tendreſſe l'ame de leurs plaiſirs; ils ne connoiſſoient d'autres excès, que celui de plaire & d'aimer.

Pleure, (eh! qu'importe que l'on pleure, pourvu

qu'on ſoit heureux ?) pleure infortuné berger ; un cœur amoureux trouve des charmes à s'attendrir ; il chérit ſa triſteſſe ; les joies les plus bruyantes n'ont pas les douceurs d'une tendre mélancolie. Pourquoi ne pas s'y livrer, puiſque c'eſt un plaiſir, & le ſeul plaiſir, qu'un cœur triſte puiſſe goûter dans la ſolitude qu'il recherche ? Un jour viendra, que trop conſolé, tu regretteras de ne plus ſentir ce que tu as perdu. Trop heureux de conſerver ton chagrin & tes regrets, ſi tu les perds, tu exiſteras, comme ſi tu n'avois jamais aimé. Puiſque tu te crois inconſolable, goûtes toutes les douceurs de cette illuſion ; tâches même, s'il t'eſt poſſible, de la méconnoître, pour être encore mieux trompé. Pourquoi faut-il que nous ayions à nous défier de nos ſenſations les plus intimes & les plus cheres ? Sommes-nous réduits à chérir tellement l'erreur, que nous ayions à craindre de n'y être plus livrés ? Hélas ! oui, nos ſentiments les plus doux ſont involontaires, comme nos penſées. Il faut s'attendre, loin d'y pouvoir compter, que ceux qui nous flattent le plus, nous ſeront bientôt à charge. Plus on a l'imagination vive ; plus le cœur reçoit fortement les impreſſions ; plus on eſt volage ; il eſt trop impoſſible de ſentir long-temps & vivement, & par conſéquent, (j'en demanderois pardon au beau ſexe, ſi le général ne gagnoit pas ce que perd le particulier) l'inconſtance eſt le partage néceſſaire de ceux qui ſavent le mieux aimer.

Que de nouveaux traits je pourrois ajouter ici ! Parlerai-je de cette femme respectable qui craint de se livrer à l'objet de sa passion ? Elle accorde à l'idée de son amant, plus qu'à lui-même ; pourquoi ? C'est, lui dit-elle, que je n'ai à craindre avec votre idée, ni indiscrétion, ni inconstance, & que je la suppose en un mot, telle que je voudrois que vous fussiez. Se peut-il que deux cœurs faits l'un pour l'autre, puissent séparément être heureux, & que la nature trop industrieuse, ait imaginé les moyens de se passer de l'amour, qui en gémit ?

J'apperçois une fille aimable ; que l'amour conduit tremblante, au lit de son amant : l'hymen seul que sa générosité refuse, pourroit la rassurer ; elle se pâme dans les bras de Mélis, qui meurt d'amour dans les siens ; mais réservée dans ses plaisirs, elle modere si bien ses transports, qu'il n'est que trop sûr qu'elle ne confondra que ses soupirs. Elle se défie de l'adresse même du Dieu qu'elle chérit : tout Dieu qu'il est, elle ne l'en croit que plus trompeur. Sa virginité lui est moins chere que son amour ; sans-doute sa curiosité seroit voluptueusement satisfaite, avec celle de son amant : en faisant tout pour lui, elle croit à peine avoir fait quelque chose, parce que ce n'est point avec lui : elle sent bien encore qu'elle le refuse, moins qu'elle-même ; mais elle craint les fruits d'un amour éperdu ; elle n'entend plus que la voix d'un phantôme, qui lui dit de se respecter. Quelqu'ex-

cessive que soit la tendresse d'un cœur, qui n'avoit jamais aimé, elle n'est point à l'épreuve de l'infamie, comme l'amour qu'elle a pour son amant ne seroit point à l'épreuve du mépris. Dieu d'amour, se peut-il qu'une foible mortelle, que tu as séduite par tes plaisirs, conserve encore en aimant, tant de retenue, de force & de vertu !

Mais quels sont ces deux enfants de différent sexe, qu'on laisse vivre seuls paisiblement ensemble ? Qu'ils seront heureux avec le temps ! Non, jamais l'amour n'aura eu de si tendres, ni de si fideles serviteurs. Sans éducation, & par conséquent sans préjugés, livrés sans remords à une mutuelle sympathie, abandonnés à un instinct plus sage que la raison, ils ne suivront que ce tendre penchant de la nature, qui ne peut être criminel, puisqu'on n'y peut résister, & qui est une vertu, dans un cœur incapable de tromper. Voyez ce jeune garçon : déjà il n'est plus homme, sans s'en appercevoir. Quel nouveau feu vient de s'allumer dans ses veines ! il n'a plus les mêmes goûts ; ses inclinations changent avec sa voix. Pourquoi ce qui l'amusoit, l'ennuie-t-il ? Tout occupé de son nouvel être ; il cherche à débrouiller le chaos de la nature ; il sent, il desire, sans trop savoir ce qu'il sent, ni ce qu'il desire ; il entrevoit seulement par l'envie qu'il a d'être heureux, la puissance qu'il a de le devenir. Ses desirs confus forment un voile, qui dérobe à sa vue le bonheur qui l'attend. Consolez-vous, jeunes bergers, le flambeau de

l'amour diſſipera bientôt les nuages qui retardent vos beaux jours. Les plaiſirs après leſquels vous ſoupirez, ne vous ſeront pas toujours inconnus; la nature vous en offrira par-tout l'image; elle eſt attentive au bien-être de ceux qui la ſervent. Deux animaux s'accoupleront en votre préſence; vous verrez des oiſeaux ſe careſſer ſur une branche; *tout vous* ſera *de l'amour une leçon vivante*. Que de réflexions vont naître de ce nouveau ſpectacle! juſqu'où la curioſité ne portera-t-elle pas ſes regards? L'amour l'aiguillonne; il veut inſtruire l'un par l'autre; il a fait la gorge de la bergere, différente de celle du berger: elle ne peut reſpirer, ſans qu'elle s'éleve, malgré la contrainte de la pudeur, comme pour s'attirer autant de deſirs, que de regards. Penſées naïves, deſirs, inquiétudes, c'eſt alors que tout ſe dit ſans fard, qu'on ne ſe diſſimule aucuns ſentiments; ils ſont trop nouveaux, trop vifs, pour être contenus.

Mais n'y auroit-il point encore d'autres différences? Oh! oui, & même beaucoup plus conſidérables. C'eſt la roſe, que le trop heureux hymen reçoit quelquefois des mains de l'amour, roſe vermeille dont le bouton eſt à peine éclos, qu'elle veut être cueillie: roſe charmante, dont chaque feuille ſemble couverte & entourée d'un fin duvet, pour mieux cacher les amours qui y ſont nichés, & les ſoutenir plus mollement dans leurs ébats. Surpris de la beauté de cette fleur, avec quelle avidité le berger la conſidere! Avec quel plaiſir

il la touche ! Le trouble de ſon cœur eſt marqué dans ſes yeux. La bergere eſt auſſi curieuſe d'elle-même pour la premiere fois ; elle avoit déjà vu ſon joli viſage dans l'onde : le même miroir va lui ſervir, pour contempler les charmes ſecrets qu'elle ignoroit.

Mais elle découvre à ſon tour toute la différence qu'il y a entr'elle & ſon berger. Qu'elle lui rend bien toute ſa ſurpriſe ! Toute émue, elle y porte la main en tremblant, elle le careſſe, & quoiqu'elle en ignore encore l'uſage, ſon cœur bat ſi vîte, qu'elle ne ſe connoît preſque plus. Mais enfin lorſque la nature lui ſuggere cet uſage, elle le regarde comme un monſtre ; la choſe lui paroît abſolument impoſſible : elle ne ſait pas, la pauvre *Nicette*, tout ce que peut l'amour.

L'idée du crime n'a point été attachée à toutes ces recherches ; elles ſont faites pour de jeunes cœurs, qui ont beſoin d'aimer, avec une pureté même, que jamais n'empoiſonna le repentir. Heureux enfants ! qui ne voudroit l'être comme vous ? Bientôt vos jeux ne ſeront plus les mêmes, mais n'en ſeront pas moins innocents ; le plaiſir n'habite jamais des cœurs impurs & corrompus. Quel plus digne d'envie ! vous ignorez ce que vous l'un à l'autre ; cette douce habitude de ſe voir ceſſe, la voix du ſang ne déconcerte point ur ; il n'en vole que plus vîte auprès de vous, ſerrer vos liens, & vous rendre plus fortu-Ah ! puiſſiez-vous vivre toujours ignorés dans

cette paisible solitude, sans connoître ceux à qui vous devez le jour! Le commerce des hommes seroit fatal à votre bonheur; un art imposteur corromproit la simple nature, sous les loix de laquelle vous vivez heureux : en perdant votre ignorance vous perdriez tous vos plaisirs.

Quels plaisirs, grands Dieux! que ceux de l'amour! quels charmes plus séducteurs, plus ravissants! Peut-on appeller plaisirs, tout ce qui n'est point l'amour? On goûte encore ses bienfaits, même après qu'on les a reçus. Heureux ceux que la nature a doués d'organes vigoureux! pour eux tous les jours se levent sereins & voluptueux; pour eux la jouissance est un vrai besoin sans-cesse renaissant, & le besoin est le pere du plaisir. Mais plus heureux encore, ceux dont l'imagination vive & lubrique tient toujours les sens dans *l'avant-goût* du plaisir! Examinez leurs yeux, & jugez, si vous pouvez, s'ils vont au plaisir, ou s'ils en viennent. Non-seulement des amants ainsi organisés, sentiront de plus grands transports, mais jouissant encore long-temps après la jouissance, les restes de leur plaisir leur seront chers & précieux : voyez comme ils les ménagent, les chérissent, les prolongent; leur état est si charmant, qu'ils planent, pour ainsi dire, sur ses délices, comme feroit la volupté même : ils voudroient ne les perdre jamais.

Dans le souverain plaisir, dans ces moments divins, où l'ame semble nous quitter, pour passer

dans l'objet adoré, où les deux amants ne forment plus qu'un même cœur, qu'un même esprit animé par l'amour, à force de sentir, on ne sent rien, du moins on ne distingue aucune sensation; on est ravi, transporté, & ces transports sont les seuls éloges dignes de la beauté.

Mais quelque vifs que soient ces plaisirs, qui remplissent parfaitement notre ame, ce ne sont jamais que des plaisirs; l'état seul qui leur succede, est la vraie volupté. L'ame alors, moins enivrée, est à elle-même précisément autant qu'il faut, pour contempler toute la douceur de son état, & jouir de sa situation. Plus on a parfaitement servi l'amour, plus on goûte le prix de ses services; tel est le bonheur de l'ame en ces moments délicieux, qu'elle ne desire rien, si ce n'est de les faire durer long-temps.

Ne m'approchez pas, mortels fâcheux & turbulents, laissez-moi goûter à longs traits les faveurs de Céphise. Je suis anéanti, j'ai à peine la force d'ouvrir les yeux fermés par l'amour : mais que cette langueur a de délices! Je vois encore Céphise; elle est entre mes bras, mes mains aiment à s'égarer, par-tout où l'amour les conduit, il n'y a pas dans tout son beau corps, une seule partie que je ne couvre de mes baisers. Ah! Dieux! que d'attraits! & que d'hommages réels mérite l'illusion même! Que ne puis-je toujours ainsi vous voir, bergere? Votre idée me suivant par-tout, me tiendroit lieu de vous-même: l'idée de la beauté

vaut la beauté même, & souvent est encore plus séduisante. Doux souvenir de mes plaisirs passés, ne me quittez jamais! De quelle douce & molle volupté, je me sens pénétré! Dieux puissants! se peut-il que les organes du corps suffisent à tant de bonheur? Non, de si grands biens ne peuvent appartenir qu'à l'ame, & je la reconnois immortelle à ses plaisirs.

Amour, combien peu sentent le prix de tes bontés! combien peu se respectent eux-mêmes dans les bras de la volupté! Oui, ceux qui sont capables de la moindre distraction, ceux à qui tes plaisirs ne tiennent pas lieu de tous les autres, pour qui tu n'es pas tout l'univers, ceux-là, dis-je, indignes du rang de tes élus, le sont de tes faveurs: plus ils te sacrifient, plus ils souillent tes autels, & profanent ton temple. Ce sont des impudiques, & non des voluptueux, assez semblables à ces victimes de la débauche publique, qui sont forcées de jouer tes plaisirs, pour en donner.

Mais ne crains rien, Céphise, si ces impures m'ont quelquefois séduit par leurs attraits, c'étoit pour mieux t'assurer mon cœur, comme je ne crains pas qu'un libertin me ravisse le tien. Nous sentons trop vivement l'un & l'autre: nous avons connu ensemble tout le prix de la tendresse & de la volupté. Avec quel transport je me rappelle, jusqu'aux moindres discours que tu soupirois la premiere fois que la conquête de ton cœur, fût

la récompense du mien, & ce combat enchanteur de la vertu, de l'estime, & de l'amour! Comme à des mouvements ingrats, il en succéda peu-à-peu de plus doux, qui ne t'inquiétoient pas moins! Je vois tes paupieres mourantes, prêtes à fermer des yeux adoucis & arrosés des premieres larmes d'amour; le rideau du plaisir fut bientôt tiré devant eux; la force t'abandonnoit avec la raison, tu ne savois ce que tu allois devenir; tu craignois... (hélas! que cette simplicité ajoutoit à tes charmes & à mon amour!) tu craignois de tomber en foiblesse & de mourir, au moment même que tu allois sentir le bien d'être, & le plus grand des plaisirs. De quelle volupté encore ta tendresse fut suivie! un doux silence succede aux plus violents transports. Dieux! respectez l'égarement d'une aimable mortelle, qui s'oublie dans les bras qu'elle adore: elle est égale à vous en ces moments!

Pourquoi faut-il, amour, que le don de sentir n'ait pas été accordé à toutes les femmes, avec celui de plaire? Le bonheur d'aimer, de jouir de ce qu'on aime, ne devroit-il pas toujours faire goûter le grand plaisir, à qui a le pouvoir de le procurer? Peut-être ce bonheur est-il si grand, lorsque tout est réciproque, qu'un cœur trop sensible pourroit à peine y suffire, s'il n'étoit quelquefois diminué par l'insensibilité des bergeres. Mais comment, si tendrement aimées, jouissent-elles seules des faveurs de l'amour? Ce Dieu ne pouvoit apparemment mieux punir les insensibles, qu'en ne leur faisant point partager ses douceurs.

O ! vous qui baissez les yeux aux paroles les moins chatouilleuses, précieuses & prudes, loin d'ici. La pudeur que vous affectez, est fille du caprice & des préjugés : mais la volupté est la mere du plaisir, & son privilege la dispense de vous respecter, d'autant plus que vous n'êtes pas vous-mêmes, à ce qu'on dit, si austeres dans le deshabillé. Loin d'ici, race dévote, qui n'avez dans le cœur que le germe de tous les vices, & pas une vertu. Etouffer les dons de la nature, c'est être indigne de vivre; être hypocrite, c'est reprocher au créateur d'avoir fait l'homme pour le plaisir, & tromper l'univers.

Disparoissez aussi, courtisannes impudiques : il sortit moins de maux de la boîte de Pandore, que du sein de vos plaisirs ; hélas ! que dis-je, des plaisirs ! Eh ! en fut-il jamais sans les sentiments du cœur ? plus vous prodiguez vos faveurs, plus vous offensez l'amour, qui les désavoue. Livrez vos corps aux satyres; ceux qui s'en contentent en sont dignes : mais vous ne l'êtes pas d'un cœur né sensible. La crainte & les regrets empoisonnent des plaisirs que vous ne partagez pas. Vous vous prostituez en vain ; en vain vous cherchez à m'éblouir par tous vos charmes ; ce n'est point la jouissance des corps, c'est celle des ames qu'il me faut. Amour, pourquoi combles-tu de l'excès de tes bontés ceux qui ne sont pas voluptueux ? Le plaisir qui ne conduit pas à la volupté, est-il un plaisir? Quoi, tu cedes à la brutalité, toi qui n'es Dieu que par la volupté même !

On confond trop communément le plaisir avec la volupté, & la volupté avec la débauche. Tâchons de marquer la différence essentielle qui se trouve entre toutes ces choses. Que la physique même nous éclaire ici; l'étude de la nature n'est pas sans plaisir pour un esprit voluptueux.

Nos sens sont le siege du plaisir. Il dépend de la tension & du chatouillement des nerfs. Dans le souverain plaisir, les nerfs sont aussi tendus, qu'ils puissent l'être, pour ne pas causer de la douleur. Un point forme la barriere, qui la sépare du plaisir; celle de l'instinct & de la raison, n'est pas plus mince. Ce n'est donc que dans les sens qu'il faut chercher le plaisir; les sensations d'esprit les plus agréables, ne sont que des plaisirs moins sensibles.

Mais la volupté veut être recherchée plus loin; elle nous manqueroit souvent, si nous ne l'attendions que des sens. S'ils lui sont nécessaires, ils ne lui suffisent pas; il faut que l'imagination supplée à ce qui leur manque. C'est elle qui met le prix à tout; elle échauffe le cœur, elle l'aide à former ses desirs, elle lui inspire les moyens de les satisfaire. En examinant le plaisir, qu'elle passe, pour ainsi dire, en revue, le microscope dont elle semble se servir, le grossit & l'exagere: c'est ainsi que la volupté même, cet art de jouir, n'est que l'art de se tromper, comme faisoit cette femme dont parle Montagne, qui regardoit son amant avec une loupe, pour grossir son point de vue. Ah! si

je me trompe, en augmentant le plaisir de mes sensations & mon bonheur, puissé-je me tromper toujours ainsi !

Mais puisque la volupté & tous les sentiments de tendresse, que l'amour inspire, résident moins dans les puissances du corps, que dans celles du cœur, le plaisir ne sauroit fuir l'homme le plus bazé, pourvu que son imagination ne le soit pas ; les mouvements lascifs ont beau abandonner certaines parties, s'ils remontent à la tête & s'y conservent, ce dépôt précieux éleve l'ame sur les débris du corps. *Autereau* a fait dans un âge fort avancé des ouvrages tendres & voluptueux. Jamais peut-être le cœur ne fut plus intéressé que dans sa *Magie de l'amour* qu'il composa à 75 ans, dans le sein de la misere.

Pour avoir renoncé à l'amour ; on n'en est souvent que plus digne de peindre ses voluptés ; peut-être les sent-on, d'une maniere recherchée, & plus philosophique. Tout est volupté pour un homme d'esprit, tout est sentiment pour un cerveau bien organisé, tandis qu'un sot connoît à peine le plaisir. Ses nerfs cependant peuvent entrer en convulsion depuis le sommet de la tête, jusqu'à la plante des pieds ; mais comme ils sont engourdis & difficiles à remuer à leur origine, jamais, & cela faute d'imagination, ils ne goûteront la volupté. L'esprit seul y conduit tellement, que je suis très-persuadé, que, si tous les hommes avoient précisément la même imagination, ils seroient tous

également voluptueux. Esprits mobiles & déliés ; qui coulez librement dans mes veines, puissiez-vous toujours au gré de mes desirs, faire voler le plaisir dans mon cœur !

Vous êtes Allemand, Baron, & votre manie est de paroître voluptueux : non, vous n'aurez jamais l'honneur de l'être. Si la volupté est à l'ame, ce que le plaisir est au corps, le défaut de votre imagination ne vous permettra tout au plus d'être que débauché : or qu'est-ce que la débauche ? L'excès du plaisir, sans le goûter. Vous pourrez, je le sais, faire des miracles en amour, vous pourrez vous signaler par d'éclatants exploits ; tel est l'empire du corps, qu'il peut toujours donner à l'ame, malgré elle, dans certaines circonstances, un plaisir violent, qu'elle se pardonne à peine d'avoir goûté, dans le sein de la rage & du désespoir. Contentez-vous d'en prendre, & d'en donner chaque jour ; mais puisque vous n'avez ni finesse, ni délicatesse dans votre façon de sentir, le moyen de connoître la volupté, ce plaisir qui s'augmente par la réflexion ; semblable en quelque sorte à ces rayons de lumiere, qui tombent sur la surface des corps solides ! Ne vous suffit-il donc pas, petit fils d'Alcide, d'avoir dans le sang tous les feux de Cythere & de Lampsaque, & de pouvoir dépenser beaucoup, sans passer pour dissipateur, tandis que tant d'honnêtes gens, économes forcés d'une foible santé, minés par l'étude & le plaisir, privés de leurs pre-

miers resſorts, ſont réduits à ſuppléer à tout par l'art & le génie. Que ne voudrois-je point imaginer, belle Céphiſe, pour vous dédommager de mon peu de vigueur ? Avec quelle adreſſe, quelle induſtrie, quelle vivacité, je voudrois me replier ſur mon plaiſir, pour vous en donner ? Quel charmant badinage aſſaiſonne la volupté, que le deſir ſoutient ! L'avant-goût du plaiſir, ne vaut-il donc pas le dégoût qu'il traîne le plus ſouvent à ſa ſuite ? Enfin la tendreſſe ne ſeroit-elle point comparable aux plaiſirs des ſens ? Mais que dis-je ! comme il eſt des phyſionomies, qui ſans être belles, ſont préférées à la beauté même, il eſt, à mon avis, des plaiſirs de l'ame fort au-deſſus des plaiſirs du corps ; je parle de ces tendreſſes infiniment pures, de ces exquiſes ſenſations d'amour, de ces goûts ſi vifs & ſi intimes, que la volupté même ſemble diſtiller, pour ainſi dire, goutte à goutte, au fond de nos ames. Alors en effet, elles ſont réellement enivrées, & comme remplies de la perfection de leur état, qu'elles ſe ſuffiſent à elles-mêmes, & ne deſirent rien. Pourquoi ne puis-je peindre ici un état délicieux que je ſens ſi bien ? Ou pourquoi ſens-je ſi bien ce que je ne puis exprimer ? Si les cœurs qui ſont pénétrés de cette divine façon de ſentir, ſont parfaitement heureux, que je plains ceux, à qui des organes peu délicats ne permettent pas de connoître cette eſpece de Métaphyſique de la tendreſſe, & de nos ſentiments les plus déliés ! Oüi, j'en jure par l'a-

mour même, j'ai vu des moments, *Dieux quels moments* ! où ma Céphiſe éperdument livrée à la plus douce ſympathie des cœurs, aux délices de la ſituation la plus raviſſante, mépriſoit dans mes bras des faveurs, qu'elle prétendoit que l'amour, en pareil cas, eût dédaignées lui-même.

Toute ame, pour ainſi parler, du moins plus âme que corps. Dieux, quelle exiſtence, diſoit-elle ! Quelle plus douce façon de ſentir ! Non, je n'avois point encore connu l'amour..... Rejetant enſuite tous autres ſentiments plus vifs, ſans-doute parce qu'ayant moins de douceurs, ils nous violentent en quelque ſorte par l'excès même de leur vivacité, à-peu-près comme ces pieces comiques, qui arrachent trop vîte de l'ame, l'impreſſion d'une belle tragédie; laiſſe-moi, ajoutoit-*elle*, *laiſſe*-moi goûter en paix & ſans mêlange, un bien-être auſſi grand & auſſi parfait; le plaiſir corromproit mon bonheur.

Je regarderois Céphiſe, avec le même attendriſſement qu'elle m'avoit communiqué. Tant d'amour avoit fait couler quelques larmes de ſes yeux, qui en étoient plus beaux. Son cœur ne ſuffiſant point à une auſſi douce mélancolie d'amour, n'avoit pu contenir le torrent de tendreſſe ineffable dont il étoit inondé. Mais enfin, les ſens ſe réveillant peu-à-peu, & ne voulant plus rien perdre de leurs *droits*, j'obtins à l'ombre de cè myſtere, ce que depuis long-temps ne m'avoit pas tout-à-fait accordé une paſſion trop prudente. Alors, nos ébats devenus

plus lascifs, sans en paroître moins tendres; non, reprit Céphise, tu ne connois point encore mes transports, je voudrois que toute mon ame passât dans la tienne.

J'avois déjà quatre fois sacrifié au tendre amour: Céphise toute en feu, croyoit toucher à chaque instant l'heureux terme de ses plaisirs: mais soit que l'amour fût encore concentré au fond de son cœur, soit que son tempérament trop irrité, ne répondît pas à l'ardeur de ses desirs, & qu'un seul mouvement ingrat, renvoyant le plaisir, de plus loin qu'il n'étoit venu, lui fît perdre le fruit d'une infinité d'autres mouvements plus doux, je la vis désespérée, témoigner en frémissant, qu'elle ne pouvoit supporter l'agitation où elle étoit: son transport s'éleva par degrés, jusqu'à la fureur: elle éprouvoit dans mes bras le sort de *Tantale*. Le moyen de ne pas mettre tout en œuvre, pour calmer ce qu'on aime, & faire jouir un aimable objet, qui reçoit de nouveaux charmes, par la vivacité avec laquelle il desire la jouissance! Un cinquieme sacrifice put à peine appaiser cette colere des sens mal satisfaits, & j'avoue, à ma honte, que je tremblois qu'il n'en fallût un sixieme. Enfin des mouvements plus doux rappellerent la molle volupté; mes yeux étoient enflammés; Céphise ouvrit les siens, & voyant le vif intérêt que je prenois au succès de ses plaisirs, combien de baisers pris & rendus coups sur coups; combien de caresses sans-cesse redoublées! l'air élevé, animé, dont

je l'encourageois, dont je présidois au combat; tout plein du Dieu dont j'étois possédé, alors, moins agitée, d'une voix douce & d'un regard mourant, enfin, dit-elle,... ah ! viens vîte, cher amant; viens dans mes bras, que j'expire dans les tiens.

Quelle maîtresse, grands Dieux ! Juges si je l'adore, si je cesserai un instant de l'aimer ! si elle a besoin d'être jeune, comme *Hébé*, & belle, comme la *Vénus* de *Praxitelle*, pour partager vos autels.

Mais à son tour Céphise est contente, elle a pour amant, un grand maître dans l'art des voluptés : sans lui, le monde entier est un *désert* pour elle; avec lui elle possede *l'univers*. Amour est le plus pauvre des Dieux; pour toutes richesses, il ne m'a donné qu'un cœur, & à Céphise que des fleurs pour l'enchaîner. Mais je dois le dire ici, que ce cœur est différent de tous les autres ! Complaisant, tendre, amoureux, respectant toujours les volontés de mon amante, n'en ayant point d'autres, & osant à peine murmurer de ses plus injustes rigueurs, pendant combien d'années je me suis contenté, à l'exemple de *Montagne*, que dis-je, je me suis trouvé trop heureux des *simples baisers & attouchements* qu'on vouloit bien m'accorder ! Un cœur que je n'aurois pas cru digne, ni d'elle, ni de moi, si je lui avois connu un défaut, un cœur, enfin d'autant plus parfait, d'autant plus intéressant à ses yeux, qu'il est plus malheureux.

Si rien ne doit jamais dégoûter un amant de l'objet qu'il aime, si rien ne doit suspendre un service,

dont

dont l'amour permet la célébration ; rien aussi ne doit rendre infracteur de la foi, qu'on a jurée à sa maîtresse. Belles, vous jugerez vos amants par leur générosité, c'est la balance des cœurs. Veulent-ils forcer vos goûts, violer votre prudence, & sans égard pour de trop justes frayeurs, vous exposer aux suites fâcheuses d'une passion sans retenue ? Soyez sûres, qu'ils vous trompent, qu'ils ne sont qu'impétueux, que vous n'êtes pas vous-mêmes ; ce qu'ils aiment le plus en vous, & qu'en un mot ; c'est à leur seul plaisir qu'ils sacrifient.

Telle est la distinction avec laquelle un véritable amant sert l'amour. A-t-il une maîtresse avide ? ce que le corps lui refuse, est abondamment compensé par le mérite & les recherches de l'industrieuse volupté. Sur-tout,

Il ne perd point à connoître
Un temps destiné pour jouir.

S'il examine quelquefois ; ce n'est que pour augmenter son plaisir.

Convenons donc que les plus impuissants efforts d'un amant voluptueux, tournent plus à la gloire de l'amour, que le plaisir fugitif de ces especes d'animaux, qui ne sentiroient rien, sans la force & l'élasticité de leurs organes. Le voluptueux seul, à l'ombre de la volupté, réunit toutes les illusions, seul il jouit de toutes ses idées, il les appelle, il les réveille, & caresse en quelque sorte celles qui

lui plaisent ; au gré de son imagination lubrique ; non que je sache, comment l'imagination broie ses couleurs ; mais l'image du plaisir qui en résulte, paroît être le plaisir même.

Suivons par-tout le voluptueux, dans ses discours, dans ses démarches ; comme dans ses plaisirs. Il distingue la volupté du plaisir, comme l'odeur de la fleur qui l'exhale, ou le son de l'instrument qui le produit. Voyez comme il écoute, & prête à chaque instant l'oreille à la voix secrete de ses sens ! Pourquoi ? C'est pour mieux entendre le plaisir : il croiroit ne l'avoir pas senti, s'il ne l'attiroit exprès. A-t-il entre ses mains le bouquet de *Thérése* ? Comme il le considere ! il y trouve plus d'amours, que de fleurs ; il le respire avec la plus tendre & la plus naïve volupté ; un feu secret s'allume dans ses veines : quelle douce émotion ! & quelle en est la cause ? *C'est qu'il étoit contre le cœur de sa chere Thérése* : il voudroit expirer, comme lui, sur son sein.

C'est ainsi que l'art ajoute à *la nature*, & fait la varier à l'infini. Le voluptueux sensible à tout, ne veut rien perdre, & ne perd rien. Pour être heureux, il n'a qu'à vouloir. La volupté est l'objet de tous ses projets & de tous ses voeux : il ne fait pas un pas, pas un geste, qui ne tende vers elle. S'il jouit des bienfaits de l'amour, mille jouissances préliminaires précedent la derniere jouissance : il ne veut arriver au comble des faveurs, que par d'imperceptibles degrés. Sur-tout, il veut qu'on lui résiste, autant qu'il faut pour augmenter ses plaisirs.

S'il se promene, le plus beau lieu, le chant des oiseaux, un ciel serein & tempéré, un air rempli du parfum des fleurs, un bosquet impénétrable aux rayons du soleil, où l'on goûte la double volupté d'être au frais & de lire *Chaulieu*, le gazon le plus fin, le plus touffu, qu'on foule avec sa maîtresse, dans un endroit du bois si écarté, que les regards profanes n'y peuvent pénétrer; la plus belle vue, la plus belle allée, celle où Diane se promene elle-même avec toute sa cour; le lever de l'aurore, & du soleil; la magnifique couleur de pourpre, qui se jouant dans le brun des nues, à son couchant, forme la plus superbe décoration; les rayons argentés de la lune, qui consolent les voyageurs de l'absence du soleil; les étoiles, qui semblent autant de diamants, dont l'éclat est relevé par le fond bleu, auquel elles sont attachées: ces nuits plus belles que les plus beaux jours, qui répandent leur rosée, pour désaltérer la terre, & leurs pavots, pour délasser les mortels fatigués, & endormir les maris jaloux: ces nuits vertes, plus belles encore, que forment les arbres touffus des forêts, nuits qui inspirent les plus douces rêveries, où l'ame contente, recueillie, se caressant elle-même, enchaîne ses pensées volages, dans les bornes charmantes de l'amour: ombre impénétrable aux yeux des Argus, où il suffit d'être seul, pour desirer d'être avec vous, Céphise, & d'être avec vous, pour être heureux; que dirai-je enfin? il faudroit décrire l'univers; toute la nature est dans un cœur qui sent la volupté.

Vous connoissez à présent combien la volupté differe du plaisir. Voici la différence, qui se trouve entr'elle, & la débauche.

La volupté est peut-être aussi différente de la débauche, que la vertu l'est du crime. Les cœurs corrompus ne peuvent être vertueux, & ceux-ci ne peuvent être débauchés, ou criminels.

Le plaisir est de l'essence de l'homme, & de l'ordre de l'univers. La débauche seule, & tout ce qui nuit à l'intérêt de la société, est crime ou désordre ; je n'en connois point d'autre, ni de vertu, que celle qui est utile à l'état. Le goût du plaisir a été donné à tous les animaux, comme un attribut principal ; ils aiment le plaisir pour lui-même, sans porter plus loin leurs idées. L'homme seul, cet être raisonnable, peut s'élever jusqu'à la volupté : car quel plus beau, quel plus magnifique apanage de la raison ? Il est distingué dans l'univers par son esprit ; un choix délicat, un goût épuré, en rafinant ses sensations, en les redoublant en quelque sorte par la réflexion, en a fait le plus parfait, c'est-à-dire le plus heureux des êtres. S'il est malheureux, il faut croire que c'est par sa faute, ou par l'abus qu'il fait des dons de la nature.

Nous devons le bien d'être au seul plaisir ; c'est lui qui a tissu la chaîne qui lie les hommes & les animaux : il me parle par mes organes, & m'attache à la vie. Philosophes indignes d'un si beau nom, vous voulez en vain me faire regarder la

mort, comme un bien; non, vous ne connoissez point le prix de la vie, c'est le plus grand de tous les biens; sans elle, après quel bonheur imaginaire courez-vous? Qui hait le jour qu'il respire, & craint la mort est doublement hypochondriaque.

Le voluptueux aime la vie, parce qu'il a le corps sain, & l'esprit libre; amant de la nature, il en adore les beautés, parce qu'il les connoît mieux qu'un autre: ses yeux se ferment à la lumiere sans frayeur, mais non sans regrets; il se plaint du destin cruel qui l'arrache à un spectacle, dont il ne peut se rassasier. Malheureusement chaque spectateur y est aussi inutile, que renouvellé sans-cesse. Amoureux, sensible à tout, inaccessible au dégoût, il ne comprend pas comment ce poison vient infecter les cœurs, ni par quel fatal désordre, le roi des êtres animés, celui qui par son excellence se trouve en état de jouir de tous les autres, peut s'ennuyer sur la terre: entouré de voluptés, admirateur des phénomenes, qui frappent le plus ses sens, rien ne le trouble; son ame est toujours dans la même assiette, soit que Jupiter s'arme de la foudre, soit qu'Eole respectant le calme de la mer, elle offre à nos yeux, comme une nape, d'huile, qui est la plus belle image de la paix, ou que les vents déchaînés soulevent les flots, qui dans leur furie, effrayant tableau de la guerre, menacent de nous engloutir. Catulle rit des rigueurs de l'hiver; comment les craindroit-il? Les feux de l'été sont dans son cœur, & c'est

l'amour qui les allume couché avec sa maîtresse; la pluie, le vent, la grêle, la vaine fureur des éléments augmentent ses plaisirs.

Si l'hiver cesse, c'est la nature, qui prend ses habits de printemps, & nous invite à prendre les nôtres; faisons passer dans nos cœurs l'émail des prés, & la verte gaieté des champs; parons notre imagination des fleurs charmantes, qui rient à nos yeux. Belles, parez-en votre sein; c'est pour vous qu'elles viennent d'éclore : mais prenez autant d'amours, que de fleurs : reveillez-vous avec la nature, enivrez-vous d'amour, comme les prés s'enivrent de leurs ruisseaux. Chaque être vous adresse la parole, seriez-vous sourdes à sa voix? Voyez ces oiseaux; à peine éclos, leurs aîles les portent à l'amour; les fleurs même se marient; chaque chose est occupée à se reproduire : mais si l'instinct jouit plutôt que l'esprit, l'esprit goûte mieux que l'instinct.

Venez, vous qui en avez tant, Philis; venez; descendons dans ce vallon tranquille; tout dort dans la nature, nous seuls sommes éveillés; venez sous ces arbres, où l'on n'entend que le doux bruit de leurs feuilles; c'est le Zéphir amoureux qui les agite; voyez comme elles semblent planer, l'une sur l'autre, & vous font signe de les imiter!

Parlez, Philis, ne sentez-vous pas quelque mouvement délicat, quelque douce langueur, qui surpasse toutes les autres voluptés? Oui, je vois l'heureuse impression que vous fait ce mystérieux

asyle : le brillant de vos yeux s'adoucit, votre sang coule avec plus de vîtesse, il éleve votre beau sein, il anime votre cœur innocent.

En quel état suis-je ! quels nouveaux sentiments, dites-vous !... Venez, Philis, je vous les expliquerai, il y a long-temps que j'ai senti la même chose pour vous.

Votre vertu s'éveille, elle craint la surprise même qu'elle a ; la pudeur semble augmenter vos inquiétudes, avec vos attraits : votre gloire rejette l'amour, mais votre cœur ne le rejette pas.

Vous vous révoltez en vain ; chacun doit suivre son sort : pour être heureux, il n'a manqué au vôtre, que l'amour : vous ne vous priverez pas d'un bonheur, qui redouble, en se partageant ; vous n'éviterez pas les pieges que vous tendez à l'univers : qui balance, a pris son parti.

O ! si vous pouviez seulement sentir l'ombre des plaisirs, que goûtent deux cœurs qui se sont donnés l'un à l'autre, vous redemanderiez aux Dieux tous ces ennuyeux moments, que votre cœur oisif a laissés passer sans aimer !

Quand une belle s'est rendue, qu'elle ne vit plus, que pour celui qui vit pour elle ; que ses refus ne sont plus qu'un jeu nécessaire ; que la tendresse qui les accompagne, autorise d'amoureux larcins, & n'exige plus qu'une douce violence ; que deux beaux yeux, dont le trouble augmente les charmes, demandent en secret ce que la bouche refuse ; que l'amour éprouvé de l'amant est cou-

ronné de myrte par la vertu même ; que la raison n'a plus d'autre langage que celui du cœur ; que..... les expressions me manquent, Philis, tout ce que je dis n'est pas même un foible songe de ces plaisirs. Aimable foiblesse ! douce extase ! c'est en vain que l'esprit veut vous exprimer, le cœur même ne peut pas vous comprendre.

Vous soupirez, vous sentez les respectables approches du plaisir ! Amour, que tu es adorable ! Si ta seule peinture peut donner des desirs, que ferois-tu toi-même ?

Jouissez, Philis, jouissez de vos charmes : n'être belle que pour soi, c'est l'être vainement, c'est l'être pour le tourment des hommes.

Ne craignez ni l'amour, ni l'amant ; une fois maîtresse de mon cœur, vous le serez toujours. La vertu conserve aisément les conquêtes de la beauté.

J'aime, comme on aimoit, avant qu'on eût appris à soupirer, avant qu'on eût fait un art de jurer la fidélité ; je n'ai qu'un cœur à vous offrir : mais il est tendre comme le vôtre. Unissons-les, & nous connoîtrons à la fois, & le plaisir, & cette tendresse plus séduisante, qui conduit à la plus pure volupté des cœurs. . . . .

C'est ainsi que tout ravit, tout enflamme un cœur sensible & amoureux ; chaque beauté l'extasie, chaque être inanimé lui parle & le remue, chaque partie de la création le remplit de volupté.

Chaque homme porte donc en soi le germe de

son propre bonheur, avec celui de la volupté. La mauvaise disposition, ou le dérangement des organes nous empêche d'en profiter; cependant je pense, que pour être aussi heureux, qu'il est possible de le devenir, il n'y a qu'à s'appliquer à connoître son tempérament, ses goûts, ses passions; & savoir en faire un bon usage; agir toujours en conséquence de ce qu'on aime, satisfaire tous ses desirs, c'est-à-dire tous les caprices de l'imagination; si ce n'est pas là le bonheur, qu'on me dise donc où il est. Laissons dire Zénon, Possidonius & tous ses sectateurs, ils ont eux-mêmes prouvé que la douleur est un mal, & que le Sage n'a point de droit de se soustraire d'un joug imposé à tous. Que dis-je? la douleur est le plus grand des maux; la plupart des philosophes lui ont donné le droit d'abréger nos tourments: mais qui a du plaisir à sentir, est, selon moi, digne de vivre, & doit aimer la vie. Quoi qu'on en dise, quoique chantent nos poëtes, quand on a su profiter de tous les heureux moments, cueillir toutes les fleurs semées sur le fonds de la vie, c'étoit la peine de naître, de vivre & de mourir. *La mort*, dit Lucrece, *ne nous regarde en rien*; je sais qu'elle n'est rien en soi, & que la douleur est tout; mais la mort nous prive de tous les sentiments que je chéris, son idée m'est affreuse. Loin d'ici trop affligeante image, je ne puis vous regarder fixement; non, je ne me résoudrai jamais à cesser de sentir, je cesse même d'être en quelque sorte, toutes les fois que

je pense que je ne serai plus. Mourons cependant, puisqu'il le faut, mais que ce soit après avoir vécu.

Le plaisir est donc le plus bel apanage de l'homme. Qui s'y refuse, viole les premieres loix de son origine, & l'intention du Créateur. Ceux qui ne s'aiment pas eux-mêmes, comment aimeroient-ils les autres? Mais quelle erreur, de s'imaginer qu'on ait de mauvaises moeurs, parce qu'on aime la volupté! la vraie sagesse est-elle donc de fuir le bonheur, & de rechercher tout ce qui déplaît à l'imagination, & ne peut conduire qu'au désagrément de la vie? Non; le plaisir est si étroitement lié au bonheur, que ces deux choses ont été confondues ensemble en différents siecles. Le sage doit donc chercher le plaisir, sans lequel il ne peut être heureux. Que le crime se couvre de honte; le plaisir & l'amour ne sont point de sa bande. Voyez tout le brillant cortege de la joie, elle ne marche qu'escortée des jeux & des ris; la probité l'accompagne; elle est le symbole de la pureté du coeur: le scélérat est triste & rêveur, en proie aux plus cruels remords; la loi naturelle qu'il a violée, le déchire à son tour. L'honnête homme rit, épanouit son coeur; il aime tant le plaisir & la volupté, que loin de rougir d'être fait pour la sentir, il la regarde comme la plus solide récompense de la vertu, & le plus beau partage de la raison. Le plaisir, dit un auteur, qui m'en fait beaucoup, « est le seul bien réel, qu'un honnête » homme ait en ce monde ».

Plaisir, maître souverain des hommes & des Dieux, devant qui tout disparoît, jusqu'à la raison même, tu sais combien mon cœur t'adore, & tous les sacrifices qu'il t'a faits; je ne sais si je mériterai d'avoir part aux éloges que je te donne, mais je me croirois indigne de toi, si je n'étois attentif à m'assurer de ta présence, & à me rendre compte à moi-même de tous tes bienfaits. Oui, sans doute, je te dois de trop heureux moments, pour ne faire que sentir simplement mon bonheur & ta puissance. La reconnoissance seroit ici un trop foible tribut, j'y ajoute encore par la réflexion & l'examen de mes sentiments les plus doux. Car si par-tout ailleurs la réflexion empoisonne les plaisirs, ici elle les augmente. Telle est la vraie volupté, l'esprit, & non l'instinct du plaisir, l'art d'en user sagement, de le ménager par raison, & de le goûter par sentiment.

Plaisir, (eh! que n'ai-je l'art de Lucrece pour t'invoquer sans-cesse!) ne permets pas que ton pinceau se prostitue à d'autres voluptés, que celles du fils de Cypris, que ce Dieu vif, impétueux, ne se serve de la raison des hommes, que pour la leur faire oublier: qu'il ne raisonne que pour exagérer ses plaisirs; que la froide philosophie se taise pour m'écouter; que tout ressente enfin le désordre des passions, pourvu que le feu qui m'emporte, soit digne, s'il se peut, de la volupté.

Quel est cet amant qui trouve sa maîtresse en-

dormie ? jamais le sommeil de l'amour même a-t-il été plus respecté ? il voudroit imposer silence à la nature entiere, pour mieux contempler ce qu'il adore. Comme ses regards amoureux sont avidement fixés sur cette gorge négligemment découverte ! comme ils en parcourent, comme ils en pénetrent tous les charmes ! que n'imagine point le malheureux amant d'*Issé*, pour se *payer des larmes que la cruelle lui a fait verser ?* . . . . :

Tantôt sous la forme *du temple de Gnide*, un philosophe de la fabrique de *Chaulieu*, offre à nos esprits enchantés, la peinture de l'amour la plus vive & la plus voluptueusement délicate. Plein du Dieu qui l'inspire, à force d'en sentir les attraits, il nous en fait adorer la puissance. Comme il peint encore les plaisirs des *Persans*, ces heureux mortels, qui ne couronnent que la lubricité, & n'offrent des prix qu'à ceux qui auront inventé des voluptés nouvelles ! Certes, la palme offerte a rarement été mieux méritée, que par ce voluptueux philosophe. C'est ainsi qu'un sage ose quelquefois ouvrir lui-même une école de volupté. Eh ! quel autre en effet doit apprendre aux mortels le secret d'être heureux ? Disciple d'*Epicure*, accourez tous, & rendez hommage à un maître plus digne de vous. . . . . :

Tantôt l'amour même séduit les cœurs par l'art de Protée; que n'imagine-t-il point pour peupler son empire ? Il s'ébat sur un *Sopha*, théâtre de ses plaisirs, aussi commode que discret ; s'il dicte des

billets doux & des lettres galantes, un Dieu plus galant encore, Mercure, est prêt à les porter; il oublieroit plutôt son Caducée, que de ne pas les rendre adroitement aux beautés à qui elles sont adressées. *Anacréon*, *Quinaut*, *Chaulieu*, le voluptueux *Chaulieu*, font des vers légers, tendres, délicats, galamment négligés. Que cette négligence les rend aimables! mais ils ne sont charmans, que par l'air de volupté qu'ils respirent. Orphée lisant ces vers, les crut d'Apollon même, ou de l'Amour; il employa tous les charmes de son art, pour en rendre l'harmonie plus touchante.

L'amour fait-il un conte même *Japonois*, il y met tant de volupté, & de délicatesse, qu'on croit entendre *Pétrone*. S'il fait exécuter les ordres de *l'Oracle*, c'est pour mieux nous faire sentir tout le pouvoir de sa magie. Il nous attendrit avec une mere éplorée, ou avec une amante éperdue. Il ne persécute *Phedre*, que pour nous intéresser au cruel sort d'une malheureuse; c'est pour nous la faire adorer, qu'il nous montre *Zaïre*, cette aimable *Zaïre*, digne aussi d'un plus heureux destin. Pourquoi faut-il qu'une flamme aussi pure, soit éteinte par des préjugés qu'elle n'avoit pas, & que l'amour ait souffert qu'on ait éclairé la reine de son empire, sur d'autres intérêts, que ceux de la volupté? N'étoit-elle donc pas digne d'une ignorance, à laquelle son bonheur étoit attaché?

Voulez-vous d'autres miracles de l'amour? La

le Maure, cette frêle machine, n'eût jamais pu penser; qu'a fait l'amour? il l'a organisée pour chanter, elle ravit nos ames par les sons de sa voix; la musique, cet art enchanteur lui auroit-elle appris à sentir?

J'apperçois deux danseuses, autour de l'arche de *Jephté*: dans l'une, quelle agilité! quelle force, quelle précision! seroit-ce un homme déguisé? elle m'étonne à un tel point, que je vois à peine le plaisir qui la suit. L'autre plus séduisante, forme *des pas mesurés par les graces, & composés par les amours*. Est-ce *Terpsicore*, ou la volupté en personne? Divine enchanteresse, quel cœur de bronze & de diamant ne seroit pas pénétré de la lasciveté de tes mouvemens? Etends, déploie seulement tes beaux bras, & je suis plus enchanté qu'*Amadis* même.

Atis, nouvel *Atis*, tu pourrois seul me consoler de la perte de ce genre de volupté. Quels sons! quel désespoir! quel cris: « *Atis*, *Atis* lui-même » a fait périr ce qu'il aime »; il ne chante ses douleurs, que pour les rendre plus vives. Cher & aimable *Jeliotte*, sers-toi de tout l'empire que tu as sur les cœurs sensibles: attendris les plus durs & les plus inflexibles; non, jamais la puissance d'*Orphée* n'égala la tienne.

Quelles formes encore une fois l'amour ne prend-il pas pour se glisser dans nos ames? Il suscite les intrigues, & toutes les avantures galantes qui composent nos romans; il permet à l'imagination

des auteurs, d'ajouter ce qui manque à la réalité, comme à son triomphe.

Jettez les yeux sur le *tableau de l'amour conjugal*, & sur tous les ouvrages de ces physiciens, qui aimant plus la nature, qu'ils ne l'ont connue, ont cherché le plaisir dans les plus sérieuses recherches. Avec quelle ingénieuse adresse, l'amour profite de l'ignorance même des mortels qu'il instruit ! sur-tout il se plaît à éclairer les amants ignorants, qui ne voudroient que savoir aimer. Vous le savez, *Daphnis* & *Chloë*, heureux ignorants, trop séduisants bergers, s'il n'y avoit du plaisir à être séduit avec vous.

Où est l'amour ? (s'il m'est permis d'imiter ici un auteur charmant) *il est sur les levres de Chloë*, il n'a semé les lis sur son teint, que pour donner à *Daphnis* le plaisir de les changer en roses. Voyez-le voltiger sur son sein. Comme il se joue avec un souffle badin, dans les boucles de ses beaux cheveux blonds, il folâtre de même sous ce verd feuillage : la vie de ce jeune myrte est bien courte, il sera bientôt flétri ; mais il profite du peu de jours qui lui sont accordés ; il ne se refuse, ni aux caresses de *Flore*, ni aux douces haleines de *Zéphire*. Imitez-le en tout, bergere ; que sa vie soit l'image de la vôtre, & par la durée, & par les plaisirs.

Jeune *Chloë*, vous me fuyez, en vain je vous appelle, en vain je vous poursuis... déjà tous vos charmes se dérobent à ma vue... Rassurons-nous;

l'amour, qui a fait les coquettes, les cache de maniere qu'elles seroient bien fâchées de ne pas être apperçues.

A ces jeux d'enfants, que *Virgile* a si bien peints, qui peut méconnoître l'amour ? Il se cache lui-même dans mille réduits ; il veut qu'on l'y poursuive ; il ne demande pas plus de grace que la plus simple bergere ; il s'est fait une derniere retraite ; il a voulu fixer les bornes de son empire, avec le siége de la volupté : c'est-là qu'il aime à s'arrêter *comme une tendre fauvette sur ses petits*, & il ne s'y arrête, que pour avoir le plaisir de s'y laisser prendre. Ce seul plaisir fait toute son ambition : pour en jouir, il enflamme tous les cœurs, il éclaire tous les esprits, il a créé tous les sens, pour en satisfaire un seul.

Entrons dans quelque détail. Le plus beau spectacle du monde, c'est une belle femme, un beau visage : à quoi serviroit mon imagination, sans mes yeux ? les aveugles de naissance n'imaginent rien. Les yeux seuls pouvoient faire passer l'image de la beauté dans mon ame, & l'empreinte en reste vivement gravée dans mon coeur.

L'esprit, tous les charmes de la conversation, qui ne sont pas sans volupté, la douceur de la voix, qui marque assez communément celle du caractere, la musique, le goût du chant, sans l'ouie ; que d'attraits perdus pour moi ! Aurois-je, sans l'odorat, le plaisir de sentir l'odeur que j'aime dans ma Céphise ? Nette & propre par elle-même,

d'une santé ; sans laquelle les plus brillants attraits sont flétris, si cette aimable enfant a quelquefois besoin d'art, c'est d'une eau claire & fraîche comme elle. Sans le toucher, le tissu de sa peau douce & fine, seroit pour moi, comme sa blancheur extrême pour un aveugle. Quel plaisir auroit ma bouche collée sur sa bouche ? mon sein étendu sur son sein ferme & rondelet, aussi-bien séparé, que l'arc parfait & élevé de ses fins sourcils ? Mes levres s'amuseroient en vain à mille douceurs qui changent les heures en moments : tant d'autres jeux d'enfant, qui plaisent à l'amour, ne séduiroient ni ma raison, ni mon cœur. Que deviendroient ces baisers pleins d'ardeurs, donnés amoureusement, doux prélude de baisers encore plus doux ? Ils ne seroient ni reçus, ni rendus, encore moins recherchés. Que dirai-je de cette partie divine pour le sentiment, qui semble exprès placée comme pour présider à l'entrée d'un Dieu dans son temple ? Elle seroit en vain légérement titillée, soit par les mains des graces, soit par le plus agile organe des mortels. Il en seroit ainsi de cette papille, ou petite fraise délicate ; ce bouton rose & vermeil de la pomme d'amour, qui répond à ce nerf exquis, n'auroit plus la même sympathie ; cet harmonieux accord de deux plaisirs, que l'industrieuse volupté met, au gré de nos desirs, à l'unisson dans une même personne, seroit détruit avec tous ses charmes. Sans le goût, cette autre sorte de tact plus nu, plus intime, sans la même

facile communion des nerfs du palais, mollement chatouillés, nos langues inutilement voluptueuses, frétilleroient sans lasciveté, dans toutes les parties dénuées de la peau. Enfin, nos ames, qui brûlent de changer de corps, pour avoir le plaisir de parcourir, de rendre heureux un objet adoré, insensibles, immobiles, dans leur premier berceau, n'auroient pas même la liberté d'errer dans une bouche fraîche & ornée par le plus bel émail. Vainement l'amour auroit inventé cet art dont il a été parlé, de la philtrer en quelque sorte, & la nature, cette espece de transfusion délicieuse, si foiblement exprimée par le systême de *Platon.* Que deviendroient alors tant de ressources imprévues, & tous ces miracles de l'amour désespéré ? Plus de baisers lascifs, plus d'espoir d'être heureux, la plus efficace des voluptés seroit perdue, & enfin, ce que nous avons d'ame, n'en trouvant point d'autre, à qui se réunir, ne nous feroit point goûter le sort des Dieux.

C'est ainsi que les cinq sens semblent travailler pour un sixieme, trop peu célébré, dont la nature a paru uniquement occupée, en nous formant. Ce sens, rétabli de nos jours dans sa dignité naturelle, imprime véritablement dans l'ame des sensations tout-à-fait particulieres, infiniment profondes, plus vives, plus exquises, que toutes celles qui nous viennent par les autres organes. Jugez du despotisme qu'il exerce ; il interdit l'usage de la parole, de la vue, & de la pensée même, qu'il

change en sentiment : il anéantit l'ame avec tous les sens, dont elle est le principe, ou la fin ; il suspend toutes les fonctions de notre économie, & tient, pour ainsi dire, les rênes de l'homme entier, au gré de ces joies souveraines & respectables, de ce fécond silence de la nature, qu'aucun mortel ne devroit jamais troubler, sans être écrasé par la foudre. Mais quelle bizarre contradiction a fait appeller *noble*, & *honteux* le plus merveilleux de nos organes, celui à qui nous devons notre existence & notre bonheur, un sens enfin, dont telle est la puissance immortelle, que la raison, cette vaine & fiere Déesse, rangée sous son empire au niveau de ses égaux, n'est enfin, comme les autres sens, que l'heureuse esclave de ses plaisirs.

Vous voyez que les sens ne sont que les organes de nos passions & de nos desirs, qu'ils les servent, les entretiennent, les excitent, pour qu'elles nous servent à leur tour. Que dis-je! les passions mêmes, ces éléments aussi nécessaires à l'homme, que l'air qu'il respire, sont les plus fideles ministres de la volupté. Plus elles nous portent au luxe, plus elles nous ouvrent la voie du bonheur. Voyez ce voluptueux, comme il sirotte son vin, & fait choisir ses mets & ses convives! il préfere à tout, ces charmants tête-à-tête, où les coudes sur la table, les jambes entrelacées dans celles de sa maîtresse, il boit plus de volupté que de vin. Versez, Iris, versez, quelqu'excellent qu'il soit,

cette nuit distillé par l'amour, il vous sera rendu en une liqueur mille fois plus délicieuse. Mais *Daphnis* est fatigué des hommages qu'il a rendu à vos charmes; laissez le sommeil réparer ses forces, autrement il ne pourroit fournir qu'une foible carriere. *Vénus*, puissante *Vénus*, attendez à voir paroître votre étoile; les plus doux plaisirs naissent du sein du repos. Morphée ne répand ses pavots sur la terre, que pour préparer les humains au culte de l'amour. Vous entendez mal vos intérêts, bergere! n'éveillez pas sitôt votre amant: quel mortel plus digne de vous! il est voluptueux; en le respectant, vous ménagerez vos plaisirs.

Le besoin d'aimer succede à la faim, à la soif & au sommeil, & ce besoin est tel quelquefois, qu'il précipite les plus sages dans les excès les plus honteux. Il est donc d'un philosophe voluptueux, toujours guidé par la probité, de le prévoir & de le prévenir de quelque maniere que ce soit. Toutes les passions s'éclipsent par la passion d'aimer, elle leur commande en reine. Pour elle, l'ambitieux supplante son plus cher concurrent, l'avare ouvre ses trésors & devient prodigue: par elle la laideur reçoit les honneurs de la beauté; par elle, les droits de l'amitié sont anéantis; le libertin & le débauché ont du plaisir à l'être: enfin l'amour est cause de tout l'ordre, & de tout le désordre qui regne dans l'univers. Le marchand croit ne suivre que l'intérêt, & le guerrier jure qu'il n'est

animé que par la gloire; vaine illusion! tout ce que l'un a eu tant de peine à gagner, sera donné pour une des nuits de la belle *Didon*; il croit s'enrichir, en se ruinant, parce qu'il comble ce qu'il aime de ses bienfaits; toutes les conquêtes de l'autre ne valent pas celle d'un cœur, tel que celui de Mélite, dont tous les replis, quoique prodigieusement étendus, peuvent à peine suffire aux sentiments & aux transports d'une véritable passion. Les plus grands rois du monde n'aiment à cueillir des lauriers, que pour en faire des couronnes à l'amour.

Mais que vois-je? l'affliction est peinte sur le visage du plus tendre amant... C'est un jeune guerrier, que l'honneur & le devoir obligent de devancer son prince en campagne. Il part demain: plus de délai; il n'a qu'une nuit à passer avec ce qu'il aime; l'amour en soupire. Mais quels vont être ses adieux! & comment les peindrai-je? Si la joie est commune, la tristesse l'est aussi; les larmes de la douleur sont confondues avec celles du plaisir. Que d'incertains soupirs! quels regrets! quels sanglots! mais en même temps que de volupté, & quels transports! jamais l'amour n'avoit tant pleuré, & cependant n'avoit été si heureux. Quel redoublement de vivacité, dans les caresses de ces tristes amants! les délices qu'ils goûtent en ce moment même, qu'ils ne goûteront plus le moment suivant, le trouble, où l'absence la plus cruelle va les jetter, tout cela s'exprime par le

plaisir & se confond dans lui-même, ils n'ont que le plaisir pour interprete. Mais puisqu'il sert à rendre deux passions diverses, il va donc être doublé pour cette nuit. Doublé ! ah, que dis-je ! il sera multiplié à l'infini ; ces heureux amants vont s'enivrer d'amour, comme s'ils en vouloient prendre pour le reste de leur vie. Leurs premiers transports ne sont que feu, les suivants les surpassent, ils s'égarent, ils s'oublient ; leurs corps lubriquement étendus l'un sur l'autre, & dans mille postures recherchées, s'embrassent, s'entrelacent, s'unissent : leurs ames, plus étroitement unies, s'embrasent alternativement & tout ensemble, le plaisir va les chercher jusqu'aux extrêmités d'eux-mêmes, & ne se contentant pas des voies ouvertes, il se fait des passages au travers de tous les pores, comme pour se communiquer avec plus d'abondance : semblable à ces sources, qui resserrées par l'étroit tuyau, dans lequel elles serpentent, ne se contentent pas d'une issue aussi large qu'elles-mêmes, crêvent & se font jour en mille endroits ; telle est l'impétuosité du plaisir.

Quels sont alors les propos de ces amants ! s'ils parlent de leur volupté présente, s'ils parlent de leurs regrets futurs, c'est encore le plaisir qui exprime ces divers sentiments. Ce, *je ne vous verrai plus*, se dit avec tendresse, il se dit encore avec flamme, il excite un nouveau transport, on se rembrasse, on se resserre, on se replonge dans la plus douce ivresse, on s'inonde, on voudroit se

noyer dans une mer de voluptés. L'amante en feu fixe au plaisir son amant. Avec quelle ardeur, & quel courage ils partagent l'ouvrage d'amour! rien dans eux n'est exempt de ce doux exercice, tout s'y rapproche, tout y contribue; la bouche donne cent baisers les plus amoureusement recherchés, l'œil dévore, la main parcourt, rien n'est distrait de son bonheur, tout s'y livre avidement; le corps entier de l'un & de l'autre, est dans le plus grand travail: une douce mélancolie ajoute au plaisir je ne sais quoi de singulier qui l'augmente, & met ces heureux amants dans une situation rare, que je sens bien, mais qu'il est difficile de définir. Amour, c'est de ces amants que tu devois dire:

Vite, vite, qu'on les dessine
Pour mon cabinet de Paphos.

Ils t'en auroient donné le temps: je les vois mollement s'appesantir, & se livrer au repos qu'une douce fatigue leur procure, ils s'endorment; mais la nature en prenant ses droits sur le corps, les exerce en même temps sur l'imagination; c'est elle, & non l'esprit, qui veille toujours; les songes sont, pour ainsi dire, à sa solde; c'est par eux qu'elle fait sentir le plaisir aux amants, dans le sein même du sommeil. Ces fideles rapporteurs des idées de la veille, ces parfaits comédiens, qui nous jouent sans-cesse nos passions dans nous-mêmes,

oublieroient-ils leur rôle, quand le théâtre est dressé, que la toile est levée, & que de belles décorations les invitent à représenter? Les criminels dans les fers font des rêves cruels, le mondain n'est occupé que de bals & de spectacles; le trompeur est artificieux, comme le lâche est poltron en dormant; l'innocence n'a jamais rêvé rien de terrible. Voyez le tendre enfant dans son berceau, son visage est uni comme une glace, ses traits sont riants, sa petite paupiere est tranquille, sa bouche semble attendre le baiser que la nourrice est toujours prête à lui donner; pourquoi le voluptueux ne jouiroit-il pas des mêmes bienfaits? Il ne s'est pas donné au sommeil; c'est le sommeil qui l'a saisi dans les bras de la volupté. Morphée, après l'avoir enivré de ses pavots, lui fera donc sentir la situation charmante, qu'il n'a quittée qu'à regret. Belles, qui voyez vos amants s'endormir sur votre sein, si vous êtes curieuses d'essayer le transport d'un amant assoupi, restez s'il vous est possible, éveillées; le même cœur, (soyez-en sûres) la même ame vous communiquera les mêmes feux, feux d'autant plus ardents, qu'il ne sera pas distrait de vous par vous-mêmes. Il soupirera dans le fort de sa tendresse, il vous parlera même, & vous pourrez lui répondre; mais que ce soit très-doucement: gardez-vous sur-tout de le seconder, vous l'éveilleriez par les moindres efforts, laissez-le venir à bout des siens; représentez-vous tous les plaisirs que goûte son ame, & puisque

l'imagination

l'imagination peint mieux à l'œil fermé, qu'à l'œil ouvert, figurez-vous comme vous y êtes divinement gravée! jouissez de toute sa volupté, dans un calme profond, & dans un parfait abandon de vous-mêmes; oubliez-vous, pour ne vous occuper que du bonheur de votre amant: écoutez ses soupirs dans un silence attentif, comptez tous ses mouvements, & vos plaisirs naîtront de vos réflexions sur les siens.

Mais qu'il jouisse à la fin du repos dont il a besoin; livrez-vous y vous-même, en vous dérobant adroitement sous lui, de peur de l'éveiller: ne vous embarrassez plus du soin de la lumiere, votre amant vous avertira du lever de l'aurore; mais auparavant il se plaît à vous contempler dans les bras du sommeil, son œil avide se repaît des charmes que son cœur adore, ils recevront tous ensemble, & chacun en particulier l'hommage qui leur est dû. Comme il leve doucement le voile qui les cache à sa vue! que de beautés toujours nouvelles! il semble qu'il les découvre pour la premiere fois. Ses regards curieux ne seroient jamais satisfaits: mais il faut enfin que le desir de voir, fasse place au desir de sentir; avec quelle adresse ses doigts voltigent sur la superficie d'une peau douce & tendue! l'agneau ne bondit pas si légérement sur l'herbe tendre de la prairie: ensuite il étend toute sa main sur cette surface polie, il la fait glisser d'un endroit à un autre: on diroit une glace qu'il veut éprouver. Mais son desir s'augmente par toutes

ces épreuves, comme son feu s'irrite par de nouveaux larcins; il va bientôt vous éveiller, mais peu-à-peu; croyez-vous qu'il va vous prodiguer tous ces noms, que sa tendresse aime à vous donner? Non, il est trop voluptueux, pour ne pas se faire violence; sa bouche lui fera d'un autre usage, il donnera cent baisers tendres à l'objet de sa passion; il ne les donnera pas brûlants, pour ne pas l'éveiller encore; il s'approche, & plus léger que Zéphire, il se tient voluptueusement suspendu au-dessus d'un million de graces, qui agissent sur lui avec toute la force de leur aimant; il voudroit jouir d'une amante endormie; déjà il s'y dispose avec toutes les précautions, & l'industrie imaginable; mais en vain, le cœur de Philis est averti des approches de son bonheur, un doux sentiment l'annonce de veine en veine; ses pores sensibles à la plus légere titillation, s'ouvriroient à l'haleine de Zéphire. Il étoit temps, bergere, les transports de votre amant touchoient à leur comble, il n'étoit plus maître de lui; ouvrez donc les yeux, & acceptez avec plaisir les signes du réveil. « C'est » moi, dit-il, c'est ton cher Hylas, qui t'aime » plus qu'il n'a fait de sa vie.. » il se laissera ensuite tomber mollement dans vos bras, qu'un reste de sommeil vous fait étendre & ouvrir à la voix du plaisir, il les entrelacera avec les siens, & se confondra de nouveau avec vous. C'est ainsi qu'à peine rendue à vous-même, vous sentirez la volupté du demi-réveil, & que l'homme a été fait

pour être heureux dans tous les divers états de sa vie.

C'est assez, profès voluptueux, jurez à votre maîtresse que vous lui serez fidele; l'amour ne perd rien à tous les serments qu'il fait faire, & levez-vous. C'est ici qu'il faut s'arracher au plaisir, puisque les regrets l'accompagnent. N'attendez pas les plaintes & les pleurs d'une belle, qui touche au moment de vous perdre; arrachez-vous, encore une fois, & n'excitez point des desirs, que la nature & l'amour ne peuvent plus vous donner; les plaisirs forcés par l'artifice ne sont plus des plaisirs; songez que vous reverrez un jour votre amante, ou que l'amour, dont l'empire ne finit qu'avec l'univers, sensible à de nouveaux besoins, vous enflammera pour d'autres bergeres, qui seront peut-être encore plus aimables. En amour comme à table, il vaut mieux garder des desirs, que d'en emprunter. Imitez le convive sensuel, il goûte de tous les mets, il en prend peu; il se ménage, de maniere, qu'il aime mieux desirer quelque chose qui n'ait pas été servi, que de ne pouvoir pas profiter de tout ce qu'on servira, tandis que le gourmand gonflé, hors d'haleine dès le premier service, n'a plus de desirs, du moins qu'il puisse satisfaire, semblable au *Cigne de la Fontaine.*

Consentons plutôt à nous priver pour quelque temps de la volupté, que d'être forcés d'y renoncer, peut-être toujours en nous y engloutissant.

Amants qui êtes sur le point de quitter vos belles, que vos adieux soient tendres, passionnés, pleins de ces nouveaux charmes que la tristesse y ajoute : je veux que vous surpassiez un peu la nature, mais ne l'excédez jamais : c'est à la tendresse à seconder le tempérament, & à faire les derniers efforts. Qu'il seroit heureux de trouver une ressource imprévue, au moment même qu'on s'embrasse pour la derniere fois, & que les pleurs mutuels des deux amants, prenant divers cours, semblent être les garants de leur douleur & de leur fidélité, en même temps que la marque, & le terme de leurs plaisirs.

Vous voyez combien de moyens divers, l'auteur de la nature a voulu employer, pour faire arriver les hommes, plus ou moins vîte, au but pour lequel ils ont été faits, qui est de croître & de multiplier ; loi qui a moins été donnée à l'homme, qu'elle n'est née avec lui, loi intime, aussi ancienne que le monde, penchant si naturel à nos cœurs, que toutes nos actions tendent uniquement à celle d'aimer, dont elles ne semblent être, que des especes de distractions nécessaires.

Vous voyez que la faim, la soif, le sommeil, l'imagination, tous les appétits, toutes les passions, tous les sens, tant internes, qu'externes, & en un mot tous les mouvements de notre machine, conduisent à l'amour, & de l'amour à la volupté, des êtres organisés pour être heureux,

des êtres qui n'ont pas un ſeul point dans tout leur corps, qui ne ſoit ſenſible au plaiſir, comme pour les exciter dans leur indifférence léthargique, & leur montrer par-tout la voie du bonheur. O nature! ô amour! ô comble de vos bontés! quels cœurs n'en ſeroient pas pénétrés? quels bergers ſûrs d'atteindre un but ſi deſirable, ſeroient preſſés de perdre des ſenſations, qu'ils ne feront peut-être plus les maîtres de ſe procurer une ſeconde fois. On n'eſt digne des faveurs de l'amour, que par l'art de bien ménager ſes plaiſirs. Heureuſes enfin les bergeres, pour qui l'amour a formé des amants, auſſi économes de ſes bienfaits, que tendres & reconnoiſſants! Sans doute il ſe fait un plaiſir de les éclairer lui-même du flambeau de la volupté.

Tels ſont les hommages que j'ai cru pouvoir rendre à la volupté. La crainte de déplaire à un grand nombre de lecteurs, ne m'a point retenu. Si la fortune dépend des hommes, & malheureuſement de ceux mêmes qui ont le plus de préjugés, le bonheur n'en dépend pas; il a ſa ſource dans la liberté de l'eſprit.

En vain une cabale, que la moindre bluette met en feu, qui n'a d'autre plaiſir, que le plaiſir cruel de nuire, & croit plaire à un Dieu de paix, en faiſant la guerre aux honnêtes humains, dont le fanatiſme les a faits tyrans; en vain cette cabale, qui ne voit par-tout que mœurs dépravées, voudroit-elle faire le procès à cette aimable liberté, ſous l'odieux nom de libertinage & de débauche

que j'ai en horreur ; en vain elle s'efforceroit de rejeter fur la corruption du cœur, ce qui n'eft visiblement qu'un jeu d'imagination, & de me fuppofer enfin des goûts que je n'eus jamais, fous le méchant & faux prétexte, que c'eft plutôt au vice favori de *Pétrone*, qu'à *Pétrone* même, que j'ai donné des éloges. Ne craignons point de vils & trop puiffants calomniateurs ; ceux qui ont l'efprit droit & le cœur bon, s'armeront contr'eux, & prendront ma défenfe. Auffi partifans de la vraie vertu, que jurés ennemis de la fuperftition, fe connoiffant en ouvrages de goût, pleins de fentiments pour l'humanité, ils verront aifément, que c'eft ici le triomphe de ce tendre amour, que la nature fuffit pour légitimer, & le tombeau du monftre, qui la dépeupleroit. Oui, je le répete, le plus tendre & le plus fidele amour, l'amour feul m'a prêté fon pinceau. Si un fentiment vif des plus heureux moments de ma vie, me les a vivement retracés ; fi j'ai trempé ma plume dans le feu d'une imagination prompte à s'allumer, ô vous tous qui avez fenti la volupté ! dites, fi je pouvois en parler avec moins d'extafe & de tranfports ; dites enfin, vous feuls êtes dignes de me juger ; dites, fi fans monter le fentiment fur l'échaffe des vers, je n'ai pas dû, pour vous plaire & mieux la célébrer, réunir toutes les forces de mon foible génie, pour m'élever fans rime, comme fans ordre, au fublime de la Poéfie.

FIN.



TABLE

DES

MATIERES,

Contenues dans le Tome II.

75760169



